This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

6 vols in 2
H/6
2 7 2 . c . 5

292 c

VENUS

Lettres à Emelie.

VENUS

Lettres à Emelie.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

Par M. De Moustier.

TROISIÈME ÉDITION.

PREMIÈRE PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant!
TÉLÉMAQUE, *liv.* 2.

A PARIS,
Chez DESENNE, Imprimeur-Libraire,
au Palais Royal.

1792.

A EMILIE.

ECHAPPÉ des fers de Thémis,
Chez Pomone libre et tranquille,
J'étois au sein de mes amis ;
Mais mon cœur étoit à la ville.

J'éprouvois, durant ces beaux jours
Filés par la mélancolie,
Qu'il n'est avec vous, Emilie,
Point de vacances en amours :
Et, pour calmer la violence
Du feu qui brûloit dans mon sein ;
Je dessinois en votre absence,
Attendant ma convalescence,
Le portrait de mon médecin.

MAIS, privé du modèle aimable
Dont je crayonnois les beautés,
J'empruntai celles de la fable
Pour peindre vos réalités :
Or à vos graces naturelles,
En ajoutant les attributs
Ou de Minerve, ou de Vénus,
Ou bien des autres immortelles,
Je m'attribuois en retour,
Près d'elles, dans chaque aventure,
Le rôle des Dieux tour à tour,
Excepté celui de Mercure.

AINSI, j'avoûrai qu'en secret
J'avois souvent plus d'intérêt
Que vous dans la métamorphose;
Car le premier bien des amours,

L'illusion, étoit toujours
Le prix de votre apothéose.

DES amans tel est le bonheur.
L'amitié seule véritable
Est l'histoire de notre cœur,
Et l'amour n'en est que la fable.
Ah! de nos cœurs, depuis long-temps,
Si vous aviez voulu m'en croire,
Nous aurions, par nos sentimens,
Mélé la fable avec l'histoire.

CEPENDANT, daignez accueillir
Ces écrits que la négligence
A, sous les yeux de l'indulgence,
Griffonnés pour vous les offrir.

SI, par un arrêt, la satire,
Dès le berceau vient à proscrire

Ces enfans de la liberté
Qui vous ont déjà fait sourire
Des traits de leur naïveté ;
Loin que ce revers me confonde,
Je dirai : l'amour m'abusoit ;
J'ai cru, lorsque l'on vous plaisoit,
Qu'on devoit plaire à tout le monde.

PRÉFACE.

SEXE aimable, qui protégez
Les talens, enfans du génie,
Et, d'un regard, donnez la vie
Aux arts que vous encouragez;
Esprits heureux, qui mélangez
La toilette, la politique,
Les vapeurs, la métaphysique,
Et la morale et les chansons;
Docteurs, qui donnez des leçons
D'amour, de vertu, de folie,
De mode et de philosophie,
Daignez accueillir les essais
D'une muse encore novice,

Qui, d'un sourire ou d'un caprice,
Attend sa chute ou son succès.
L'Ouvrage qu'elle vous dédie
Est peut-être un peu moins que rien ;
Cependant il vous appartient,
Puisqu'il est une fantaisie.

Si vous trouvez, dans ces écrits,
Ces traits, cette grace ingénue,
Cette fraîcheur de coloris
Qui parent la vérité nue,
C'est à vous que je les ai pris,
A vous que je les restitue ;
Mais si j'ai fait en vain l'effort
D'apprendre chez vous l'art de plaire,
Ce qui paroîtra bien plus fort,
J'apprendrai celui de me taire.

LETTRES

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRE PREMIÈRE.

PUISQUE vous m'ordonnez, Emilie, de vous retracer l'histoire des Dieux de la Fable,

Permettez que la poésie
S'entremêle dans mes discours ;

Car de la Fable elle est l'amie,
Et l'interprète des amours.

Je crois bien qu'à ce dernier titre elle vous a souvent ennuyée. Que voulez-vous ? C'est la faute de votre esprit et de votre figure, et je ne vous conseille pas de vous en défaire. Cela est à charge, j'en conviens ; mais vous savez qu'il faut vivre avec ses ennemis.

Les dieux dont je vais vous parler ne sont que les dieux d'importance qui ont joui d'une certaine réputation. Il y en a beaucoup d'autres dont les noms même ne sont pas venus jusqu'à nous. Notre calendrier n'est qu'une bagatelle, en comparaison de celui des anciens.

Ils adorèrent d'abord les astres : aussi le *Ciel* est-il le plus ancien des Dieux. Ils consacrèrent ensuite leur culte aux hé-

ros, tels que Jupiter et Bacchus; ensuite aux Vertus, sous le nom de Minerve; ensuite aux beaux-arts et à leurs inventeurs, sous le nom d'Apollon et de Muses; enfin aux animaux et aux plantes; et voici à quelle occasion.

Lorsqu'autrefois les Titans se liguèrent,
Pour attaquer Jupin dans son palais des cieux,
Les généraux qu'ils se donnèrent,
N'étoient pas d'un minois, dit-on, fort gracieux.
C'étoient le seigneur Encelade,
Qui, pour soutenir l'escalade,
Lançoit des rochers monstrueux;
Le redoutable Briarée,
Armé de cent bras vigoureux;
Et l'épouvantable Tiphée,
Demi-homme, demi-serpent,
Dont le front atteignoit le séjour du tonnerre,
Tandis que sa queue, en rampant,
Sous ses replis nombreux faisoit trembler la terre.

Al'aspect de ces Messieurs, voilà toutes

les déesses tombées en syncope. Les dieux, au lieu de les secourir, s'esquivent bravement, et courent se cacher en Egypte. Là, pour n'être point reconnus des Titans, ils se changent,

Les uns en rats, d'autres en crocodilles,
Plusieurs en choux, en poireaux, en lentilles *,
En arbres, fleurs, poissons, *et cætera.*
L'Egyptien humblement adora,
Depuis ce temps, tout ce qui l'entoura,
Et, dévotement imbécille,
Crut voir les dieux nager au fond du Nile,
Croître, fleurir au milieu des vergers,
Et tous les ans peupler ses potagers.

Ainsi, le nombre des dieux habitans de la terre surpassa bientôt celui des habitans de l'Olympe.

---

* On sait que les Egyptiens adoroient jusqu'aux légumes de leurs jardins.

Pour mettre un peu de police parmi cette foule de divinités, on les partagea en quatre ordres. On plaça dans le premier les dieux suprêmes ; dans le second, les dieux subalternes ; dans le troisième, les demi-dieux ; et dans le quatrième, les petites divinités du peuple, qui composent la canaille céleste.

Les divinités du premier ordre sont au nombre de vingt. Jupiter en a choisi onze, pour les admettre à son conseil, qui se tient de la manière suivante :

Sur son trône resplendissant,
D'abord le maître du tonnerre,
Mouchant trois fois, trois fois toussant,
Débite, d'un air imposant,
Un beau rapport qu'il a fait faire
Par Apollon, son secrétaire ;
Puis Junon, d'un ton aigre-doux,
Le contredit à l'ordinaire.

Alors Neptune, son beau-frère,
Raccommode les deux époux.
En sa qualité de grand'mère,
Vesta prend un ton débonnaire
Pour opiner. Mars la fait taire,
Et d'un seul mot sabre l'affaire
Sur laquelle on délibéroit.
Vulcain veut rompre le silence;
Mais Vénus, avec nonchalance,
lui dit: Vous êtes un benêt;
Puis, d'un regard de complaisance
Flattant Jupin, dicte l'arrêt
Que Mercure écrit tout d'un trait,
Et qu'ils avoient dressé d'avance.
Diane en murmure en secret;
Cérès rougit d'impatience,
Tandis qu'enrageant en silence,
Minerve opine du bonnet.

Les autres divinités du premier ordre; savoir, le Destin, Saturne, Génius, Pluton, Bacchus, l'Amour, Cybèle, et Proserpine, sont exclues du conseil des

dieux, pour d'excellentes raisons, sans doute; car Jupiter n'en peut avoir d'autres. On assure pourtant que Cybèle et Proserpine ont le tabouret chez Junon. Au reste, la faveur n'est pas grande; car cette reine est d'un caractère fort difficile: on l'accuse même de manquer d'égards pour sa grand'mère; c'est la bonne Vesta, qui radote, et se porte à merveille. J'espère vous en donner demain des nouvelles. Comme je veux suivre l'ordre de l'ancienneté, c'est par elle que je commencerai.

Attendez-vous néanmoins à trouver beaucoup d'inconséquences dans mes lettres; car il y en a beaucoup dans le sujet que je vais traiter.

La fable ressemble à la plupart de nos Parisiennes, dont l'esprit n'est jamais

plus aimable que quand il brille aux dépens du bon sens. D'ailleurs,

Pour vous lorsque l'on écrit,
En commençant le volume,
Le cœur égare l'esprit,
L'esprit égare la plume.

VESTA, OU CIBELLE.

LETTRE II.

Je vous ai promis des inconséquences, en voici :

La mère Vesta, dont je vous ai parlé, épousa, l'an premier du monde, le Ciel, dont elle eut Titan et Saturne.

Cette ancienne Vesta est la même que Cybèle, et Cybèle est la même que la Terre. Or Saturne, vingt ans après, épousa Rhée, qui est la même que Cybèle, qui est la même que la Terre, qui, dit-on, est la même que Vesta.

Pour vous débrouiller cette grande énigme,

Je vais, en généalogiste
Eclairé, subtil, et profond,
Faire comme ces Messieurs font,

C'est-à-dire, suivre à la piste
La fabuleuse antiquité,
Et vous créer, à l'improviste,
Des gens qui n'ont point existé.

Vesta, surnommée Cybèle, à cause de sa principauté de la terre, la donna en dot à Saturne, en le mariant avec Rhée. En conséquence celle-ci prit, le jour de ses noces, le nom de Cybèle, comme nouvelle dame de la terre; ce qui depuis l'a fait confondre avec Vesta sa belle-mère.

Mais, en laissant passer cet apanage dans la maison de son fils, Vesta s'en réserva toujours le titre et les droits honorifiques, qu'elle partagea avec sa belle-fille: aussi le culte de l'une et de l'autre est-il à peu près le même. On les représente cependant d'une manière différente.

Cybèle la douairière, assise gravement,
Garde toujours sévèrement
Son sérieux de grand'maman.
Son front est couronné de tours, de chapiteaux,
Et dans sa main sont les trousseaux
Des clefs de tous les vieux châteaux.

Toujours fraîche, toujours plus belle,
La jeune et féconde Cybèle
A sa suite conduit les saisons et l'amour,
Et parcourt ses états dans un leste équipage;
Deux superbes lions en forment l'attelage;
Les nymphes dansent à l'entour.
L'aimable Déité voyage
Sous un ciel pur et sans nuage.
Les vents impétueux, enclos dans un tambour,
Dorment à ses côtés. Cérès, Flore et Pomone,
Pour leur reine, à l'envi, tressent une couronne;
Tandis que, caressant les trésors de son sein,
Zéphyre, du bout de ses aîles,
Découvre, en souriant, l'une des deux mamelles
Qui nourrissent le genre humain.

Lorsque sa statue arriva à Rome, le vaisseau qui la portoit s'arrêta tout à

coup à l'embouchure du Tibre. Aussi-tôt une certaine Claudia, dont l'honneur est fort suspect, voulant fermer la bouche aux médisans, attacha le vaisseau à sa ceinture, et, après une courte prière, le fit avancer sans résistance. Mais il y a des incrédules qui regardent ce fait comme aussi équivoque que la réputation de la dame.

Quoi qu'il en soit, la jeune Cybèle mit au jour une petite déesse, que son aïeule aima bientôt à la folie, au point qu'elle voulut lui donner son nom. Les jeunes époux y consentirent par déférence.

Voilà donc encore une Vesta. Celle-ci fut la déesse du feu et de la virginité; ce qui paroît contradictoire à quelques personnes.

A Rome, on entretenoit dans son temple une flamme immortelle ; si, par malheur, elle venoit à s'éteindre, tout le peuple faisoit des expiations et des sacrifices, et l'on ne pouvoit la rallumer qu'aux rayons du soleil. Le soin de l'entretenir étoit confié aux vestales : ces prêtresses faisoient vœu de virginité ; mais

Le cœur naïf des pauvres jouvencelles,
Dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît,
Du feu sacré qui sous leurs mains brûloit,
Plus d'une fois sentit les étincelles.

Cependant, malheur à celles qui violoient leur vœu ; elles étoient enterrées toutes vives. C'étoit un supplice horrible.

Touchés par l'innocence et l'éclat de leurs charmes,
Les bourreaux s'étonnoient de répandre des larmes;

Les juges frémissoient ; le peuple, avec horreur,
Ecoutoit les longs cris de ces tendres victimes...
Ah ! si les sentimens de l'amour sont des crimes,
Dieux cruels ! pourquoi donc leur donniez-vous un cœur ?

Adieu, belle Emilie ; je ne veux plus vous écrire aujourd'hui. Ces pauvres vestales m'ont rendu l'ame un peu triste. Adieu :

Je vais rêver en liberté.
Si vous étiez de la partie,
Je ne donnerois pas, pour un an de gaîté,
Un jour de ma mélancolie.

D. M. T.

SATURNE

C.ca Ravenet, Fecit. Cum P.to et P.L.

LETTRE III.

Le Ciel et Vesta eurent un grand nombre d'enfans. Les principaux furent Titan, Saturne, l'Océan, les Cyclopes, Cérès, Thétis, et Rhée. Cette dernière, qui étoit la favorite de Vesta, devint fort éprise de Saturne, et l'épousa. Ce fut alors qu'elle prit le nom de Cybèle.

Titan, l'aîné de la famille céleste, étoit l'héritier présomptif du trône. Saturne, son cadet, ne pouvoit prétendre à la royauté. Cybèle en étoit au désespoir. En effet,

Le premier jour qu'on aime, on se plaît en secret
A mettre au rang des rois l'objet que l'on adore :
Et s'il étoit un rang plus éclatant encore,
Ce seroit là celui que le cœur choisiroit.

La jeune Cybèle usant donc de l'empire qu'elle avoit sur Vesta, lui persuada qu'il falloit que Titan cédât à Saturne son droit d'aînesse; et Vesta persuada la même chose à son mari.

Titan crut devoir, par obéisssance, céder le trône à Saturne; mais ce fut à condition que celui-ci n'éleveroit aucun enfant mâle, afin qu'après lui la royauté retournât aux enfans de Titan. Saturne accepta cette condition; et, pour l'observer, il avaloit, en naissant, tous les enfans mâles que sa femme lui donnoit.

Mais voyant qu'il étoit bon homme,
La jeune Cybèle, un beau jour,
A son appétit fit un tour
Assez plaisant; et voici comme.

Etant accouchée de Jupiter et de Junon, elle mit à la place du premier une pierre qu'elle

qu'elle habilla en poupée. Le bon Saturne, qui avoit la vue basse apparemment, l'avala sans cérémonie. Il falloit qu'il eût l'estomac meilleur que les yeux; car, à la naissance de Neptune et de Pluton, il fit encore deux repas semblables, sans en être incommodé.

Quoi qu'il en soit, son épouse fit secrètement élever Jupiter dans l'île de Crète. Il étoit déjà grand, lorsque Titan son oncle le découvrit.

Aussi-tôt ce prince assemble une armée, marche contre Saturne, le fait prisonnier avec Cybèle, et les enferme dans le Tartare : mais Jupiter lui échappe, et quelques années après, le charge lui-même de fers, et brise ceux de ses parens. Bientôt Saturne, rétabli sur le trône, redoutant pour lui-même la valeur et

l'ambition de son libérateur, lui dresse des embûches. Jupiter en est instruit, et le chasse de l'Olympe; alors le Dieu, détrôné pour toujours, s'enfuit en Italie, dans le pays latin, où régnoit Janus.

Là, de roi qu'il étoit, il se fit laboureur,
Et sous le chaume enfin il trouva le bonheur.
Un peuple agriculteur, à ses leçons docile,
Ensemença la terre, et la rendit fertile.
Saturne en fut aimé. Ce bonheur, à mon gré,
Vaut bien, ô mes amis, celui d'être adoré.

C'est apparemment comme père de l'agriculture que Saturne est représenté sous la figure d'un vieillard tenant une faux de la main droite. On lui met dans l'autre main un serpent qui se mord la queue : c'est l'emblême de la prudence, principal attribut de Saturne.

Tout le temps que ce Dieu passa en Italie, fut appelé l'âge d'or.

Siècles heureux de la simplicité,
De l'innocence et de la bonhomie,
Où la franchise et la noble équité
Avoient encore un temple en Normandie;
Où l'on disoit toujours la vérité;
Où la Gascogne étoit inhabitée;
Où la beauté n'étoit jamais fardée;
Où l'on n'avoit ni le lait virginal,
Ni blanc, ni noir, ni rouge végétal;
Où décemment l'on n'étoit point volage;
Où chaque amant heureux étoit discret;
Où sans écrin, ni bijoux, ni portrait,
Du tendre objet que l'on idolâtroit,
Au fond du cœur on conservoit l'image;
Où la concorde, et l'hymen, et l'amour,
Paisiblement faisoient ménage ensemble.
Siècles heureux, reviendrez-vous un jour?
Le mal revient fort souvent, ce me semble;
Le bien lui seul passe-t-il sans retour?

C'est en mémoire de ce temps, que, tous les ans, au mois de septembre, on célébroit à Rome les *Saturnales*. Durant

Romulus, fondateur de Rome, et Tatius, roi des Sabins, ayant fait ensemble un traité, lui bâtirent, à cette occasion, un temple, dans lequel il y avoit douze autels, un pour chaque mois de l'année. Ce temple étoit toujours ouvert durant la guerre, et fermé durant la paix.

On dit que l'hyménée et le fils de Vénus,
Depuis long-temps se font la guerre;
Mais qu'un jour vous devez leur faire
Fermer le temple de Janus.

Queverdo fecit

LETTRE IV.

JUPITER, en naissant, fut transporté dans l'île de Crète. Les nymphes, aux soins desquelles on le confia, lui tressèrent un berceau de fleurs.

Mollement elles y posèrent
Ces membres délicats, et ces débiles mains,
Qui, dans la suite, terrassèrent
Le peuple de titans et ses fiers souverains.

Du jeune Dieu les jeux et l'innocence,
Et la gaîté, compagne de l'enfance,
Composoient la naissante cour.
L'heureuse paix habitoit ce séjour;
Les aquilons en respectoient l'asile.
Au règne tranquille du jour
Succédoit une nuit tranquille.
Les oiseaux gazouillant leurs aimables concerts,

Le murmure des eaux, le doux calme des airs,
Les nymphes en silence, et le tendre zéphire,
Dans ces paisibles lieux exerçant son empire,
Annonçoient le repos du roi de l'univers.

Cependant, lorsque ses premières dents commencèrent à percer, il devint fort méchant, et se mit à crier du matin au soir. Alors ses prêtres, que l'on appeloit Corybantes, inventèrent une sorte de danse, dans laquelle ils s'entre-frappoient avec des boucliers d'airain. Ce cliquetis empêchoit Saturne et Titan d'entendre les cris du petit Jupiter; mais le meilleur moyen pour l'appaiser, étoit de lui présenter le sein de sa nourrice. C'étoit la chèvre Amalthée. On prétend, à ce propos, que le lait de chèvre rend la tête légère. Jupiter me porte à croire qu'il influe aussi sur le cœur. En effet,

Jamais petit-maître, à Paris,
Ne courtisa plus de Cloris,
De grisettes et de princesses,
Que Jupin ne trompa, jadis,
De mortelles et de déesses.

Je n'entreprendrai pas même de vous en faire la liste. Les plus célèbres furent Antiope, Alcmène, Danaé, Léda, Sémélée, Europe, Egine et Calisto. J'aurai, dans la suite, occasion de vous en parler. Revenons à l'île de Crète.

Jupiter ayant été sevré, voulut récompenset la chèvre Amalthée sa nourrice, et la changea en constellation; mais il retint une de ses cornes, dont il fit présent aux nymphes qui l'élevoient.

C'étoit la corne d'abondance,
Qui passa tant de main en main,
Que l'on ignore son destin.
Cependant on la croit en France.

Au greffe de Thémis, ou bien
Entre les mains de la finance ;
Mais ces messieurs n'en disent rien.

Au sortir de l'enfance, Jupiter fut un héros. Le premier de ses exploits fut la guerre qu'il soutint contre les titans. Je vous ai dit qu'au moment décisif, les Dieux l'abandonnèrent ; mais son courage lui suffit. Il foudroya lui seul ses ennemis, et renversa sur eux les montagnes qu'ils avoient entassées pour escalader le ciel.

Encelade, malgré son air rébarbatif,
Dessous le mont Ethna fut enterré tout vif.
Là, chaque fois qu'il éternue,
Un volcan embrase les airs ;
Et quand, par malheur, il remue,
Il met la Sicile à l'envers.

Nous en avons un exemple encore tout récent.

Le second exploit de Jupiter n'est pas aussi glorieux pour lui que le premier. C'est la défaite et l'exil de Saturne en Italie. Il est vrai que celui-ci avoit eu des torts; mais son fils lui devoit une retraite plus honorable.

Après s'être rendu maître du trône, Jupiter épousa Junon sa sœur, et vécut d'abord avec elle en bon mari. Il se fit adorer au commencement de son règne. Alors commença le siècle qui succéda au siècle d'or; c'est-à-dire, que la vertu régnoit encore sur la terre, mais avec moins d'empire qu'au siècle précédent.

De la vertu le second âge
Fut appelé l'âge d'argent:
Mais à cette époque, on prétend
Qu'il s'y glissa de l'alliage.

En effet, le crime commençoit à pa-

roître, et Jupiter fut obligé de le punir d'une manière terrible, en la personne de Licaon, roi d'Arcadie.

Ce prince cruel massacroit tous les étrangers qui passoient par ses états. Jupiter se présente chez lui, et demande l'hospitalité. Licaon, voulant braver la puissance suprême, fait servir au maître des Dieux les membres d'un esclave. Jupiter indigné réduit en cendres le palais du barbare, et le change lui-même en loup.

Ce roi, sous sa forme nouvelle,
Fait encor frissonner d'horreur.
De sa gueule le sang ruisselle;
Sa prunelle ardente étincelle
De feu, de rage et de fureur.

C'est sans doute à cette occasion que Jupiter fut adoré sous le nom de Jupiter-

Hospitalier, comme ayant vengé l'hospitalité.

Bientôt après il fut appelé Jupiter-Ammon. . . . Ecoutez bien : je vais vous parler grec. *Ammon* (mot grec) signifie, en français, arêne ou sable. Or Bacchus se promenant un jour dans les sables de l'Arabie, fut pris d'une soif ardente, et le dieu du vin ne put pas même trouver une goutte d'eau. Dans cette extrémité, Jupiter se présente à lui sous la forme d'un belier, frappe du pied la terre, et fait jaillir une source abondante. Bacchus, en reconnoissance, éleva dans cet endroit un temple sous l'invocation de Jupiter-Ammon ; c'est-à-dire, Jupiter des arênes.

Ce Dieu avoit un temple plus célèbre

encore dans la forêt de Dodone : c'est là qu'il rendoit ses oracles.

Sous l'ombrage sacré de ces arbres antiques,
Il est un antre obscur. Jamais les plus beaux jours
N'égayèrent l'horreur de ses sombres contours.
Le voyageur tremblant attend sous ses portiques.
Là sont l'espoir au front serein,
L'ambition au front d'airain,
Avec la crainte au front sinistre,
Les soupçons, l'intérêt; enfin
C'est l'anti-chambre d'un ministre.
La porte s'ouvre; on entre en frissonnant;
On espere; on respire à peine.
Les voûtes ont tremblé! le Dieu parle!... A l'instant
Le ministre approche, et vous rend
Votre destin écrit sur des feuilles de chêne,
Que d'un souffle emporte le vent.

A Rome, on adoroit Jupiter-Stator. Ce surnom lui vient du mot latin *stare*, qui signifie s'arrêter, en mémoire de ce

que Jupiter avoit tout à coup arrêté les Romains fuyant devant les Sabins. On adoroit, dans la même ville, Jupiter-Lapis, ou Jupiter-Pierre. Cette pierre étoit celle que Rhée avoit mise à la place de ce Dieu, et que Saturne apparemment n'avoit pas digérée. Il y avoit aussi Jupiter-Capitolin, Jupiter-Tarpéïen, parce qu'il avoit un temple sur le mont du capitole, et un autre sur la roche Tarpéïenne. Il y avoit enfin Jupiter-tonnant, Jupiter-fulminant, Jupiter-vengeur, Jupiter dieu du jour, Jupiter dieu des mouches.

Voici à quelle occasion : Hercule, faisant un sacrifice, fut assailli par un essaim de mouches qu'attiroit l'odeur de la victime ; mais ayant aussi sacrifié à Jupiter, les mouches s'envolèrent ; ce qui fit tant

d'honneur au roi du ciel, qu'il en conserva le nom.

Mais le titre le plus illustre de Jupiter est celui d'Olympien, parce que le mont Olympe étoit son séjour ordinaire. C'est là qu'on célébroit en son honneur les jeux olympiques, si fameux autrefois dans l'univers, et dont je dois vous entretenir.

On représente le roi des Dieux assis sur son aigle, ou sur un trône d'or, au pied duquel sont deux coupes qui versent le bien et le mal. Son front est chargé de sombres nuages; ses yeux menaçans brillent sous de noirs sourcils; son menton est couvert d'une barbe majestueuse. Il tient le sceptre d'une main; de l'autre il lance la foudre. Les vertus siègent à ses côtés.

Les

Les Dieux tremblent en sa présence;
Les déesses même, dit-on,
Près de lui gardent le silence;
Mais ce n'est qu'une fiction:
Ceci soit dit, ne vous déplaise,
Entre nous deux, par parenthèse.

On le revêt aussi d'un manteau d'or. A ce propos, l'on rapporte que Denis le tyran le lui fit ôter, en disant qu'il étoit trop chaud pour l'été, et trop froid pour l'hiver. Il lui fit présent, à la place, d'un habit des quatre saisons. . . . . Adieu.

Pour un jour, c'est trop babiller;
Je sais qu'il n'appartient qu'aux belles
De pouvoir, sans nous ennuyer,
Eterniser les bagatelles.

Je reconnois donc mon insuffisance à cet égard, et je finis. Cependant,

Lorsqu'on finit de vous écrire,
Le cœur dit toujours : c'est trop tôt ;
Car, avec vous, il a beau dire,
Ce n'est jamais son dernier mot.

LETTRE V.

On vous a parlé quelquefois
De ces joûtes, de ces tournois,
Où, la lance en arrêt, la visière baissée,
Nos chevaliers brûlant et de gloire et d'amour,
Combattoient pour faire la cour
A la dame de leur pensée,
Qui payoit ordinairement
Un œil, un bras de moins, une jambe cassée,
D'un brasselet ou d'un ruban.

Tels étoient à peu près les jeux olympiques, si célèbres autrefois, excepté que la gloire seule y devoit animer les combattans: car les femmes en étoient exclues, sous peine de la vie. Mais, malgré

cette loi sévère, quelques-unes s'y rendirent en habit d'homme. Plusieurs même osèrent entrer en lice, et ayant remporté le prix, elles ouvrirent aux femmes la barrière des jeux olympiques. Depuis ce temps, l'amour y fut associé avec la gloire.

La religion s'y trouvoit aussi intéressée: car ces jeux étoient toujours précédés et suivis d'un sacrifice en l'honneur des Dieux, et particulièrement d'Apollon. On ouvroit ensuite la carrière préparée pour la course, la lutte, le ceste, le disque, et les différens tours de force et de souplesse.

Dans le principe, la course n'étoit que d'une stade, c'est-à-dire, d'environ six cents pas. Les prétendans couroient à pied, armés de toutes pièces. Mais

à la neuvième olympiade, la stade fut doublée. On établit alors la course des chevaux ; et à la vingt-cinquième, on y joignit celle des chars. Cynisque, fille d'Archidamas, prince de Macédoine, en remporta le prix. Excitées par cet exemple, les autres femmes Macédoniennes se mirent sur les rangs, et méritèrent plusieurs fois la couronne de myrte, de chêne ou d'olivier.

Vos victoires sont plus paisibles ;
Elles ont moins d'éclat, mais bien plus de douceurs.
Vous domptez notre orgueil, vous nous rendez sensibles ;
Vous insinuez dans nos cœurs
La tendre humanité, la constance, les mœurs.
Plus purs quand nous cédons au pouvoir de vos charmes,
Et plus dignes de vous quand nous sommes vaincus,
Près de nous la candeur, l'amitié sont vos armes,
Et vos triomphes nos vertus.

Revenons aux jeux olympiques. La lutte succédoit à la course. Les lutteurs combattoient nus. On leur frottoit d'huile les membres et le corps, pour leur donner plus de souplesse, et laisser en même temps moins de prise à leurs adversaires. Alors ils entroient en lice, et se saisissant étroitement, ils essayoient, par force ou par adresse, de se renverser, jusqu'au moment où l'un des deux plioit, et tomboit sur les reins.

Le ceste étoit de tous les exercices le plus pénible et le plus dangereux. Les combattans étoient armés de gantelets, composés de plusieurs cuirs plombés, appliqués l'un sur l'autre, et dont un seul coup porté sur la tête suffisoit pour assommer : d'ailleurs on se permettoit les moyens les plus violens pour triompher de ses adversaires.

Arrachion ayant vaincu tous les siens, à l'exception d'un seul, celui-ci le jeta par terre, et l'étrangla ; mais, par un effort de désespoir et de rage, Arrachion expirant à ses pieds, lui mordit l'orteil, et le rompit. La douleur fut si vive, que le vainqueur demanda grace, et l'on posa la couronne sur la tête d'Arrachion, qui n'étoit plus.

Cette victoire est noble et belle ;
Mais chez les morts de quoi sert-elle ?

Le disque étoit un palet de pierre ou de métal, dont la forme et la pesanteur varioient au gré des concurrens. L'avantage de cet exercice étoit de procurer en même temps la force et l'à-plomb. Le vainqueur étoit celui qui, d'un pied se tenant en équilibre sur la pointe d'un cône, jetoit son disque à la plus grande distance.

Ces jeux se terminoient ordinairement par quelques autres qui exerçoient tour à tour la vigueur, l'adresse, et la légèreté.

Les juges qui décernoient le prix, étoient au nombre de neuf; ils faisoient un noviciat de dix mois avant de monter sur le tribunal, et juroient solemnellement d'observer les lois de l'équité la plus rigoureuse.

Mais lorsqu'une aimable courrière
Touchoit au bout de la carrière
Au même instant que son rival,
Que l'arrêt étoit difficile !
Si l'esprit est impartial,
Le cœur n'est-il jamais fragile ?

L'établissement des jeux olympiques est attribué à cinq frères, nommés *Dactiles**,

* *Dactiles* (mot grec), qui signifie doigt.

mot qui désigne leur nombre et leur union. Ces jeux se célébroient tous les cinq ans, et ces intervalles ont servi, durant plusieurs siècles, d'époques pour la chronologie.

Par leurs fêtes autrefois
Nos pères datoient leurs années,
Comme je date mes journées,
Par celles où je vous vois.

Ainsi, au lieu de dire, comme aujourd'hui, l'an mil sept cent, etc., on disoit : la première, la seconde année de la vingtième, de la trentième olympiade. Par exemple, j'aurois dit alors de vous :

Votre jeune cœur murmura
Dès sa première olympiade ;
A sa deuxième, il soupira ;
Dans son cours il tomba malade ;
La fièvre enfin se déclara
Le premier jour de la troisième :

Mais l'hymen, par un talisman
Qu'au doigt il vous mettra lui-même,
Doit vous guérir subitement,
Deux ans avant la quatrième.

Cela signifieroit, en style moderne, que vous avez éprouvé à cinq ans le penchant; à dix ans, le désir; à treize ans le besoin; à quinze ans, le tourment d'aimer, et que vous serez mariée à dix-huit ans. J'en souhaite autant à toutes vos contemporaines.

Mais ce vœu que sincèrement
Je forme pour leur hyménée,
Ressemble malheureusement,
Aux vœux de la nouvelle année.

Les athlètes qui se distinguèrent le plus aux jeux olympiques, furent Théagène, Euthyme, Milon et Polydamas.

Théagène, né à Thase, petite ville

voisine de Lacédémone, remporta douze fois le prix; ses compatriotes lui dressèrent une statue. Mais un de ses envieux allant toutes les nuits la fustiger, elle tomba sur lui, et l'écrasa. Les enfans du mort citèrent la statue devant le juge; car la loi de Lycurgue ordonnoit de punir, même les choses inanimées, de tout crime attentatoire à la vie et au repos des citoyens. Ah! que cette loi n'est-elle encore en vigueur!

Je proscrirois ces voiles, cette gaze,
Dont le perfide transparent
Nous aiguillonne et nous embrase
D'un feu toujours plus dévorant;
Et ce corset qui dissimule
Des charmes qu'il fait trop sentir,
Et cette friponne de mule,
Dont la forme nous fait mourir
D'incertitude et de plaisir.

Le juge Lacédémonien condamna la statue à être jetée dans la mer ; mais la famine ayant suivi de près l'exécution de cet arrêt, les Thasiens consultèrent l'oracle, qui leur ordonna de repêcher et de rétablir ce monument ; et depuis ce temps, Théagène fut mis au rang des demi-dieux.

Euthyme mérita le même honneur ; voici à quelle occasion :

Ulysse, dans le cours de ses longs voyages, étant abordé à Thémesse, ville d'Italie, un de ses compagnons, qui avoit violé une jeune fille, fut massacré par les habitans, et le roi d'Ithaque, instruit de son crime, se rembarqua sans lui rendre les devoirs funèbres. Bientôt l'esprit du mort ; privé de sépulture, porta le ravage et la désolation dans la

campagne... Je n'ose cependant vous garantir ce fait, car tous les revenans me sont fort suspects.

Notre esprit du rivage sombre
Revient-il après nous, revêtu de notre ombre ?
Je n'en crois rien ; et même sur ce point,
De docteurs je sais un grand nombre
Dont l'esprit ne reviendra point.

Quoi qu'il en soit, l'oracle consulté promit aux habitans que l'esprit s'appaiseroit, pourvu que, chaque année, on lui abandonnât la plus belle fille du canton.

Je soupçonne qu'en ce mystère
L'oracle avoit ses intérêts.
Une vierge naïve, à l'œil vif, au teint frais,
Qui rougit en cachant ses timides attraits,
Comme la rose printannière,
Est une riche offrande ! Mais
Qu'est ce qu'un esprit en peut faire ?

Les Thémessiens payoient, pour la troisième fois, ce fatal tribut, lorsqu'Eu-

thyme, déjà célèbre par un nombre de victoires remportées aux jeux olympiques, arriva dans ces contrées. Ce héros combattit l'esprit, le fit évanouir, et délivra l'aimable victime, dont il obtint ensuite le cœur et la main.

Plus célèbre encore, mais plus malheureux, Milon de Crotone surpassa tous les athlètes de son temps. On le vit aux jeux olympiques charger sur ses épaules un taureau de deux ans, le porter au bout de la carrière, sans reprendre haleine, l'assommer d'un coup de poing, et le manger le même jour. Ce trait suffit pour vous donner une idée de sa force extraordinaire.

Mais ces faveurs particulières, que la nature nous accorde quelquefois, ne sont pas de longue durée.

Le temps emporte, dans son cours,
Et nos forces et nos amours.
Au moment où l'homme commence,
La vieillesse vient l'avertir
Qu'il est déjà temps de finir,
Et bientôt de son existence
Il n'a plus que le souvenir.

Milon, dans un âge avancé, se promenoit seul au milieu d'un bois écarté. Il aperçut un arbre que le vent avoit fendu en l'agitant. Se rappelant alors son ancienne vigueur, il essaya d'en séparer les éclats; mais le bras de Milon avoit vieilli. L'arbre s'étant entr'ouvert à la première secousse, se referma. Tous les efforts de l'athlète ne purent le dégager de cette étreinte fatale, et le vainqueur des jeux olympiques, attendant la mort dans un désert, y devint la proie des bêtes féroces.

Polydamas, son rival et son ami, périt

d'une manière aussi tragique. Cet athlète, dans son enfance, avoit étouffé, sur le mont Olympe, un lion monstrueux; d'un seul coup il assommoit un homme; d'une main il arrêtoit un char attelé de six coursiers.

Un jour, tandis qu'il buvoit dans une grotte avec ses amis, la voûte s'ébranla, et les convives prirent la fuite. Polydamus demeura seul; et comptant sur ses forces, il voulut soutenir cette masse énorme. Mais le rocher, en s'écroulant, l'écrasa de sa chute.

Telles sont les suites funestes de la présomption. Le sage évite le danger; le téméraire le brave et succombe. Il y a déjà quelques années que j'en ai fait l'expérience.

Bien

Bien prémuni contre ses traits,
J'avois juré, dès mon enfance,
D'agir avec tant de prudence,
Qu'amour ne me prendroit jamais.
Je disois : « C'est une folie
» De s'amorcer à ses appas ».
Mon cœur n'en disconvenoit pas
Avant de connoître Emilie.

Ainsi je n'avois pas quinze ans,
Lorsque je déclarai la guerre
Au petit prince de Cythère :
Il en rit fort à mes dépens,
Et dit aux amours d'Idalie :
« S'il nous livre quelques combats,
» Nous lui ferons mettre armes bas
» Par l'entremise d'Emilie ».

Son plan étant ainsi dressé,
Il me tenta par la franchise,
Et se mit dans les yeux de Lise ;
J'en fus légèrement blessé.
Je la trouvois assez jolie,
J'aimois son ingénuité,

J'admirois sa naïveté ;
Mais qu'étoit-ce au prix d'Emilie !

L'amour, comme on peut bien penser,
Ne se rebutant pas encore,
Sur les lèvres d'Eléonore
Fut adroitemens se placer :
Il crut sa puissance établie ;
Il triomphoit ! . . . Il se trompa ;
Mon cœur fit tant, qu'il s'échappa ;
Mais il me gardoit Emilie.

Cependans, fier de mes exploits,
Moi-même j'admirois ma gloire.
Enflé de ma double victoire,
Je la prônois à haute voix.
[redacted]sément un vainqueur s'oublie !
Je lève [redacted]eux par malheur. . . . .
Adieu ma gloire, adieu mon cœur ;
Adieu ! . . . j'ai vu, j'aime Emilie.

J'eusse autrefois craint de la voir :
Mon orgueil timide et rebelle
Méprisoit les yeux d'une belle ;
Mais il redoutoit leur pouvoir. . . . . .

Comme à son gré l'amour nous plie !
Comme il change nos sentimens !
Je regrette tous les momens
Que j'ai passés loin d'Emilie.

Héros, modernes Scipions *,
La constance de votre maître.
N'eût pas tenu long-temps peut-être
En pareilles occasions.
Je sais tout ce qu'on en publie:
C'étoit un cœur ! . . . je le veux bien;
Mais il ne faut jurer de rien,
Avant de connoître Emilie.

---

* Célèbre par sa modeste retenue.

LETTRE VI.

NOTRE sexe se plaint des caprices du vôtre ;
Et sur-tout les maris. Ont-ils tort ou raison ?
Pour qui vous connoît bien, c'est une question
Qu'il est bon de laisser décider par un autre.

Ainsi je ne me mêlerai point des querelles de Jupiter et de Junon. L'on accuse celle-ci d'aigreur, d'orgueil, et sur-tout de jalousie. Je vais vous en citer un trait entre mille.

Jupiter aimoit Io, fille d'Inachus. Io n'étoit pas ingrate ; Jupiter étoit fidèle. Cette fidélité-là étoit une infidélité pour Junon. Furieuse, elle descend du ciel ;

et s'approche furtivement de la retraite des amans. mais Jupiter la prévient, et change Io en vache. Junon se doutant de la métamorphose, demande cette vache à son mari, qui la lui confie à regret, et la reine en donne la garde à son fidèle Argus.

Le sieur Argus avoit cent yeux ;
Leur secours lui fut inutile ;
L'amour en voit plus avec deux,
Que la jalousie avec mille.

Argus ne dormoit jamais qu'à moitié. Mercure vint le trouver. Les uns disent qu'il lui joua sur sa flûte plusieurs airs de musique ancienne ; d'autres, qu'il lui lut un opéra nouveau ; si bien qu'enfin il l'endormit tout à fait, et lui creva tous ses yeux. Junon, désespérée, le changea en paon, et conserva ses yeux

sur son plumage. Depuis ce temps, elle attela deux paons à son char.

Cependant Io, tourmentée par les furies, traversa la méditerranée, et arriva en Egypte, où Jupiter lui rendit sa première forme. Ce fut là qu'elle mit au jour Epaphus; elle y fut depuis adorée sous le nom d'Isis, et représentée sous la forme d'une femme ayant une tête de vache.

Junon bouda long-temps; Jupin n'en fit que rire, et publia qu'il alloit épouser Platée, fille d'Asope.

A cette nouvelle, Junon, hors d'elle-même, accourt, se jette sur la nouvelle fiancée, et lui arrache ses vêtemens, sous lesquels elle trouve un tronc d'arbre, avec une figure de poupée.

Après un moment de dépit,
Dévorant sa honte secrète,
Elle rongit ; Jupin sourit...
Un baiser, voilà la paix faite.

Vulcain, seul fruit de leur union, dut sa naissance à ce raccommodement.

C'est avec raison, sans doute, que l'on accuse Junon de jalousie ; mais tout le monde rend justice à sa sagesse. Cependant,

Quoique d'une vertu sévère,
Armée autrefois jusqu'aux dents,
Elle fit deux petits enfans
Dont Jupin ne fut pas le père.

Elle avoit toujours été stérile; mais, suivant l'avis de son docteur, ayant mangé, au banquet de Jupiter, un plat de laitue sauvage, elle conçut Hébé, dont elle accoucha sur le champ.

Hébé fut l'aimable déesse
De la fraîcheur, de la jeunesse :
Sa main, à la table des Dieux,
Versoit le nectar à la ronde ;
Mais elle savoit encor mieux,
Par le doux éclat de ses yeux,
Enivrer les maîtres du monde.

Non contente de ce miracle, Junon voulut en essayer un autre. Jalouse de ce que Jupiter avait seul enfanté Minerve, elle consulta la déesse Flore sur le moyen d'en faire autant. Celle-ci lui montra une fleur dont le simple attouchement devoit effectuer son projet. Junon la toucha, et Mars vint au monde.

Il existe encore une fleur
Qui renouvelle ce prodige.
Dès que l'hymen la touche, aussi-tôt elle meurt ;
Mais on voit naître de sa tige
Une grace enfantine, aux yeux tendres et doux ;
Ou bien un jeune amour sans carquois et sans ailes.

Ainsi les descendans des héros et des belles,
De fleur en fleur sont venus jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, le lieu où Junon jouissoit de toute sa gloire, étoit la ville d'Argos. On y célébroit ses fêtes par le sacrifice d'une hécatombe, c'est-à-dire, de cent taureaux. La déesse étoit représentée sur un char brillant, traîné par deux paons; elle avoit le sceptre en main, et le front couronné de lys et de roses.

Près de son temple couloit une fontaine dont elle prenoit les eaux tous les ans. On nous vante beaucoup les eaux de Spa, de Forges. et de Plombières : elles rendent, dit-on, la santé; mais celles d'Argos rendoient la jeunesse et la virginité. Comment cette source-là s'est-elle perdue ?

Si tu pouvois, merveilleuse fontaine,
Reprendre un jour ta source dans Paris,
Que de minois ridés et défleuris
Renonceroient aux ondes de la Seine !
Que tes ruisseaux bientôt seroient taris !
Pour les amours quelle agréable aubaine !
O Mahomet ! mieux que ton paradis,
Paris seroit le séjour des houris.
Si, comme on dit, ta baguette est certaine,
Mon cher Bletton, au nom de ma Cloris,
Quand nous aurons tous deux la cinquantaine,
Découvre-nous cette heureuse fontaine.

Revenons à Junon : elle présidoit surtout aux mariages et aux accouchemens, sous le nom de Lucine. Les fêtes que l'on célébroit à Rome en son honneur, étoient appelées les Lupercales.

Alors deux ou trois cents bandits,
N'ayant que leur peau pour habits,
Couroient, avec des cris farouches,
Chez les épouses des Romains,

Leur frappant le ventre et les mains,
Pour empêcher les fausses couches.

L'instrument avec lequel ils donnoient cette espèce de discipline, étoit une peau de chèvre qu'on prétendoit avoit servi de vêtement à Junon.

J'oubliois de vous parler d'Iris, sa confidente et sa messagère. La déesse, contente de ses services, la transporta aux cieux. Elle lui donna des aîles, et la revêtit d'une robe violette, dont l'éclat trace dans l'air un sillon de lumière, que l'on appelle l'arc-en-ciel. Ainsi,

Vers la fin d'un beau jour, ou bien après l'orage,
Lorsqu'il vous arrive de voir
Un arc étincelant briller sur un nuage,
N'en concevez jamais un sinistre présage;
Dites-vous seulement: C'est Iris qui voyage;
Junon apparemment donne à souper ce soir.

Quant à vous, Emilie, soyez assurée que,

Si vous étiez Iris, et si dame Junon,
Par caprice, daignoit me faire
L'honneur de m'inviter à souper sans façon,
J'oublirois l'invitation,
Pour inviter la messagère.

MINERVE.

Chauveau fecit

LETTRE VII.

UN beau matin, Jupiter, accablé d'un violent mal de tête, ordonne à Vulcain de lui fendre le cerveau, et Minerve en sort armée de pied en cap.

Aujourd'hui le front des hommes n'accouche plus; mais on prétend qu'il indique souvent, par de certains signes, que leurs femmes sont accouchées. Au reste, je tiens cette découverte de fort mauvais plaisans.

Minerve, en naissant, prit les arts sous sa protection : elle inventa l'écriture, la peinture, et la broderie.

Vous dont la main trace, dans le silence,
Ces tendres riens, ces doux épanchemens,
Ces petits soins et ces heureux sermens,
Qui de l'objet dont vous pleurez l'absence,
Secrètement vous rendent la présence;
Et vous, dont l'art, variant les couleurs,
Dans une ovale, aux traits de votre amie
Semble donner une seconde vie;
Vous qui couvrez de baisers et de pleurs
Ces traits chéris que le vélin conserve,
Jeunes amans, rendez grace à Minerve.

C'est sur-tout pour la tapisserie que cette déesse avoit une adresse particulière : aussi en étoit-elle fort jalouse. Arachné, habile ouvrière, ayant prétendu l'égaler, reçut un coup de navette sur les doigts, et fut changée en araignée. Les talens qu'elle a conservés sous cette nouvelle forme, font regretter ceux qu'elle eut autrefois.

Minerve étoit aussi musicienne : elle jouoit de la flûte ; mais comme cet instrument lui gâtoit la bouche et la poitrine, elle le jeta dans une fontaine, à laquelle elle puisoit de l'eau pour se rafraîchir. . . . .

Ah ! que nos mœurs sont loin de celles de nos pères !
Le sexe, en ce temps-là, privé de nos lumières,
N'avoit pas le moindre soupçon
De l'étiquette et du bon ton.
Aujourd'hui, par la politesse,
Nos usages sont embellis.
Par exemple, la déesse
Des arts et de la sagesse,
Pour sa poitrine, jadis,
Buvoit de l'eau pure, tandis
Qu'une déesse, à Paris,
Auroit pris le lait d'ânesse.

Vous pensez bien que Minerve ne

auprès d'elle, tantôt un coq, symbole du courage, et tantôt un hibou. C'est en cet oiseau qu'elle changea Nictimène, qui avoit eu un commerce incestueux avec son père.

Le malheur de Nictimène et de Méduse atteste la pudeur de Minerve. Elle en donna une autre preuve aux dépens de Tyrésias qu'elle aveugla, parce qu'il l'avoit vue au bain.

Pour venger vos appas, si je perdois la vue,
Belle Emilie, après les avoir vus,
Je m'en consolerois. Je ne vous verrois plus;
Mais je n'oublierois pas que je vous aurois vue.

On se persuade aisément que Minerve resta toujours vierge. Pour moi, je n'ose assurer ni combattre une opinion aussi délicate; tout ce que j'en sais, c'est que

Minerve, ainsi que Vesta, présidoit à la virginité.

Pour célébrer ses fêtes, les demoiselles de ce temps-là se partageoient en différentes brigades, armées de pierres et de bâtons; puis on sonnoit la charge, et elles fondoient avec fureur les unes sur les autres. La première qui périssoit dans l'action, étoit regardée comme infame, et l'on jetoit son corps à l'eau, tandis que l'on reconduisoit en triomphe celle qui, sans avoir succombé, sortoit du combat avec le plus de blessures: ainsi les attraits les plus illustres de ce pays étoient sans doute les plus cicatrisés.

Ces fêtes établies dans la Libye, au bord du marais Tritonien, furent, à ce qu'on croit, transférées à Athènes, lorsque Minerve donna son nom à cette

Ville. Neptune lui avoit disputé cet honneur. Pour terminer leur différent, ils convinrent que le parrain de la ville naissante seroit celui des deux qui produiroit la chose la plus utile à ses habitans. Neptune créa le cheval, Minerve l'olivier. L'olivier eut le prix. Je le lui aurois aussi donné ; car cet arbre est le symbole de la paix.

Lorsque l'on vous aime, on préfère
En secret le myrte au laurier ;
Et le myrte ne croît guère
Qu'à l'ombre de l'olivier.

Minerve avoit un temple dans la citadelle d'Athènes, et un autre dans celle de Troye. C'est là qu'elle étoit adorée sous le nom de Pallas, comme présidant aux combats. Les Troyens gardoient précieusement sa statue, qu'ils

LETTRE VIII.

Que l'on me donne à garder un trésor,
J'en repondrai. Qu'on soumette à ma garde
Une hydre, un monstre à figure hagarde,
Fût-il sorcier, j'en répondrois encor.
Mais que l'on mette à l'ombre de mon aile
Jeune beauté modeste en son maintien,
Dont la voix tremble et dont l'œil étincelle;
En m'enjoignant de la rendre pucelle,
Nescio vos; je ne réponds de rien.

Cybèle y voyoit sûrement mieux que moi. Elle étoit mère. Sa fille Cérès étoit charmante, et ne la quittoit jamais. Cependant la maman, en laçant la jeune personne, s'aperçut d'un nouvel em-

C'est Nouveau fecit Aux 2ens de la P.

bonpoint qui la déconcerta. Vous jugez du train qu'elle fit ! Cérès, toute honteuse, courut se cacher dans une caverne, où elle mit au jour Proserpine.

L'aimable enfant fit le bonheur
De mademoiselle sa mère ;
Mais elle n'eut jamais l'honneur
De connoître Monsieur son père.

Les uns disent que ce fut Neptune, d'autres que ce fut Jupiter. Quoi qu'il en soit, Cérès pleura long-temps la perte de sa virginité. Sa douleur la consumoit, et la faisoit mourir en détail.

Si ce malheur au cercueil
Conduisoit les pauvres filles,
Combien d'honnêtes familles,
Parmi nous, seroient en deuil !

Heureusement pour Cérès, le Dieu Pan découvrit sa retraite. Touché de l'état

déplorable où la déesse étoit réduite, il en avertit Jupiter, qui lui envoya son médecin. Celui-ci fit prendre à la malade une potion de jus de pavots, et l'endormit. Le sommeil rétablit le calme dans ses sens, et sa santé revint de jour en jour.

Cependant tout languissoit sur la terre. Le blé périssoit dans son sein, et les hommes rappeloient, à grands cris, la déesse de l'agriculture. Elle reparut enfin, et fut reçue en triomphe.

Ses yeux étoient remplis d'une douce langueur,
et son front conservoit un reste de pâleur.
Proserpine pendoit encore à sa mamelle,
Objet de sa tendresse, et fruit de ses douleurs.
Cérès paya bien cher la gloire d'être belle.....
Les beaux yeux sont donc faits pour répandre des pleurs!

Ce fut alors qu'on institua des fêtes en

son honneur. Ces fêtes se célébroient à peu près comme on célèbre chez nous les *Rogations*. Les prêtres et le peuple alloient en procession au milieu des campagnes, où l'on immoloit un porc, parce que cet animal, en fouillant la terre, empêche le blé de germer. Ce sacrifice se faisoit aux dépens de la confrérie de Cérès. Les membres de cette confrérie étoient condamnés au silence, et portoient toujours le même habit, jusqu'à ce qu'il tombât tout à fait en lambeaux. On prétend que, dans la ville d'Eleusine, on y admettoit les vierges; mais cette opinion est combattue avec raison; et je sais de quelques philosophes silencieux, que les femmes ne voulurent jamais y être initiées.

Dans la suite, la confrérie éleva un

Temple à Cérès. Elle y étoit représentée le front ceint d'épis et de fleurs, et les mamelles pleines de lait. Elle avoit un hibou à côté d'elle, et un lézard à ses pieds; d'une main elle tenoit une poignée de froment et de pavots, en mémoire de l'opium qu'elle avoit pris, et de l'autre le flambeau avec lequel elle avoit cherché Proserpine.

Celle-ci avoit hérité des graces de sa mère. Souvent le cristal des fontaines lui avoit appris qu'elle étoit jolie.

Or on dit que les fillettes,
A qui l'amour a donné
Minois joliment tourné,
Toujours aiment les fleurettes.

Proserpine aimoit donc les bouquets. Un jour, tandis qu'elle en cueilloit dans le vallon d'Enna, Pluton, roi des Enfers,

promenoit de ce côté ses ennuis et sa tristesse. La cause en étoit bien légitime. En effet,

Quand le cœur ne peut se soustraire
Au joug de votre aimable loi,
Mesdames, l'on est, selon moi,
Bien malheureux de vous déplaire.

Tel étoit le sort de Pluton. Toutes les déesses avoient rejeté ses hommages. On le trouvoit trop brun, et puis il puoit la fumée, et puis son palais étoit trop sombre, et puis,

Fille qui sent arrondir ses trésors,
Et dont le myrte doit bientôt ceindre la tête,
Avec raison préfère la conquête
De deux ou trois vivans, à l'empire des morts.

Pluton rêvoit à tout cela, lorsqu'il aperçut Proserpine au milieu de ses

nymphes. Soudain, épris de ses attraits, il la saisit, l'enlève, ouvre la terre d'un coup de son trident, et rentre dans ses états avec sa proie.

Jugez quelles furent les alarmes de Cérès! Cette mère désolée chercha sa fille par toute la terre. Dans ce pénible voyage, elle fut accueillie chez Céléus, roi d'Eleusine, et enseigna l'agriculture à Triptolême, fils de ce prince. Les Eleusiens élevèrent un temple à la déesse: mais elle quitta bientôt ce pays, pour parcourir le reste du monde. C'est alors que, succombant de fatigue et épuisée de besoin, elle fut trop heureuse de rencontrer une bonne femme qui lui donna un peu de bouillie. L'appétit assaisonne les mets les plus communs. Cérès trouva celui-ci délicieux. Un petit

polisson, nommé Stellio, s'étant mis à rire de son avidité, la déesse offensée lui jeta le reste de sa bouillie, et le changea en lézard.

Enfin, après mille recherches inutiles, la mère de Proserpine allume un flambeau au feu du mont Ethna, pour chercher sa fille jusques dans les entrailles de la terre.

Aréthuse aperçut Cérès dans ses courses souterreines; elle l'appela, et lui dit: « Rassurez-vous; je connois le sujet de » vos alarmes. Je suis Aréthuse, autre- » fois nymphe de Diane. Je l'accom- » pagnois sur les bords du fleuve Alphée: » celui-ci me vit et m'aima. J'étois » jeune; vous devinez que j'étois sensi- » ble. Alphée me poursuivoit. Hélas! je » le fuyois comme on fuit ce qu'on aime.

» Mais les dieux, protecteurs de la vertu,
» me changèrent en fontaine, pour me
» soustraire à ses poursuites. Que de-
» vint-il alors!...

» Furieux, il rentra dans ses grottes profondes :
» Mais l'amour dirigea la course de nos ondes !
» Et plaignant mon amant, permit, pour l'ap-
» paiser,
» A nos flots de se caresser.

» C'est en allant m'unir à mon cher
» Alphée, que j'ai vu passer Proserpine
» dans les bras de Pluton. Votre fille est
» aux enfers ».

A ces mots, Cérès vole à l'olympe, accuse Pluton, et redemande sa fille au maître des Dieux. Jupiter consent à la lui rendre, pourvu qu'elle n'eût rien mangé dans les enfers. Malheureusement Ascalaphe, valet de chambre de Pluton,

rapporta qu'il avoit vu Proserpine sucer une grenade. Cérès changea le dénonciateur en hibou ; mais elle n'obtint, pour toute grace, que celle de posséder sa fille durant six mois de l'année ; les six autres mois furent accordés à Pluton.

Adieu. Si, pour vous rendre hommage,
Ceux qui vous aiment, tour à tour,
Au lieu d'un mois, prenoient un jour,
L'amour, pour un si doux partage,
Se plaindroit que l'an est trop court.

LETTRE IX.

DIANE, au retour de la chasse, se reposoit près de la ville d'Athènes, sur le bord d'un ruisseau. Elle y avoit déposé son arc et son carquois, et s'occupoit à relever les tresses de sa chevelure, lorsqu'elle aperçut une jeune fille qui chantoit, en cueillant des fleurs,

« La beauté d'un front sévère
» Ne peut pas toujours s'armer.
» L'on est faite pour aimer ;
» Quand on est faite pour plaire.

» Avec les tendres propos
» Que la vanité méprise,

» Aux

Queverdo fecit

» Aux dépens de son repos,
» Le cœur se familiarise.

» Diane, avec mille appas,
» Tu dédaignes la tendresse?
» Hélas! quand on n'aime pas,
» A quoi sert d'être déesse »?

En chantant ainsi, elle s'étoit approchée. Diane la regardoit et soupiroit. « Qu'avez-vous? lui dit la jeune Athé-» nienne. — Je vous l'apprendrai, mon » enfant. Mais, dites-moi, à quel usage » destinez-vous ces fleurs? — A faire » une corbeille pour l'offrir à Diane. » Elle a chez nous un temple, dans le-» quel nous faisons vœu de virginité.... » Ah! ne faites jamais ce vœu-là. Pour » ne pas le violer, il faut être Diane » elle-même. — Je vais, pour l'appai-» ser, attacher ma ceinture aux murs de

» son temple, et lui présenter mon of-
» frande. — Je la reçois, répondit la
» déesse. Vous m'intéressez, ma chère
» fille : écoutez-moi.

» Je suis Diane, fille de Jupiter et de
» Latone.... Rassurez-vous : les déesses
» aiment les mortelles qui vous ressem-
» blent. Je naquis un instant avant
» Apollon, et j'aidai sur le champ ma
» mère à le mettre au jour. Témoin des
» douleurs qu'elle éprouva, je jurai dès
» lors une haîne éternelle à l'amour.
» J'étois persuadée que ses faveurs ne
» pouvoient dédommager de ses tour-
» mens..... Mon enfant, le temps et
» l'expérience changent bien nos idées;
» mais alors

» j'ignorois le plaisir charmant
» De se voir, dans un nouvel être,

» Confondue avec son amant ;
» D'embrasser et de reconnoître
» De ses traits réunis l'assemblage touchant ;
» De retrouver, dans le gage innocent
» De ses mutuelles tendresses,
» D'un époux chéri constamment ;
» Et le sourire et les caresses.

» Bientôt la chasse devint mon unique » passion. Une peau de tigre, un arc, » un carquois, ce fut là toute ma pa- » rure. Mes nymphes imitèrent mon » exemple, et je partis avec elles pour » combattre les monstres des forêts. Je » les poursuivois tantôt à pied, tantôt » sur un char traîné par des biches. Ce » genre de vie me rendit encore plus » sauvage.

» Un jour, dans un lieu solitaire, je » me baignois avec mes compagnes :

» Actéon, jeune chasseur, tourna ses » pas vers ma retraite. Il vit..... ce que » nul mortel ne devoit voir. Aujour- » d'hui je lui pardonnerois ce crime in- » volontaire; je l'en punis alors. Le mal- » heureux fut changé en cerf, et déchiré » par ses chiens.

» Tandis que je triomphois de cette » cruauté, Calisto, l'une de mes nym- » phes, étoit assise sur le rivage, et » refusoit de se baigner avec moi. Pi- » quée de ce refus, j'examinai avec » quelque soupçon les contours de sa » taille : j'appris en même temps que » Jupiter l'avoit aimée : c'en fut assez » pour son malheur. Je la chassai de ma » présence, et la livrai aux fureurs ja- » louses de Junon. L'infortunée Calisto » mit au jour Arcas, et fut changée en » ours.

» Dans la suite, Arcas devenu grand » chasseur, rencontre sa mère, l'atteint, » et dirige son dard contre elle..... Ma » vengeance alloit être satisfaite : les » Dieux, pour empêcher ce parricide, » transportèrent au ciel le fils et la mère, » et les changèrent en constellations.

» Ennemie jurée de l'amour, ma » beauté m'étoit inutile. Cependant j'é- » tois jalouse de la beauté d'autrui. » Chione, petite fille du matin, avoit » un teint plus brillant que l'aurore. » Elle s'en aperçut, et compara ses at- » traits aux miens. Cette témérité lui » couta cher; je la perçai de mes flèches. » Dédalion son père se précipita du » haut d'un rocher, et fut changé en » épervier par Apollon.

» Cependant mes exploits et mon

» nom remplissoient l'univers. Les mon-
» tagnes et les bois étoient soumis à mon
» empire. Par-tout on m'élevoit des
» temples. Celui d'Ephèse étoit digne
» de moi. Jamais le génie des hommes
» n'enfanta un plus bel ouvrage. En
» Tauride, les habitans faisoient fumer
» l'encens et couler le sang humain
» sur mes autels. Les athéniennes me
» consacroient leur virginité. J'étois au
» comble de ma gloire, et je désirois
» encore. J'en ai connu depuis la véri-
» table raison.

» Des hommages, quoiqu'on soit femme,
» On se fatigue au bout d'un jour ;
» La vanité chatouille l'ame,
« Mais ne remplace pas l'amour.

» Près de la ville d'Héraclée, je vis
» le Pasteur Endymion. Il étoit jeune.

MERCURE.

Jacinto del. fecit

» Ses yeux étoient aussi tendres que les » sentimens qu'ils inspiroient. Il n'eût » osé s'élever jusqu'à moi ; je m'abaissai » jusqu'à lui ; car, mon enfant, lorsque » l'on aime,

» C'est en vain que l'on se prévaut
» De son rang et de sa noblesse ;
» Du même trait quand il nous blesse,
» Cupidon nous met de niveau.

» Le mystère présidoit à notre bonheur ; » mais le mystère trahit quelquefois » l'amour. Lorsque j'étois auprès d'En- » dymion, je tremblois souvent qu'on » ne découvrît le motif de ma retraite. » Enfin le hasard me servit heureuse- » ment.

» Apollon mon frère, las d'éclairer » le monde pendant le jour, déclara au

» maître des Dieux qu'il ne pouvoit
» remplir le même ministère pendant la
» nuit. Mon frère, pour ce refus, avoit
» ses raisons secrètes : Thétis le retenoit
» auprès d'elle ; mais ce qui nuisoit à
» son amour, pouvoit être favorable
» au mien. Je me présente donc, et de-
» mande l'honneur qu'Apollon venoit
» d'abdiquer. Jupiter me l'accorde, me
» place un croissant * sur la tête, et me
» donne le surnom de Phœbé : aussi-tôt
» je monte sur le char de la lune, saisis
» les rênes, et parcours ainsi l'univers,
» traînée par mes deux coursiers, noirs
» et blancs. Chaque nuit, leur course
» se rallentissoit vers le sommet du
» mont Lathma. C'est là que je re-

* Le croissant est l'attribut de Diane.

» trouvois mon cher Endymion. Alors
» je descendois de mon char.

» Un nuage aux mortels déroboit mon absence.
» Au milieu de la nuit, dans ces vastes déserts,
» La nature à l'amour sembloit prêter silence:
» Tout dormoit; nos cœurs seuls veilloient dans
« l'univers.

» Jusqu'à présent nous sommes heureux,
» et notre tendresse n'a pas éte sté-
» rile.

» A nos vœux le dieu d'hyménée,
» Tous les ans accorde un enfant;
» Et, graces à lui, cette année,
j'ai complété le demi-cent.

» Allez donc, continua Diane; allez,
» ma chère fille; ne redoutez plus ma

---

* Pausanias rapporte que Diane et Endymion eurent cinquante filles, et plusieurs fils.

» colère. Gardez votre ceinture, et ser-
» vez-vous de ces fleurs pour couron-
» ner votre Endymion ». A ces mots, elle disparut. Adieu.

Diane eut à l'amour le temps de réfléchir.
Une déesse est toujours belle.
Mais vous qu'à dix-huit ans ce dieu ne peut fléchir,
Souvenez-vous que vous êtes mortelle.

LETTRE X.

ENFIN, renonçant aux amours,
Jupiter, devenu fidele,
Pour sa moitié, depuis huit jours,
Brûloit d'une ardeur éternelle.

Sur le soir du huitième jour il se promenoit près d'un bois solitaire ; là, il admiroit avec plaisir la constance prodigieuse que Junon lui avoit inspirée, lorsqu'il rencontra deux jolies pucelles.

Pucelles ? je n'en sais rien ;
Mais elles en avoient l'âge,
Les trésors et le corsage,
La fraîcheur et le maintien.

C'étoient Latone et Astérie, filles du Titan Cœüs. Jupin les salue, et leur parle. Les deux sœurs rougissent : mais comme les caractères sont différens, Astérie s'enfuit, et Latone resta.

Des deux partis, en pareil cas,
Souvent le meilleur est funeste :
Si l'on fuit, gare les faux pas !
Mais c'est encore pis, si l'on reste.

En effet, Astérie tomba dans la mer, et Latone devint enceinte.

Junon, outrée de dépit, suscita contre celle-ci le serpent Pithon, qui la poursuivoit sans relâche. Latone ne pouvoit trouver de refuge contre ce monstre. La terre avoit juré à Junon de ne point donner d'asile à sa rivale. Mais depuis ce serment, Astérie, dont le corps erroit à la merci des flots, avoit été

changée en isle par Neptune, qui lui avoit donné le nom de Délos. Cette isle étoit flottante.

Cependant Latone, arrivée au bord de la mer, ne pouvoit plus échapper aux poursuites du monstre. Alors l'isle de Délos flotte vers elle, la reçoit, et s'éloigne du rivage. Durant cette nouvelle navigation,

Neptune la confie au souffle du zéphire;
Il veut que les amours en soient les matelots;
Et le fils de Vénus vient au milieu des flots
Prendre le gouvernail de son nouvel empire.

Latone, seule dans cet asile, se fit une cabane de branches de palmier. Loin des hommes trompeurs, loin des femmes jalouses, elle y vivoit heureuse.

Aux malheureux la solitude est chère;
Elle est pour eux l'asile du bonheur.

Mais au moment fatal où la douleur,
Des fruits d'hymen funeste avant-courière,
Vient avertir la beauté qu'elle est mère,
Dans ce moment plein d'amour et d'horreurs,
Qu'il est cruel de n'avoir sur la terre
Pas une main pour essuyer ses pleurs.

Telle étoit la détresse où Latone se trouvoit réduite. Mais la nature lui suggéra des forces : elle s'appuya fortement contre un tronc d'arbre, et parvint à enfanter Diane. Celle-ci, comme fille de Jupiter, ayant la science infuse, aida sur le champ sa mère à mettre au jour Apollon.

Epuisée par cette couche laborieuse, Latone s'endormit.

Après ces douloureux travaux,
Pour la première fois quand la beauté sommeille,
Avec combien de sentimens nouveaux
Son cœur agité se réveille !

Durant le repos de Latone, l'île de Délos ſe rapprocha du rivage, & la déeſſe, en s'éveillant, ſe mit en chemin pour rejoindre son père Cœüs.

Dans ce trajet pénible et solitaire,
Ses deux enfans étoient entre ses bras.
Ce doux fardeau ne la fatiguoit pas:
L'on devient forte, alors qu'on devient mère.

Cependant, pour se soustraire aux fureurs jalouses de Junon, elle précipitoit sa marche; ce qui échauffoit un peu son lait. Arrivée en Licie, auprès d'un marais, elle demanda de l'eau aux paysans qui travailloient sur ses bords. Ceux-ci refusèrent de lui en donner. Vous me direz: Que n'en prenoit-elle? Cela est vrai: mais une femme ne sait point pardonner un refus.

Aussi dit-on que la déesse
En grenouilles les changea,

Pour apprendre la politesse
Aux Messieurs de ce pays-là.

Echappée enfin à la colère de Junon, Latone élevoit paisiblement Apollon et Diane. Fière de reconnoître en eux le sang du Maître du tonnerre, elle préféroit ses enfans à ceux de tous les Princes voisins. Cet orgueil étoit bien naturel. En effet,

Est-on jolie? à l'âge de quinze ans,
L'on veut régner; c'est là le bien suprême.
Devient-on mère? on a pour ses enfans
La vanité qu'on avoit pour soi-même.

Niobé, fille de Tantale, avoit la même foiblesse que Latone. Elle préféroit ses enfans à ceux de la déesse. Ses richesses et sa puissance la rendoient encore plus vaine. Latone, indignée de ses mépris, arme de ses traits Apollon et Diane.

« Allez,

« Allez, leur dit-elle, vengez-moi ; » mon injure est la vôtre ».

Animés de la fureur de leur mère, ils pénètrent dans le palais de Niobé, et percent, sous ses yeux, ses fils, ses filles et son époux. Niobé, succombant sous le poids de ses douleurs, fut changée en un marbre, sur lequel on voit encore couler des larmes.

Telles furent les suites funestes de l'aveuglement maternel. Pour vous, aimable Emilie, tranquillisez-vous à cet égard :

Si vos enfans, un jour, par droit héréditaire,
Ont vos traits, votre cœur et votre esprit heureux,
Aimez-les, vantez-les ; notre censure austère
N'osera vous blâmer d'idolâtrer en eux
Ce que nous adorons aujourd'hui chez leur mère.

LETTRE XI.

JE vais vous parler du fils de Latone, connu et adoré sous les noms d'Apollon, de Phœbus et du Soleil.

Il en est de ce dieu comme de la beauté :
Sous mille noms divers qu'elle se renouvelle,
Qu'elle soit sur le trône ou dans l'obscurité,
On l'adore ; c'est toujours elle.

Apollon, dès son enfance, fut présenté à la cour céleste: Jupiter le reconnut; Junon même l'accueillit. Il sut ménager adroitement cette faveur, et devint le dieu de la lumière.

Apollon conduisoit ce char
Qui, du vaste sein d'Amphitrite,

Lorsque je dois vous voir sort toujours un peu
tard,
Et, lorsque je vous vois, y retourne un peu vîte.

Ce fut alors qu'il prit le nom de Phœbus. Mais bientôt, comme tous les courtisans heureux, ayant abusé de son pouvoir, il fut chassé par cabale, rappelé par intrigue, et devint sage par expérience. Voici à quelle occasion :

Vous savez qu'Apollon est le dieu des beaux-arts, et c'est pour cette raison que la fable nous le représente sous la figure d'un jeune homme sans barbe.

Jupin est vieux ; son fils, de la jeunesse,
Malgré le temps, a conservé les traits.
Les rois, les dieux ont connu la vieillesse ;
Les talens seuls ne vieillissent jamais.

Apollon avoit inventé la médecine.

Esculape, son élève et son fils, exerçoit sur la terre cet art miraculeux dans son principe. Cependant cet Esculape, malgré sa science divine, auroit assez mal figuré parmi nos docteurs modernes.

Il ne marchoit point escorté
D'un leste et brillant équipage ;
Il ignoroit le doux langage
Des *beaux-fils* de la faculté ;
Il parloit sans point, sans virgule :
On comprenoit ce qu'il disoit ;
Et, pour comble de ridicule,
Presque toujours il guérissoit.

Il fit plus ; il ressuscita les morts : mais ces prodiges lui coutèrent la vie. On fit entendre à Jupiter qu'Esculape usurpoit son pouvoir suprême, et le roi des Dieux le frappa de la foudre.

Sa colère se signala
Par ce châtiment exemplaire.

Nos docteurs, depuis ce temps-là,
N'ont jamais eu peur du tonnerre.

Apollon, désespéré de la mort de son fils, vole à l'isle de Lemnos, pénètre dans les antres de Vulcain, et perce de ses traits les cyclopes qui forgeoient la foudre. Vulcain, quoique boîteux, accourt à l'Olympe, se plaint amèrement de cette violence; Vénus met les Dieux de son parti; et Jupiter, cédant à leurs instances, précipite Apollon sur la terre.

Le fils de Latone, dépouillé de ses grandeurs, fut réduit à garder les troupeaux d'Admète, et trouva, dans cette vie douce et tranquille, le bonheur qu'il cherchoit en vain à la cour céleste.

Sur l'émail de ces prés, où, dès le point du jour,
Il menoit ses troupeaux, dans le sein de l'étude,

Il sut cultiver tour à tour
Son génie et son cœur. Les beaux arts et l'amour
Sont enfans du loisir et de la solitude.

Mais le talent qui lui devint le plus cher, fut celui de la musique.

Il vit Daphné ; bientôt il inventa la lyre
Pour chanter ses amours. Quand on sait bien aimer,
C'est encor peu, pour l'exprimer,
De le soupirer, de le dire,
De le chanter et de l'écrire.

Cette lyre, composée d'une écaille de tortue et de sept cordes, rendoit et rend encore, sous les doigts d'Apollon, une harmonie enchanteresse. Cependant,

Chaque fois qu'il me l'a prêtée
Pour chanter vos naissans appas,
J'ai trouvé qu'elle étoit montée
Un peu trop bas.

Ce fut pourtant au son de ce divin

instrument que s'élevèrent les murs de Troie. Apollon chantoit, et les pierres venoient d'elles-mêmes se ranger à leur place. On raconte qu'une de ces pierres, sur laquelle Apollon avoit souvent posé sa lyre, rendoit un son harmonieux aussi-tôt qu'on la touchoit. Si ce prodige vous semble suspect, je vais essayer de vous en convaincre par un exemple qui vous est personnel.

Le ciel ne m'a jamais fait part
De votre esprit, de votre grace :
Mais si, par un heureux hasard,
Je puis m'asseoir à votre place,
Soudain certain je ne sais quoi
M'anime et s'empare de moi :
Je sens éclore le sourire
Sur mes lèvres, et les bons mots
D'eux-mêmes viennent à propos
Embellir ce que je veux dire.

Je crois donc à la vérité
Du fait que je vous ai cité,
Persuadé que la musique,
Tout aussi bien que la beauté,
Peut avoir la force électrique.

Daphné fut insensible à cette électricité; elle dédaigna les soupirs et les chants d'Apollon. Les uns disent que ce fut par excès de vertu; d'autres soutiennent qu'elle aimoit en secret le beau berger Leucippe; et je suis assez de leur avis.

A dix-huit ans, quand une belle
Est sourde à la voix des amours,
Soyez sûre qu'elle a toujours
Des raisons pour être cruelle.
Suivez sa conduite en tous lieux;
Et de cette énigme nouvelle,
Lorsque Lindor est auprès d'elle,
Vous lirez le mot dans ses yeux.

D'après ce principe certain, Apollon auroit dû renoncer à ses prétentions; mais espérant tout du temps et de la constance, il poursuivit, une année entière, Daphné qui fuyoit devant lui. Quelquefois, pour rallentir sa course, il lui disoit :

« Cruelle, arrêtez-vous de grace!
» Je suis le régent du Parnasse ;
» Je suis le bâtard de Jupin,
» Je suis poëte, médecin,
» Apothicaire et botaniste;
» Je suis peintre, musicien,
» Exécutant et symphoniste ;
» Je suis danseur, grammairien,
» Astrologue, physicien ;
» Je suis.... » Pour fléchir une belle,
Au lieu de lui parler de soi,
Il est plus adroit, selon moi,
Et plus doux de lui parler d'elle.

Apollon ne devoit pas ignorer cela,

puisqu'il étoit le prince et le dieu des orateurs. Mais, hélas !

Un pauvre amant dit ce qu'il pense,
Sans trop penser à ce qu'il dit;
Le désordre est son éloquence;
Quand le cœur parle, adieu l'esprit.

Aussi Daphné fut-elle inexorable. Mais enfin, épuisée de lassitude, et se voyant prête à succomber, elle implora le secours des dieux, qui la changèrent en laurier.

Apollon détacha de cet arbre une branche, dont il fit la couronne qu'il porte encore aujourd'hui. Il en distribue quelquefois de pareilles aux talens et au génie;

Et c'est à ce titre, dit-on,
Que le jeune dieu du Permesse

Vous a déjà de sa maîtresse
Mis à part un échantillon,

Le laurier avoit deux vertus particulières; l'une étoit de préserver de la foudre; l'autre de faire voir la vérité en songe à ceux qui en mettoient quelques feuilles sous leur oreiller. J'ai voulu moi-même éprouver cette propriété, et voici ce qui m'est arrivé la nuit dernière.

J'étois près de vous, Emilie;
Votre teint brilloit des couleurs
Dont la jeune reine des fleurs
Brille avant d'être épanouie.
Mes lèvres brûloient: un soupir
Et vos yeux daignant m'enhardir,
Je vous donne un baiser de flamme,
Et j'en reçois un dont mon ame
Savoure encor le souvenir.
Mais l'amour ouvrant ma paupière,

S'envola. . . . Je sens qu'il n'est guère
Pour nous de salut sans la foi :
Je veux l'avoir ; donnez-la moi.
Surmontez un petit scrupule
Pour vaincre l'incrédulité ;
La moitié de la vérité
Pourroit convertir l'incrédule.

LETTRE XII.

APOLLON pleuroit la perte de Daphné. Il étoit assis sous le laurier fatal qui la déroboit à ses yeux, lorsque Clitie vint de ce côté promener sa mélancolie. Clitie, fille d'Orchamp, roi de Babylone, n'étoit point régulièrement belle;

Mais elle avoit cette pâleur
D'une jeune et mourante fleur
Qui languit sans être arrosée;
Et pour ranimer sa couleur,
Implore, contre la chaleur,
Quelques gouttes de la rosée.

Elle vit Apollon, rougit, et baissa les yeux. Apollon en fit presque autant. Ils s'admiroient furtivement tour à tour;

mais, en s'évitant, leurs regards se rencontrèrent, et leur vue se troubla.

Après cet instant de délire,
Les aveux étoient superflus.
Ils n'avoient plus rien à se dire,
Et leurs cœurs s'étoient entendus.

Ces momens-là s'envolent rapidement. Bientôt la nuit survint ; il fallut se séparer ; mais on se promit, pour le lendemain, une entrevue auprès du laurier. Quoi ! direz-vous, près de ce même laurier sous l'écorce duquel Daphné respiroit encore ! A cela je vous répondrai :

Lorsque de la jouissance
Les doux momens sont perdus,
L'amour ne se soutient plus
Que par la reconnoissance.
C'est elle, après les faveurs,
Qui rend les amans fidèles.

Le souvenir des cruelles,
Et celui de leurs rigueurs
S'envole et meurt avec elles.

Le jour suivant, Clitie voulut tenir sa promesse; mais, comme les premiers pas de l'amour sont timides, elle se fit accompagner par Leucothoé sa sœur. Cette indiscrétion, qui eut des suites, étoit impardonnable en bonne coquetterie. En effet, on sait, de temps immémorial, que toutes les belles,

Par un art qui n'est pas nouveau,
Choisissent, en femmes prudentes,
Singes coiffés pour confidentes,
Et pour servir d'ombre au tableau.

Clitie étoit plus tendre, Leucothoé plus vive; l'une étoit blonde, l'autre étoit brune.

L'une sembloit bercer l'amour;
En soupirant, il sommeilloit près d'elle.

L'autre, sémillante pucelle,
Le lutinoit et la nuit et le jour,

Le lutin brûla bientôt pour l'amant de sa sœur, et, plus hardi qu'elle, se trouva seule au rendez-vous. Apollon fut d'abord un peu surpris; mais bientôt la surprise fit place au plaisir, et Daphné, témoin muet de ce tête-à-tête,

Vit, avec horreur sans doute,
Prouver cette vérité,
Qu'en fait d'infidélité,
Il n'est, près de la beauté,
Que le premier pas qui coute.

Clitie, qui cherchoit alors sa sœur, la trouva mal à propos... Soudain le dépit et la rage s'emparent de cette ame jusqu'alors si douce. Elle vole au palais de son père, lui révèle avec fureur le crime de

de Leucothoé, et le conduit lui-même vers l'asile des deux amans.

Ils en étoient alors aux adieux. Leucothoé, rattachant son voile, disoit, les larmes aux yeux :

« Pourquoi faut-il, lorsque l'on s'aime,
» Mon doux ami, se désunir
» Et se séparer de soi-même !
» Jure-moi bien de revenir.
» Adieu. . . . Je sens que, pour te suivre,
» Mon cœur s'en va ! . . . Prens ce soupir. . .
» Toute la nuit je vais mourir ;
» Mais demain j'espère revivre ».

Un baiser termina ces adieux. Leucothoé, promenant autour d'elle un regard timide, s'éloignoit avec une palpitation causée par la crainte et l'émotion du plaisir, lorsqu'à l'entrée du bois elle rencontra son père. A cette vue, elle

demeura muette, immobile ; et le terrible Orchamp ayant pris son désordre pour la preuve de son déshonneur, la fit enterrer toute vive auprès du laurier fatal. Clitie épouvantée prit la fuite ;

Mais la plaintive jouvencelle,
En voyant creuser son tombeau,
Accusoit la lenteur de la Parque cruelle :
« Il m'eût été si doux, s'écrioit-elle,
» De mourir un moment plutôt » !

Le lendemain Apollon se rendit au bocage avec un trouble dont il se demandoit le sujet.

Ce n'étoit point ce trouble extrême,
Ce frisson brûlant du désir,
Heureux précurseur du plaisir,
Plus doux que le plaisir lui-même.

En arrivant, il ne voit personne, et soupire. Il avance, et porte au loin ses

regards dans l'épaisseur de ce bois désert et silencieux. Il appelle enfin ; l'écho seul lui répond. Mais à peine a-t-il posé le pied sur la tombe de Leucothoé, qu'une voix lamentable, s'élevant du sein de la terre, lui adresse ces tristes paroles :

» Arrête ! respecte la cendre
» De celle qui périt pour t'avoir trop aimé.
» Tes pieds pressent ce cœur trop facile et trop
» tendre
» Que tes yeux avoient enflammé.
» Tu foules ces trésors qu'hier, dans nos ivresses,
» Mon sein te prodiguoit avec tant de plaisir,
» Et qui n'ont connu les caresses
» Que de toi seul et du zéphyr.
» Pense à Leucothoé : pour adoucir sa peine,
» Près d'elle quelquefois viens nourrir ta douleur,
» Et que son ame encor jusqu'au fond de ton cœur
» S'insinue avec ton haleine ».

Je ne vous peindrai point l'état d'Apol-

lon. Il étoit immobile, anéanti, et tel qu'un homme frappé de la foudre; mais enfin ses pleurs, s'ouvrant un passage, adoucirent l'amertume de sa douleur;

Car après ce moment terrible,
Où des sanglots le cours est arrêté,
Les larmes sont, pour toute ame sensible,
Une bien douce volupté!

Bientôt ces larmes, humectant la terre, pénétrèrent jusqu'au corps de Leucothoé, et le ranimèrent. Elle reparut, mais sous une forme nouvelle, et son amant vit naître l'arbre qui porte l'encens.

Cependant Clitie, tourmentée par ses remords, portoit ses pas errans vers le tombeau de sa sœur. A la vue d'Apollon, elle s'arrêta. La douleur et le dépit

la déchiroient tour à tour ; mais le Dieu s'étant éloigné d'elle avec dédain, ce dernier coup termina son supplice ;

Qu'une femme, de ceux qu'elle a le plus chéris
Eprouve les fureurs, jusqu'au bord de la tombe
Elle brave les traits de la haine, et succombe
Sous les traits du mépris.

Clitie, en expirant, devint une plante souple et frêle, dont la fleur, sans cesse tournée vers le soleil, semble encore suivre son amant dans sa fuite : c'est ce qui lui a fait donner le nom de tourne-sol.

Adieu. Je vous ménage pour demain d'autres aventures ; car la matière de nos entretiens est un trésor dont je deviens économe.

Du bouquet que je vous compose
Durant mes heures de loisirs,
Je ne détache aujourd'hui qu'une rose,
Pour multiplier mes plaisirs.

LETTRE XIII.

LOIN de nous quand l'amour s'envole,
Heureux celui qui s'en console
Entre les bras de l'amitié !
La tendre Déité partage
Tous ses chagrins, et le soulage
encore de l'autre moitié.

Apollon près du jeune Hyacinthe éprouvoit cette douce consolation; ses larmes étoient moins amères, et la sérénité renaissoit dans son cœur. Mais Zéphire, qui avoit été l'ami d'Hyacinthe, fut bientôt jaloux de sa liaison intime avec Apollon; et cette jalousie devint si violente, qu'un jour les nouveaux

amis jouant ensemble au disque, Zéphire, avec son haleine, dirigea le disque d'Apollon sur la tête d'Hyacinthe, et le tua. Le sang qui coula de sa plaie produisit la fleur qui porte son nom, et qui naît à la fin de l'hiver.

Avant le retour de Flore,
Elle s'empresse de fleurir,
Pour éviter encore
L'haleine du Zéphyr.

Dégouté de l'amitié, Apollon revint à l'amour, et soupira pour la nymphe Perséïs. Elle étoit fille de l'Océan, c'est-à-dire, que l'on ne connoissoit point son père. Les généalogistes de ce temps-là faisoient descendre de la mer ou des fleuves les héros et les nymphes dont l'origine paroissoit équivoque. Si cette généalogie étoit admise de nos jours,

Ah ! que la Seine, dans ces lieux
Où l'humaine engeance fourmille,
De nymphes et de demi-dieux
Auroit une belle famille !

La nymphe de l'Océan, comme celles de la Seine, ne fut pas long-temps cruelle, et devint mère de la célèbre Circé ;

Circé qui rendit des oracles,
Et qui, par ses enchantemens,
En bêtes changea bien des gens,
Sans opérer de grands miracles.

Tous les soirs, en allant visiter son petit ménage, Apollon laissoit au jeune Cyparis le soin de son troupeau. Cet aimable enfant occupoit dans son cœur la place du malheureux Hyacinthe.

Apollon lui parloit sans cesse
De ses chagrins, de sa maîtresse,
De ces plaisirs qu'il est si doux de raconter,
De détailler, de répéter,

Quand nos amis ont, par délicatesse,
Le sang froid de nous écouter.

Après ces longues confidences, il l'embrassoit, et alloit revoir Perséïs : mais, par malheur, la nymphe Bolina se trouvoit sur son passage, et le Dieu n'étoit pas insensible au désir de lui plaire.

Il lui parloit le doux langage
Des yeux, des mines, du maintien,
Que nos dames savent si bien
Comprendre par le grand usage !

Mais la nymphe, innocente encore, quoiqu'elle eût quinze ans, n'entendoit rien à ces discours muets. A la fin, Apollon, pour se faire entendre, se mit à la poursuivre jusqu'au bord de l'Océan, où l'infortunée se précipita, pour lui échapper. Amphitrite, touchée de son

malheur et de sa vertu, la reçut au nombre de ses nymphes, et lui donna l'immortalité.

Apollon, désespéré de ce malheur, dont il avoit été la cause et le témoin, rapportoit à son ami sa douleur et ses remords, lorsqu'il le trouva lui-même expirant auprès de sa cabane.

Cyparis aimoit tendrement un jeune cerf qu'il avoit élevé. Vers le déclin du jour, voulant écarter du troupeau de son ami quelques bêtes sauvages, il prend son arc et ses flèches; le trait fatal part, et va frapper le jeune cerf errant dans la campagne. Cyparis le voyant tomber, pousse un cri, et tombe lui-même, accablé de douleur. Son ame, prête à s'envoler, erroit sur ses lèvres décolorées.

Il éprouvoit les douloureux combats
Et les efforts de l'agonie,
Lorsqu'elle dispute au trépas
Le dernier souffle de la vie.

Mais au retour d'Apollon, ouvrant les yeux pour la dernière fois, d'une voix presque éteinte il lui adresse cette triste prière :

» Que l'amitié de mes maux me délivre :
» Accorde-moi la faveur de mourir,
» Puisqu'un mortel sans aimer ne peut vivre,
» Et ne peut aimer sans souffrir ».

A ces mots, Apollon le serrant dans ses bras, recueillit son dernier soupir, et le changea en cyprès.

Dévoré de chagrins et d'ennuis, le fils de Latone invoquoit la mort, et se plaignoit aux Dieux d'être immortel; mais l'amour lui offrit un nouveau

consolateur. La sibylle de Cumes vint le trouver dans sa retraite, et, de ce ton de voix que les belles savent si bien prendre, elle lui dit :

» De nos vergers, de nos prairies
» Vous exilez-vous pour toujours ?
» Ne chanterez-vous plus, sur ces rives fleuries,
» Nos jeux, nos fêtes, nos amours » ?

— « Non, répondit Apollon ; je n'ai plus » d'autre plaisir que celui de la solitude ». La sibylle reprit tendrement :

» J'approuve vos douleurs, et mon cœur les partage ;
» Mais de tous mes amis loin de me séparer,
» Si j'avois vos chagrins, j'irois souvent pleurer
» A l'ombre de quelque bocage
» Où je pourrois vous rencontrer ».

Elle se tut et baissa les yeux. Apollon lui serra la main ; elle continua :

» Peut-on détester la lumière,
» Quand on a reçu de l'amour
» Une ame pour aimer, et des graces pour plaire ?
» Hélas! si nos bergers vous perdoient sans retour,
» Si les nymphes de ce séjour,
» Comme une fleur vous voyoient disparoître,
» Leurs soupirs .... et les miens peut-être
» Vous feroient regretter le jour ».

Tandis qu'elle parloit ainsi, des pleurs sillonnoient ses joues, et le Dieu, pour mêler ses larmee à celles de sa consolatrice, la tenoit étroitement embrassée. Après un silence un peu long, mais expressif, la sibylle lui dit avec une douce langueur :

« Eh bien, renoncez-vous encore
» Au bonheur de voir la clarté ?
— » Non, répondit le Dieu, depuis que je t'adore,
» Je reconnois le prix de l'immortalité ».

Alors la sibylle ramassant une poignée

de sable, continua en lui laissant prendre un baiser :

« Je ne demande pas l'honneur d'être immortelle ;
» Mais je voudrois pouvoir vous consoler toujours.
— » Hélas ! je ne puis de tes jours
» Rendre la durée éternelle ;
» Mais je peux prolonger leur cours.
— » Eh bien que votre cœur règle ma destinée
» Voyez ce sable dans ma main ;
» Prononcez, et que chaque grain
» A mes jours ajoute une année ».

Son amant crut devoir y consentir,
Convaincu, par expérience,
Qu'un moment de vrai plaisir
Vaut un siècle d'existence.

Mais, hélas ! dans la suite la sibylle reconnut combien ce présent étoit funeste.

Sur les aîles du temps ses amours s'envolèrent.
La vieillesse arriva, ses charmes s'éclipsèrent.

Sa génération passa les sombres bords;
Elle n'eut bientôt plus d'amis que chez les morts.
Enfin, après mille ans, souffrante, misérable,
Seule dans l'univers, elle disoit aux Dieux :
« Faites-moi grace au moins du dernier grain de
» sable,
» Ou donnez-moi quelqu'un pour me fermer les
» yeux » !

Le premier de ses chagrins fut l'ingratitude d'Apollon, qui l'abandonna pour Cassandre, fille de Priam. Cette princesse, après une petite guerre assez longue, entra en accommodement, et promit à son amant de conclure un traité, s'il vouloit lui communiquer le don de deviner. Le fils de Latone s'y engagea, en jurant par le Styx. Mais à peine eut-il prononcé ce serment irrévocable, que Cassandre se moqua de sa crédulité. Le Dieu, pour la punir, ajouta au

au don qu'il lui avoit fait, qu'on ne croiroit jamais à ses prédictions. On assure que, depuis la mort de cette princesse, son esprit prophétique a parcouru les quatre parties du monde, et qu'il s'est depuis peu fixé dans la capitale du plus beau royaume de l'Europe.

Tous les jours ce puissant génie
S'introduit dans les cabinets
Des gazetiers, des faiseurs de projets,
Et des enfans de l'alchimie.
Il voltige aussi quelquefois
Dans l'un des jardins de nos rois,
Près de l'arbre de Cracovie.
C'est là qu'il nous prédit les grands événemens,
Les sièges, les combats, la pluie et le beau temps,
Par les oracles qu'il fait rendre.
Mais ses prophètes bien souvent,
Plus malheureux encor que le pauvre Cassandre,
Que l'on n'entendoit pas, ont le désagrément
Eux-mêmes de ne pas s'entendre.

Apollon, dupe de Cassandre, se consola bientôt avec la nymphe, dont il eut Phaëton et ses sœurs....

Mais entre les bras de Clymène,
Laissons-le dormir jusqu'au jour.
Bon soir. Vous saurez qu'en amour
Il est bon de reprendre haleine.

LETTRE XIV.

Un jeune époux qu'amour enflamme,
A sa moitié jure à jamais
De lui rester fidèle : mais
Ariste est l'amant de sa femme ;
Ils n'ont qu'un cœur, ils n'ont qu'une ame ;
Ariste l'idolâtre ; mais
La jeune Anette est sa voisine.
Elle est folle, vive, mutine ;
Du reste, assez maussade ; mais
Madame Ariste a mille attraits,
Des yeux, une taille divine,
Que son époux admire ; mais
La jeune Anette est sa voisine.
Climène avoit, dans tous ses traits,
Un charme, une grace enfantine,
Avec mille trésors secrets
Qu'Apollon connoissoit bien : mais
Castalie étoit sa voisine.

Cette nymphe plut à son voisin. Il soupira, elle feignit de ne pas l'entendre : il supplia, elle fut sévère : il la pressa, elle s'enfuit jusqu'au pied du mont Parnasse, où les Dieux la changèrent en fontaine.

Son amant, couché sur ses bords, mêloit ses larmes à son onde, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une mélodie enchanteresse qui venoit du haut de la montagne. Soudain il se lève, et monte par un sentier bordé de myrtes et de palmiers. Plus il approche, plus le charme de l'harmonie s'empare de ses sens. Il s'arrête enfin au coin d'un bois, à l'ombre duquel il aperçoit un groupe de nymphes assises sur un amphithéâtre de verdure.

C'étoient elles qui formoient ce divin concert, par le doux accord de leurs

voix et de leurs instrumens. Mais à la vue d'Apollon armé de son arc et de ses traits, la troupe craintive se sauva dans l'épaisseur du bois. Aussi-tôt le pasteur accordant sa lyre, leur chanta ces couplets :

« Nymphes, pourquoi me fuyez-vous ?
» Regardez-moi, daignez m'entendre.
» La paix doit régner entre nous :
» Vous êtes belle ; je suis tendre.
» Nymphes, pourquoi me fuyez-vous ?

» De l'amour quand on a les armes,
» Craint-on les armes des mortels ?
» Laissez-nous adorer vos charmes :
» On doit partager les autels
» De l'amour, quand on a ses armes ».

Vous jugez bien qu'Apollon étoit novice encore quand il composa ces couplets ; mais outre le mérite de l'impromptu, ils avoient celui de louer la

beauté ; et ce mérite-là fait passer tous les jours bien des platitudes : ainsi,

Ne demandez plus, Emilie,
Pourquoi je peins souvent vos traits ;
Car, plus on vous trouve jolie,
Et plus aisément on oublie
Si mes vers sont bons ou mauvais.

Cependant les nymphes s'étoient arrêtées pour écouter Apollon. Celui-ci, à la fin de sa chanson, se trouvant près d'elles : « Je suis, leur dit-il, le fils de Ju» piter et de Latone. — Et nous, repri» rent-elles, filles de Jupiter et de Mné» mosine. — Je suis donc votre frère !... » M'est-il permis d'embrasser mes » sœurs » ? Les nymphes rougirent, et donnèrent le baiser fraternel. Apollon leur fit ensuite sur leur musique des complimens vrais ou faux, qu'elles lui rendirent au sujet de la sienne ; car vous savez qu'entre artistes,

Tous ces éloges inouis
Que l'un à l'autre on se renvoie,
Sont bien souvent de faux louis
Que l'on rend en fausse monnoie.

Quoi qu'il en soit, la fraternité des arts, jointe au lien du sang, fit naître entre le fils et les filles de Jupiter une douce intimité : et malgré le sexe des neuf sœurs, leur amitié fut toujours sincère. Ils résolurent de vivre ensemble, et de former une académie. Apollon en dressa le plan ; il établit, pour base, la loi de la concorde, et fit porter à ses sœurs le nom de Muses, pour marquer leur égalité.

Mais, graces à nos aristarques,
Ridicules pédans érigés en monarques,

* Suivant Cassiodore, le mot de *muses* dérive du mot grec μουσαι, qui signifie égales, pareilles.

Dont la plume va distillant
Un fiel amer sur le talent,
Victime de leur haine ou de leur sot caprice;
Du temple des beaux-arts la base s'écroulant,
A fait crouler tout l'édifice.

Son plan étant achevé, Apollon partagea entre ses sœurs les sciences et les arts, suivant leur goût et leurs dispositions. Il indiqua, peu de temps après, la première séance de leur académie; et voici ce qui s'y passa:

Par un discours semé de fleurs,
Calliope ouvrit l'assemblée.
Melpomène, triste et voilée,
Des héros plaignit les malheurs,
De l'amour déplora les charmes;
Et, par ses aimables douleurs,
Fit éclore, dans tous les cœurs,
Le plaisir du sein des alarmes.
Thalie, avec un air malin,
Des traits aigus de la satire,

Cribla le pauvre genre humain ;
Mais, en le piquant, le fit rire.
Polymnie ensuite étala
Les faits, les vertus, la mémoire
Des Turennes de ce temps-là.
Clio, sur l'aile de la gloire,
Portant ces héros vers les cieux,
Les fit voler au rang des Dieux.
Uranie ouvrit ses tablettes,
Et lut intelligiblement
Le système du mouvement,
Des tourbillons et des planètes.
Enfin la champêtre Erato
Chanta les amours du hameau
Sur l'air plaintif de la romance.
Euterpe de son flageolet
L'accompagna ; puis, en cadence
Therpsicore, par un ballet,
Termina gaîment la séance.

En peu de temps ces assemblées devinrent célèbres ; la réputation des Muses s'étendit au delà des royaumes de la

Grèce, et le fils de Latone, déchu du trône de la lumière, monta sur le trône du génie. Il n'étoit plus de fêtes brillantes dont ses sœurs et lui ne fissent l'ornement. Mais pour s'y transporter d'une manière commode et décente,

Il eût fallu faire les frais
D'un char de six coursiers, d'une suite complète ;
Or personne ne fut jamais
Eclaboussé par les laquais
Ou la voiture d'un poëte.
Les chars sont faits pour les amours ;
La fortune est le fruit de leurs aimables ruses.
Aussi les graces toujours
Ont éclaboussé les Muses.

Tandis que celles-ci délibéroient inutilement sur la manière de se mettre en voyage, elle aperçurent au milieu des airs un cheval aîlé. C'étoit le célèbre Pégaze. Ce coursier fougueux, né du

sang de Méduse, dirigea son vol vers le mont Parnasse. Là, il s'abattit sur un rocher, et d'un coup de pied fit jaillir l'Hippocrêne;

Cette poétique fontaine,
Dont quelques écrivains badauds
Se vantent de boire les eaux,
En buvant les eaux de la Seine.

A la voix d'Apollon, Pégaze s'arrête: le Dieu sautant sur lui, fait placer les Muses en croupe, et ordonne au coursier de les transporter à la cour de Bacchus. Pégaze déploie ses aîles, et soudain

On voit planer d'un vol agile,
Par-delà le sommet des monts,
Toutes les neuf sœurs à la file,
Comme les quatre fils Aymons.

Mais bientôt on les perd de vue, et leur coursier, rapide comme la pensée, arrive à la cour de Bacchus.

Déjà des courtisans la troupe se rassemble ;
On s'empresse, on admire, on dévore des yeux,
Chez les neuf sœurs, les détails précieux
Dont vous nous présentez l'ensemble.

Adieu. Ceci a l'air d'un compliment, et je dois me les interdire avec vous :

Les complimens n'ont pas coutume
De passer pour des vérités ;
Ceux que vous traceroit ma plume
Feroient tort aux réalités.

LETTRE XV.

BACCHUS, chez lequel les Muses furent accueillies, étoit un prince illustre par ses victoires et par son amour pour les beaux-arts. Il régnoit à Nyse, avec Ariane, qu'il avoit épousée dans l'isle de Naxos, et rassembloit à sa cour les hommes les plus célèbres de son temps.

A l'arrivée des Muses, le bal s'ouvrit. Therpsicore y parut, et ravit tous les courtisans. C'est vous dire assez qu'elle désespéra toutes les femmes.

Les amours dessinoient ses pas,
La volupté suivoit ses traces,

Les plaisirs animoient ses graces,
Et s'entrelaçoient dans ses bras.

Le bal fut suivi d'un concert. Euterpe et la jeune Erato s'y distinguèrent tour à tour; les applaudissemens redoublèrent quand on vit paroître Marsyas.

Cet habile musicien avoit trouvé la flûte de Minerve dans une fontaine où cette déesse l'avoit jetée autrefois; et s'étant exercé sur cet instrument divin, il en tiroit des sons mélodieux. Au bruit des acclamations, Apollon éprouva d'abord quelque inquiétude; mais bientôt après il se promit la victoire. En effet, la flûte de Marsyas avoit charmé les auditeurs; la lyre d'Apollon les transporta.

Piqué de cette supériorité, le Phrigien se lève, et, d'un ton d'arrogance, défie

son rival, en présence de toute la cour. Le frère des Muses accepte le défi, et le vaincu se soumet d'avance à la discrétion du vainqueur. Alors Marsyas invoque Minerve; et reprenant sa flûte,

Il module la mélodie
Des premiers concerts du printemps ;
Des premiers désirs des amans
Soupire la mélancolie ;
Du gazouillement des ruisseaux
Il cadence le doux murmure ;
Puis interrompant à propos,
Ou précipitant la mesure,
Du caprice de ses pipeaux
Semble lutiner les échos.
Ensuite, au milieu de la plaine,
Il égare, parmi les fleurs,
Les bergères et les buveurs
Dansant autour du vieux Silène. . . .
Mais tout à coup, au fond d'un bois,
On croit ouïr la voix plaintive
D'une Driade fugitive,

Qui, foible et réduite aux abois,
Pousse un cri ! . . . La peur, l'espérance
Font palpiter et tressaillir ! . . .
Jusqu'au moment où le plaisir,
Interrompu par un silence,
Se réveille par un soupir.

Marsyas avoit fini; on l'écoutoit encore. Mais lorsqu'il salua l'assemblée, les acclamations s'élevèrent avec la fureur de l'enthousiasme.

C'étoit un bruit, un brouhaha ! . . .
On s'écrioit : Bravo ! merveilles !
Et jamais on n'a vu de cabales pareilles
Au parterre de l'Opéra.

Durant tout ce vacarme, Apollon ayant accordé sa voix et sa lyre, imposa silence par un prélude; et, se livrant ensuite au délire de son art, fit passer, dans tous les cœurs, l'ivresse de la volupté. Marsyas, pâlit

pâlit, et reconnut, malgré lui, la supériorité de la voix sur les instrumens. En effet,

Un chalumeau peut quelquefois
Amuser, intéresser même ;
Mais il ne peut jamais dire, comme la voix,
« Vous êtes belle ; je vous aime ».

Lorsqu'Apollon eut disposé l'assemblée en sa faveur, il se tourna vers Ariane, et chanta les vers suivans * :

« O nymphes de Naxos ! qu'elle vous parut belle,
» Lorsqu'au milieu de ses douleurs,
» Son teint brilloit comme la fleur nouvelle
» Que l'aube matinale arrose de ses pleurs !
» Aux accens de sa voix, sur les plaines humides,
» Amphitrite paroît avec les Néréïdes ;
» Neptune et les Tritons sortent du sein des eaux ;
» La mer blanchit d'écume ; on s'empresse, on
« admire :
» Amphitrite trembloit de perdre son empire,
» En la voyant s'élancer vers les flots ! . . .

* Voyez la IIIe. partie, page 42 et suivantes.

« Mais un consolateur, conduit par la victoire ;
» Par l'hymen lui fut présenté ;
» Et ce Dieu rendit la beauté
» Inséparable de la gloire ».

Soit justice, soit cabale, soit plutôt pour flatter la reine, ces vers furent redemandés avec transport ; et dès lors Marsyas prévit sa défaite. Mais, sur l'éloge d'une seule femme, Apollon se fiant peu aux applaudissement de toutes les autres, voulut les mettre de bonne foi dans son parti.

La Vénus de Praxitèle, que l'on adoroit à Gnide, et la Galathée de Pygmalion, que l'amour avoit animée, étoient alors célèbres dans toute la Grèce. Apollon faisant une double allusion à ces deux chef-d'œuvres, et promenant ses regards sur les femmes les plus aimables de la cour, chanta, en s'accompagnant de sa lyre :

» Autrefois de chaque belle
» Empruntant le plus beau trait,
» De sa Vénus Praxitelle
» En composa le portrait.
» Si j'avois une étincelle
» De son talent précieux,
» Je ferois adorer celle
» Que je compose en ces lieux.

» Je prendrois de Polixène
» Les yeux, la taille et le sein,
» Et la bouche d'Eroxène,
» Et l'albâtre de son tein;
» De Chloé le front novice,
» La timide bonne foi;
» Le sourire d'Encharisse,
» Qui semble dire : aimez-moi.

» Ah! si mon ciseau fidèle
» Pouvoit rendre les appas
» Qu'on voit sur chaque modèle,
» Et ceux que l'on ne voit pas;
» Sans voile représentée,
» Avec leurs proportions,

» Que bientôt ma Galathée
» Feroit de Pygmalions!

» Si, pour lui donner la vie,
» L'amour consultoit mes vœux,
» Ton enjouement, Euphrosie,
» Pétilleroit dans ses yeux.
» Aglaé, de ta malice
» Je lui donnerois un grain;
» Et ton cœur, tendre Euridice,
» Palpiteroit sous ma main.

» Mais pourquoi ma voix légère,
» Unissant tant de beautés,
» Me fait-elle une chimère
» D'aimables réalités!
» Tandis que je les rassemble,
» Amour rit de mon travail,
» Et j'abandonne l'ensemble,
» Pour adorer le détail ».

Je ne vous peindrai point la fureur avec laquelle cet éloge fut applaudi. Il suffira, pour vous en donner une idée,

de vous observer que chaque femme y étoit intéressée ; car les yeux d'Apollon avoient désigné toutes celles que sa bouche n'avoit pu nommer : aussi la victoire lui fut-elle décernée d'une voix unanime. Mais la barbarie avec laquelle il en usa, ternit tout l'éclat de sa gloire. Ayant attaché contre un pin le pauvre Marsyas, il l'écorcha tout vif. Les pleurs et le sang de ce malheureux formèrent un fleuve auquel on donna son nom.

Vous voyez, Emilie, qu'il est souvent plus aisé de vaincre que de pardonner. Souvenez-vous donc qu'il est encore plus glorieux de pardonner que de vaincre.

Vous qui, de l'enfant de Vénus,
Etendez chaque jour et l'empire et la gloire,
Laissez-nous à vos pieds chérir votre victoire,
Et lire dans vos yeux la grace des vaincus.

LETTRE XVI.

Vous connoissez, Emilie, l'espèce fertile de nos petits Mydas, qui se vantent de posséder un esprit et des connoissances auxquels nous avons le malheur de ne pas ajouter foi. Ces Messieurs pourroient se vanter, avec plus de raison, de la noblesse et de l'ancienneté de leur origine; car Mydas, leur premier père, étoit roi de Lydie, et contemporain de Bacchus. C'est dommage, pour notre scène lyrique, que cet illustre amateur soit né quelques milliers d'années trop tôt;

Car, à Paris, il eût fait des merveilles;
Il eût été le chef de nos censeurs,

Petits-maîtres, abbés, et clercs de procureurs,
Auxquels il a transmis son nom et ses oreilles.

Ce prince ayant entendu parler du talent sublime d'Apollon, dit, en appuyant le poing sur la hanche : « Par-» bleu, je serois curieux de juger cet » homme-là ; qu'on me le fasse venir ».

Apollon se présente ; et Mydas, bégayant et grasseyant tour à tour, du haut de sa grandeur laisse tomber ces paroles :

« Vous possédez l'art chromatique.
» Voyons un peu : je m'y connois ;
» Non que je sache la musique,
» Jupiter m'en préserve ! Mais
» Je sais tout, sans avoir jamais
» Rien appris. De plus, je me pique,
» Lorsque je prononce un arrêt,
» D'employer le terme technique ;

» Car je suis, grace à Richelet *,
» Savant par ordre alphabétique.
» Au reste, je vous avertis,
» Mon cher, que, par tous mes amis,
» Dans notre comité lyrique
» Vous serez loué comme un Dieu,
» Ou sifflé comme un misérable;
» Car, avec nous, point de milieu:
» L'on est divin ou détestable ».

Tandis que Mydas débitoit ces impertinences préliminaires, Pan, son favori, vint assister à sa toilette.

Pan étoit un seigneur voisin,
Tel qu'on en voit encor, qui, dans leur territoire,
Sont renommés pour leurs chansons à boire,
Et leur talent pour chanter au lutrin.

Le roi le voyant entrer, courut à sa rencontre, et prenant Apollon par la

* Auteur d'un dictionnaire.

main : « Vous voyez, dit-il, un rival que » je vous présente. C'est vous proposer » une victoire de plus. Allons, messieurs, » le moment est favorable : voici mon » barbier : je suis à vous : commencez ».

Pan chanta le premier, et Mydas manqua vingt fois de pâmer en l'écoutant. Il levoit les yeux au ciel, il frappoit des pieds et des mains, et crioit aussi fort que le chanteur.

Tel un âne, près d'un buisson,
Ecoutant la voix de son frère,
Enchanté de l'entendre braire,
Avec lui brait à l'unisson.

Pan ayant heureusement fini, Apollon commençoit à peine, que Mydas l'interrompit en s'écriant :

« Vous chantez comme on parle ! Air mesquin,
» Mauvais choix,
» Petit genre... Où sont donc ces cadences perlées,

» Ces grands éclats, ces ports de voix,
» Et ces roulades martelées » ?

Puis se tournant vers son favori, il ajouta, avec un sourire protecteur :

« C'est un jeune homme encor ; mais s'il veut
» quelque temps
» Etudier votre méthode
» Et suivre mes leçons, avant peu je prétens
» lui faire un sort, et le mettre à la mode.

Mydas parloit encore, lorsqu'il sentit éclore, sous sa chevelure, une paire d'oreilles longues et velues. Effrayé de ce prodige, Pan prit la fuite, et ne s'en vanta pas. Apollon se retira vengé, et le prince demeura seul avec son barbier, dont le génie couvrit d'une perruque ses oreilles miraculeuses. Mydas exigea de lui la promesse d'un secret inviolable : le

barbier lui en fit le serment; mais, par malheur,

On tait le bien, même le mal;
Plusieurs femmes, dit-on, s'en sont fait un scrupule
Dans les siècles passés; mais, par un sort fatal,
L'homme qui sait le mieux cacher le vice, brûle
De dévoiler le ridicule.

Le barbier chargé du secret de son maître ne put long-temps soutenir ce fardeau. Il alla creuser la terre dans un endroit écarté, et prononça ces mots en s'inclinant : « Le roi Mydas a des » oreilles d'âne ». Ayant ensuite enterré son secret, il s'éloigna. Mais, peu de temps après, la terre produisit en cet endroit des roseaux qui, étant agités par le vent, répétoient entre eux : Le roi Mydas a des oreilles d'âne. Vous voyez

que, dans ce temps-là, les secrets enfouis germoient et croissoient avec les plantes.

S'il en étoit encor de même,
Les roses de votre jardin,
Sous l'aile du zéphyr badin,
Diroient en naissant : Je vous aime.

Mydas, désespéré de ne pouvoir plus garder l'*incognito*, alla chercher un asile à la cour de Bacchus. Celui-ci, pour le consoler, offrit de lui accorder la première grace qu'il paroîtroit désirer. Le prince aux longues oreilles demanda celle de changer en or tout ce qu'il toucheroit.

Des modernes Mydas en France
Tel est encore le grand mot :
De l'or ! .. Messieurs, en conscience,
Avec de l'or est-on moins sot ?
En a-t-on moins d'impertinence ?
Est-on moins dupe tous les jours

De Cupidon et de sa mère ?
A-t-on mieux l'heureux don de plaire ?
Est-on mieux fait pour les amours ?
A-t-on les graces du bel âge ?
A-t-on l'estime ? a-t-on l'honneur ?
A-t-on de l'esprit et du cœur
La délicatesse en partage ?
Et lorsque d'un limon grossier
Le ciel nous a pétri le crâne,
Avec tout l'or d'un financier,
A-t-on moins des oreilles d'âne ?

Mydas, avant la fin du jour, se repentit de sa demande indiscrète ; les alimens, en approchant de ses lèvres, se changeoient en or ; et ce riche indigent se trouva bientôt menacé de la famine.

Tel un richard par la goutte éclopé,
Devant lui voit servir un repas délectable,
Sans oser y toucher ; puis, se levant de table,
Boit un grand verre d'eau quand chacun a soupé.

Bacchus, satisfait de lui avoir donné cette leçon, et touché de son repentir, lui ordonna, pour se délivrer de cette vertu fatale, de se baigner dans les eaux du Pactole. Ce fleuve, qui traverse la Lydie, roule, depuis ce temps, un sable d'or avec ses flots.

Au bord d'une fontaine arrivant l'autre jour,
Je vis nager sur l'eau deux beaux boutons de rose,
Quelques feuilles de lys, puis encore autre chose,
Ressemblant à deux fruits jumeaux; puis tour à tour
Des plumes que je pris pour celles de l'amour.
Me rappelant alors, belle Emilie,
Que cette onde souvent caressa vos trésors,
Dans une tendre rêverie,
Je m'agenouillai sur ses bords,
Songeant au fleuve de Lydie.

P. S. J'espérois vous parler des autres exploits d'Apollon, de son rappel à la

cour céleste, de son aventure dans l'isle de Rhodes, de ses temples, de ses prêtresses, de ses oracles; mais la fin des vacances amène celle de nos entretiens, et le plaisir de nous revoir va succéder à celui de vous écrire.

Le sagittaire me rappelle
Sous les étendarts de Thémis :
Heureux si je puis être admis
Dans le temple de l'immortelle !
Heureux si je puis exhaler
L'ardeur divine qui m'enflamme,
Et du feu dont brûle mon ame,
Voir tous mes auditeurs brûler,
Et tous les yeux étinceler !
Armé du poids de l'éloquence,
Qu'il est glorieux d'étouffer
Et l'imposture et la licence !
Et qu'il est doux de triompher,
Quand on combat pour l'innocence !

Rempli de cet espoir flatteur,
Ambitieux admirateur,

De Paris, de Rome et d'Athènes,
Je vais, orateur-écolier,
Suivre, applaudir, étudier
Gerbier, Target et Démosthènes.

Quand je confesse à vos genoux
Ma défaite et votre victoire,
Que n'ai-je leur talent, et vous
Le cœur de leur auditoire !

Fin de la première partie.

De l'Imprimerie de DESENNE, rue Royale, butte Saint-Roch, n°. 25.

Frontispice *Tome II.*

Dessiné et gravé à l'eau forte par Cochin fils *Terminé au burin par Simonet*

L'Assemblée des Dieux.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

Par M. De Moustier.

SECONDE ÉDITION.

SECONDE PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant!
TÉLÉMAQUE, *liv.* 2.

A PARIS,

Chez Desenne, Imprimeur-Libraire,
au Palais Royal.

1792.

PRÉFACE.

CET Ouvrage a été accueilli avec indulgence ; cependant on lui a reproché des négligences, et quelques libertés. Je les ai fait disparoître, et j'ai écrit la suite avec plus de soin. Je remercie MM. les Critiques de leurs observations, et les prie de me les continuer. Le plus important service qu'on puisse rendre à un jeune homme, destiné par état à écrire et à parler en public, c'est de l'aider à se corriger avant l'âge où l'on ne se corrige plus.

A EMILIE.

Au Château de L. . . . le premier septembre 1787.

AUTREFOIS, dans ces prés fleuris,
J'écrivois à celle que j'aime.
J'y reviens; mon cœur est le même
Je vous aime et je vous écris.

Je reprends ces métamorphoses
Dont le récit m'étoit si doux!
J'abandonne Thémis pour vous,
Et les Epines pour les Roses (1).

Ne cherchez point, dans ce récit,
L'esprit, le brillant, l'éloquence.
Je sens bien plus que je ne pense;
quand j'ai dit j'aime, j'ai tout dit.

(1) Allusion à un Ouvrage de Jurisprudence, que l'Auteur essaye en ce moment.

AIMER est toute ma science ;
Je n'appris, en suivant mon goût,
Qu'amitié, qu'amour et constance ;
On ne peut pas apprendre tout.

VOUS qui, par un art adorable,
Unissez la grâce au savoir ;
Hélas ! consolez-vous d'avoir
Un ami plus aimant qu'aimable.

L'ESPRIT fait tort au sentiment.
Si j'avois l'esprit, Emilie,
Je ne serois que votre Amant,
Vous ne seriez pas mon Amie.

SI je devois à la Nature,
La beauté, l'éclat, la fraîcheur ;
Je passerois comme une fleur ;
Ce ne seroit plus ma figure,
Et ce sera toujours mon cœur.

APOLLON

LETTRES
A EMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

TANDIS qu'Apollon étendoit au loin l'empire des Beaux-Arts, la terreur et la désolation régnoient au pied

du mont Parnasse. Junon, furieuse d'avoir vu Jupiter enfanter Minerve sans son secours, avoit frappé la terre avec le poing, et de ce coup terrible, étoit né le serpent Python. Ce monstre, depuis le départ d'Apollon, s'étoit établi au pied du mont Parnasse, sur les rivages du fleuve Céphise, et ravageoit ces aimables contrées.

A cette nouvelle, le frère des Muses, quittant ses sœurs et la cour de Bacchus, remonte sur son fidèle Pégase, vole, arrive, combat le monstre, et le fait expirer sous ses traits.

Cette victoire fut célébrée dans toute la Grèce, et mit le comble à la gloire d'Apollon. On institua, en son honneur, les Jeux Pythiens. Ils étoient à peu

près semblables aux Jeux Olympiques ; mais le Génie y partageoit les couronnes avec la Force et l'Adresse. Ces couronnes furent d'abord composées de branches de chêne ; mais, depuis la métamorphose de Daphné, elles furent faites de branches de laurier. Il y avoit un concours de danse, de musique et de poésie. Ces paisibles combats se renouvelloient chaque jour. Le Dieu des Beaux-Arts y présidoit, assis sur un trône de verdure. Il animoit les accens des Bergers et les graces des Bergères, et faisoit renaître sous leurs pas les fleurs et les plaisirs de l'âge d'or.

En sortant de ces aimables assemblées, les couples heureux se dispersoient dans les bois voisins, et sur

le penchant des montagnes. L'Hymen les égaroit dans ces doux labyrinthes ; et, durant le calme de la nuit, on entendoit les échos soupirer, et les antres murmurer tendrement.

Le bonheur n'est souvent durable qu'autant qu'il est ignoré ; bientôt la Renommée publia celui d'Apollon et de ses Bergers. Les Dieux même en furent jaloux, et rapellèrent Apollon dans l'Olympe. Le fils de Latone regretta son exil comme on regrette sa patrie. Hélas ! s'écrioit-il, en versant des larmes amères :

« Faut-il vous quitter pour toujours,
» Doux asile, aimable verdure,
» Où, loin du tumulte des Cours,

» La liberté filoit mes jours
« Entre les Arts et la Nature ;
» Bois où j'aimois à respirer
« La paix et la fraîcheur de l'ombre ;
» Antre mystérieux et sombre
» Où mon cœur venoit soupirer,
» Où je goûtois avec ivresse
» L'amertume de la tendresse,
» Et la volupté de pleurer !

» Nymphes de ces bois, de ces plaines,
» Oubliez mes jeunes erreurs ;
» Vous, Naïades de ces fontaines ;
» Vous dont je fis couler les pleurs
» Sur les beautés du voisinage ;
» Pardonnez moi ! je fus volage ;
» Je maltraitai de tendres cœurs ;
» La Cour avoit gâté mes mœurs ;
» Mais, dans cet heureux coin du monde,
» Loin des intrigues de la Cour,
» Belles Naïades, mon amour
» Devenoit pur comme votre onde ;
» Et je vous dois la volupté

» D'avoir goûté le bien suprême
« Au sein de la fidélité
« Dont je ne m'étois pas douté.

» Pasteurs que je quitte et que j'aime,
» En voyant mon char radieux
» Ouvrir ou finir sa carrière,
» Songez que j'ai sur vous les yeux,
» Et que votre ami vous éclaire.
» Oui, plus que tous les autres lieux,
» Ces lieux sauront toujours me plaire;
» J'y prodiguerai ma lumière
« Et mes dons les plus précieux;
» J'y ferai germer le génie;
» Des Sages et des demi-Dieux
» La Grèce sera la patrie.
» Adieu, mes amis; je vous prie
» De veiller sur mes pauvres Sœurs.
» Toujours plus jeunes et plus belles,
» L'essaim de leurs adorateurs
» Fourmillera toujours près d'elles.
« Qu'elles essuieront de fadeurs,
» De dégoûts, d'ennuis, de froideurs!

» Que je les plains d'être immortelles ! . . .
» Adieu, de l'Empire du jour
» Sur vous je veillerai sans cesse ;
» N'oubliez jamais ma tendresse,
» Et conservez-moi votre amour ».

A ces mots, le fils de Latone s'éleva sur un nuage, et disparut.

Les Pasteurs qui avoient goûté les charmes de sa société, en sentirent mieux tout le prix, après l'avoir perdue, et leurs regrets furent encore plus tendres que n'avoit été leur amitié. Bientôt ils adressèrent leurs hommages à l'ami qu'ils avoient dans l'Olympe. Ils lui élevèrent des temples, et s'y assemblèrent pour chanter ses louanges. Apollon n'étoit plus sur la terre, mais il étoit dans le cœur de tous ceux qui l'avoient habitée avec lui. Cette idée est

douce pour les vrais amis. Ne vous seroit-elle pas venue quelquefois, Emilie ? Et même en ce moment,

Exilée au sein de Paris,
Depuis l'exil de Pomone et de Flore ;
Ne songeriez-vous pas qu'avec le plus soumis,
Le plus tendre de vos amis,
Secrètement vous habitez encore
La retraite où je vous écris.

LETTRE XVIII.

De tous les Dieux de l'antiquité, Apollon est peut-être celui dont le culte a été le plus étendu. On appeloit *Pœans*, les hymnes que l'on chantoit en son honneur, parce qu'ils commençoient ordinairement par ces deux mots (1) : *Io Pœans.* Ces paroles étoient consacrées pour rappeler la victoire qu'Apollon avoit remportée sur le monstre Python. Les témoins de ce terrible combat lui crioient sans cesse : *Io Pœan. Allons ! frappe !* ou *lances tes traits !* Et, dans la suite, après chaque victoire, ce refrain devint un cri d'allé-

(1) Qu'il faut.

gresse. On immoloit ordinairement sur les autels d'Apollon, un taureau blanc ou un agneau.

Le Dieu étoit représenté sous la figure d'un jeune homme sans barbe, les cheveux blonds et flottans, et le front ceint de lauriers. Il tenoit, de la main gauche, une lyre; et, de la droite, un arc et des traits. Quelquefois il portoit un bouclier, comme protecteur des humains, et présentoit les trois Graces, qui animent le Génie et les Beaux-Arts. On mettoit un Cygne à ses pieds. Cet oiseau lui étoit consacré, à cause de la manière tendre et mélodieuse dont il chante sa mort prochaine, comme si le terme de l'existence étoit l'époque du bonheur.

Ainsi que lui, belle Emilie,
Quand la fièvre brûloit la fleur de mes beaux jours,
Loin de vous, je chantois d'une voix affoiblie,
Le moment où j'allois épuiser pour toujours
la coupe amère de la vie.
Mais quand je vous revis ; quand, près des sombres bords,
Aux charmes de votre présence,
A vos doux entretiens, à vos tendres accords,
Même aux tourmens de votre absence,
Je comparai le froid silence
Et l'éternelle indifférence,
Et le bonheur glacé de l'Empire des morts ;
L'Amour sait avec quels transports
Je chantai ma convalescence !

Je ne vous parlerai point du nombre infini des Temples d'Apollon, et des fêtes multipliées qu'on célébroit en son honneur. Remerciez-moi de vous sauver ces détails; car vous savez mieux qu'une autre,

Que d'un peuple d'adorateurs,
Si les hommages sont flatteurs ;
En revanche rien n'est plus triste
Que la lecture de la liste.

Les Temples les plus célèbres d'Apollon furent celui de Délos, lieu de sa naissance, où Thésée établit, dans la suite, les Jeux Pythiens ; celui du mont Sorate, dont les prêtres traversoient, nuds pieds, des brasiers ardens ; et celui de Delphes, où les adolescens lui offroient leur chevelure. C'étoit là, sur-tout, qu'Apollon rendoit ses oracles par l'organe de la Sibylle.

Beaucoup de philosophes se sont creusé inutilement le cerveau pour expliquer les convulsions et les prétendues inspirations de cette Prêtresse.

Ils ont épuisé, à ce sujet, toutes les conjectures physiques et morales. Quelques-uns même, témoins de l'accomplissement de ses prédictions, ont prétendu que le Diable étoit de la partie, qu'il s'introduisoit dans le corps de la Devineresse, et qu'après l'avoir fait tomber en syncope, il lui devoiloit l'avenir. Vous voyez, Emilie, que ces Messieurs ont fait de la Sibylle une possédée.

Sans prétendre attaquer des opinions aussi respectables, voici la mienne, en peu de mots: ceux qui étoient intéressés dans le produit des offrandes, avoient prudemment choisi une femme pour prononcer les oracles. Deux motifs avoient déterminé ce choix; le double sens nécessaire aux prédictions,

et les convulsions dont il falloit les accompagner. Cette espèce d'extase, qui figuroit aux spectateurs l'inspiration du Dieu, étoit essentielle pour fortifier leur crédulité. Or,

Qui sait mourir mieux qu'une belle ?
Qui sait ressusciter mieux qu'elle ?
Qui sait mieux suffoquer, pâlir,
Baisser sa mourante prunelle,
Palpiter, chanceler, foiblir,
Tomber, enfin s'évanouir ?

Le sexe de l'Oracle explique donc suffisamment les prétendus symptômes de ses inspirations.

Quant aux prédictions, le merveilleux consistoit à leur donner toujours un sens équivoque; en sorte que l'événement favorable ou contraire se

trouvât nécessairement d'accord avec la prophétie.

Or, qui jamais posséda mieux
Les équivoques, la magie,
Et le dédale insidieux
De l'adroite amphibologie ?
Qui jamais sut, avec plus d'art,
Péser la crainte et l'espérance,
Donner double face au hasard,
Déguiser même l'évidence,
Et sur-tout sauver l'apparence ?
Qui sut mieux, en dépit du sort,
Avoir raison et donner tort,
Que ces tendres Enchanteresses
Qu'Amour fit pour nous obéir,
Nous ensorceler, nous trahir,
Nous enivrer par leurs caresses,
Nous tromper au sein du bonheur,
En prolonger la douce erreur
Jusques au terme de la vie ;
Et, pour finir la comédie,

En sanglottant, fermer les yeux
De l'homme abusé, mais heureux?

D'après ce raisonnement, fondé sur l'expérience, il est aisé de se convaincre que toute la sorcellerie de la Sibylle se réduisoit au talent naturel de jouer les convulsions et de modifier la vérité.

Je pourrois, à ce propos, vous détailler les superstitions de la crédule Antiquité.

Je vous y tracerois de la Bonne-Aventure,
Chez nos premiers aïeux, le règne florissant;
Et vous ririez de voir que la mère Nature
A radoté presque en naissant.

On devinoit alors par le feu, l'eau, les simples, les entrailles des victimes, les cercles, les calculs, les lignes de la main,

main, et par la physionomie. Cette dernière science nous est parvenue, et s'est perfectionnée de nos jours. On a cessé de lire, dans les traits du visage, les événemens futurs, mais on s'est appliqué à y démêler les nuances du caractère. Cette étude est souvent attachante, et j'ai remarqué qu'il y a des physionomies qu'on ne se lasse point d'étudier; aussi la vôtre m'a-t-elle rendu physionomiste; et, tous les jours, en la détaillant, je me dis, à peu près dans le style de Lavater (1):

(1) Auteur célèbre qui a écrit sur les physionomies. La sienne, qui est gravée dans son recueil, porte l'empreinte de l'esprit et de la finesse, que l'on trouve à chaque ligne de l'ouvrage. Cet argument est, je crois, le plus favorable au système de l'Auteur.

Je vois, dans ce regard timide,
Un cœur qui voudroit, en aimant,
Que son Ami fût son Amant,
Et que son Amant fût son guide.

Sur ce front siége la candeur.
Quand il rougit, la Modestie
Cache le trône du génie
Sous les roses de la pudeur.

Cette bouche où l'Amour se joue,
Et semble appeler le baiser,
Lui défend de s'y reposer,
Et l'exile sur chaque joue,
Sans qu'il ose même approcher
Des fossettes que le Sourire
Creuse en jouant, pour se nicher
Sur les confins de son Empire.

Ce nez, qui ressemble si bien
Au nez divin de la Sultane,
Qui donna, quoiqu'il fût Chrétien,
Des lois à la Cour Ottomane,
Fait redire à plus d'un Amant:

« Elle auroit été Roxelane,
» Si j'avois été Soliman ! »

Revenons à la Sibylle : on l'appeloit souvent la Pythonisse, parce qu'elle s'asseyoit, pour rendre ses oracles, sur la peau du Serpent Python. Cette peau couvroit un trépied d'or massif, qui avoit été trouvé dans la mer par des Pêcheurs Ceux-ci, après s'en être disputé la possession, convinrent de consulter l'Oracle, qui leur ordonna d'offrir le trépied a l'homme le plus sage de toute la Grèce. Les Pêcheurs le présentèrent à Thalès. Ce Philosophe joignoit aux sciences de la Géométrie, de la Physique et de l'Astronomie, une étude profonde de la Morale, et disoit que, de toutes les connoissances hu-

maines, la plus difficile étoit celle de soi-même. Thalès envoya le trépied à Bias, qu'il regardoit comme plus sage que lui. Bias étoit en effet un trésor de sciences et de vertus. Ce fut lui qui, dans l'instant où les ennemis emportoient d'assaut Prienne, sa patrie, averti de sauver promptement ses richesses, répondit, en s'éloignant, j'emporte tout avec moi. Malgré la vanité que vous trouverez, peut-être, dans cette réponse, Bias eut la modestie d'envoyer le trépied à Pittacus, qui le fit passer à Cléobule, et celui-ci à Périandre. Je ne vous dirai rien de particulier sur ces trois Philosophes; ils furent sages, voilà leur histoire. Périandre offrit le trépied à Solon, qui faisoit consister la vraie richesse

dans la vertu, seul trésor que le temps ni la fortune ne peuvent altérer. Solon refusa le trépied, et le fit offrir à Chilos, dont la philosophie se bornoit au simple nécessaire, et dont la maxime étoit : *Rien de trop.* Le trépied, après avoir ainsi passé par les mains des sept Sages, revint à Thalès, qui le déposa dans le Temple d'Apollon, où il fut consacré au service de la Sibylle.

Telles étoient les mœurs des Sages de la Grèce. Quand on se rappelle les beaux siècles où fleurissoit cette heureuse contrée, l'attendrissement et l'admiration se partagent entre les vertus et les graces qui germoient dans son sein, et dont la temps n'a pu effacer la mémoire.

On rapporte à ce sujet, Emilie, un procès, depuis long-temps indécis, et qu'il ne tiendroit qu'à vous de terminer :

Minerve, au divin Comité,
Plaide avec la Reine des Belles ;
Car la Sagesse et la Beauté
Sont rarement d'accord entr'elles

Comme elles sont femmes, je crois
Pouvoir me passer de vous dire,
Qu'il s'agit entr'elles des droits
Et des bornes de leur Empire.

Minerve présente à la fois
Sept Sages, que la Grèce encense ;
Et Vénus met, pour contrepoids,
Les trois Graces dans la balance.

Ce nombre étant fort inégal,
L'Amour, dit-on, craint pour sa mère.
Qu'il vous présente au Tribunal,
Et je réponds de son affaire.

Près d'un si séduisant minois,
Vénus va, dans son appanage,
Avoir mille Graces pour trois ;
Minerve n'aura plus un Sage.

LETTRE XIX.

JE vous ai parlé, belle Emilie, des Philosophes de l'Antiquité ; et comme vous ne voulez rien apprendre à demi, vous me demandez ce que c'est que la Philosophie. La réponse à cette question n'est pas aussi facile que vous pouvez l'imaginer ;

Et mon esprit, en ce moment,
Aussi-bien que mon cœur, sent, par expérience,
Qu'avec vous un engagement
Mène plus loin que l'on ne pense.

La Philosophie étoit autrefois l'art de bien vivre, et le titre de Philosophe,

étoit le synonyme de sage et d'heureux. Cette Philosophie étoit générale et constante. Elle varioit souvent dans sa marche, mais elle marchoit toujours au but où la sagesse et le bonheur l'attendoient.

Aujourd'hui nous avons changé tout cela : la Philosophie à la mode est fondée sur des principes particuliers, que chacun se forge à son gré, avec la liberté d'en changer au moindre revers d'amour ou de fortune ; ou, du moins, au premier accès de vapeurs (car, plus de Philosophes sans vapeurs) ; de manière qu'il existe autant de philosophies diverses, que de Philosophes du bon ton ; et que souvent, chacun de ceux-ci adopte, réforme et rétablit la

sienne deux ou trois fois par jour ; ce qui, naturellement, nous fait tomber dans l'infini. Telle est, parmi nous, la Philosophie pratique.

Quant à la Philosophie élémentaire, habitante du pays Latin, depuis longtemps elle n'a pas changé, et c'est tant pis pour elle. Ses noirs sectateurs la nourrissent de subtilités et d'hypothèses, alimens peu substantiels à tous égards : aussi devient-elle insensiblement pareille à la Nymphe Echo, dont il ne nous reste plus que la voix.

C'est une femme à face blême,
Qui, plus maigre qu'un Pénitent,
Vers les derniers jours de carême,
s'en va nuit et jour ergottant,
Et fagottant quelque système

Qu'on n'entend pas, et que souvent
elle n'entend pas elle-même.

L'aîné de ses tristes enfans,
Le symétrique Syllogisme
Est suivi, la plupart du temps,
De l'indéchiffrable Sophisme.
Ces deux monstres argumentans,
Traînent longuement à leur suite
Les éternels raisonnemens,
Et la kyrielle maudite
Des axiomes des pédans,
Capables seuls de mettre en fuite
Ceux qui, du goût et du bon sens,
Sont un tant soit peu partisans.

Vous connoissez, belle Emilie,
Ces grilles, ces sombres réduits,
Où l'on sacrifie aux ennuis
Les plus beaux jours de notre vie;
Où l'art rétrécit notre esprit,
Où l'on martyrise l'enfance,
Où la servitude flétrit

Les roses de l'adolescence.
Là, dans un Temple ténébreux,
Tapissé de lambeaux poudreux,
De longs argumens et de thèses,
Dès que l'aube blanchit les Cïeux,
Siége un Pontife radieux,
Fourré d'hermine et d'hypothèses.
Il parle! . . . Il se tait! . . . Qu'a-t-il dit?
On l'ignore, et l'on applaudit.
Soudain la voûte retentit
Des pointilleuses périphrases
De tous nos jeunes Prestolets,
Et de tous nos Petits-Collets,
Entortillés de grandes phrases;
De tous nos fades Damerets,
Fabricateurs à peu de frais,
De Calembours et d'Epigrammes;
De nos importans Freluquets,
Confidens musqués de nos Dames,
Leurs Ecuyers et leurs Valets;
Souvent aussi de ces vieux crânes,
Qui, toujours parmi les tombeaux
Des Auteurs anciens et nouveaux,
Dont ils vont évoquer les mânes,

Ont embarrassé leurs cerveaux
De l'immense et sombre cahos
Des écrits sacrés et profanes ;
Enfin, de mille sots divers,
Qui portant sur tout leur sentence
D'un air bouffi de suffisance,
Jugent doctement de travers ;
Et prenant un ton d'Empyrique,
Avec leur grec et leur latin,
Prétendent prouver, sans réplique,
Qu'il est soir quand il est matin.

Si, l'un de ces jours où vos charmes,
Après une douce langueur,
Brillent comme la tendre fleur
Qu'Aurore baigne de ses larmes,
Je disois, en vous présentant
A cette honorable assistance :
« Messieurs, parmi vous l'on prétend,
» Qu'ici bas tout n'est qu'apparence (1).

(1) Les Pyrrhoniens, dont on discute encore ici les rêveries, doutoient de tout, même de leur existence.

» *Doncques*, la beauté purement
» Est un songe, une bagatelle.
» Eh bien! je soutiens hardiment
» Qu'elle existe réellement;
» Et vous voyez mon argument ».
A ces mots, la docte séquelle
Viendroit, avec sa kyrielle
D'*atqui*, d'*ergo*, d'*et cætera*,
Argumenter *in barbara* (1)
Contre l'*existence réelle*
Et l'éclat de votre beauté.
En vain leur sophisme effronté
N'en soutiendroit pas la présence;
Tout en se jettant à vos pieds,
ils en nieroient la conséquence.
Mais, d'après cette expérience,
Leurs argumens estropiés
Tomberoient fort en décadence;
Et vos prosélytes, vainqueurs
Par la raison démonstrative,
Craindroient peu que ces noirs Ligueurs

(1) Formule d'argument, ridicule et pédantesque.

Se tinssent sur la défensive ;
Car l'Amour, de ses traits charmans,
Cribleroit les raisonnemens
Et les cœurs de nos Philosophes,
Qui bientôt terrassés, vaincus,
Et de sophisme convaincus,
Par leurs fréquentes catastrophes,
Viendroient tous, en moins de deux jours,
prendre l'écharpe des Amours (1).

Ah ! que notre Secte, Emilie,
l'emporteroit en peu d'instans !
Qu'elle brilleroit aux dépens
De l'antique Philosophie !
Fleurs d'amour et fruits du génie
S'y cueilleroient en même temps.
Ah ! de cette Secte chérie
Je voudrois être le Platon,
Et l'Aristote, et le Solon.
Vous seriez ma Philosophie ;

(1) On sait que les Ligueurs et les Royalistes se distinguoient par des écharpes de différentes couleurs.

Et bientôt j'aurois surpassé
Les Socrates, les Aristippes,
Et les Bias et les Xantippes,
Si célèbres au temps passé.

Nous dicterions une Morale,
Que les cœurs suivroient aisément.
Nous poserions pour fondement,
Concorde, humeur toujours égale;
Proscrivant éternellement
Tout système, toute cabale;
Permettant, sans difficulté,
Comme ne pouvant la défendre
Sans offenser notre équité,
Cette voix timide et si tendre,
Qui, ne s'élevant qu'à moitié,
Se fait pourtant bien mieux entendre
Que les discours de l'amitié.....
Vous le voyez, belle Emilie,
Mes principes sont assez doux;
Adoptez-les; que risquez-vous
D'essayer ma Philosophie?

LETTRE XX.

LETTRE XX.

Nous avons laissé les Muses à la Cour de Bacchus : leur sort vous inquiète sans doute ;

Votre crainte est bien naturelle.
Je soupçonne entre vous un peu d'affinité,
Et même de fraternité :
Je vais donc rassurer l'amitié fraternelle.

A peine Apollon avoit-il quitté la Cour de Bacchus, que l'on y vit arriver, au milieu d'un brillant cortège, les neuf filles de Piérus, roi de Macédoine. Elles avoient traversé toute

la Thessalie et une partie de la Grèce ; pour venir disputer aux Muses le prix du chant. Si vous êtes vaincues, leur dirent-elles, vous nous céderez le mont Parnasse, et les bords fleuris de l'Hypocrêne ; si la victoire est à vous, nous vous abandonnerons les riantes vallées de la Thessalie, et nous fuirons sur les montagnes de la Thrace. Les Muses indignées acceptèrent le défi, et leurs rivales commencèrent.

Elles chantèrent d'abord le combat des Dieux contre les Titans, et attribuèrent à ceux-ci la victoire ; puis elles célébrèrent, en équivoques, la Chronique galante des aventures du jour ; et finirent par des pastorales en vaudevilles.

Ce n'étoit point cette mâle harmonie,
Ni ces nobles élans, ni cette majesté,
Qui transportent l'ame ravie
Au sein de la Divinité.
Ce n'étoit point cette vive gaieté,
Qui sème, en voltigeant, le sel de la satire;
Ce n'étoit point cette ingénuité
D'une Bergère qui soupire,
Et dont les pleurs nous font sourire
De tendresse et de volupté.
C'étoient, comme aujourd'hui, des morceaux d'épinette,
Découpés, brodés, précieux,
Des Calembours délicieux,
Et le combat des Dieux étoit une Ariette.

Aussi les femmes à la mode trouvèrent-elles tout cela d'un goût exquis, et eurent-elles un plaisir inimaginable à l'entendre.

Lorsque les filles de Piérus eurent

fini leurs chants, Calliope se chargea seule de leur répondre. Elle célébra d'abord la puissance féconde du Maître de l'Univers, qui, d'un souffle, anime tous les êtres; et d'un regard, les plonge dans le néant: puis elle chanta l'aventure de Deucalion et de Pyrrha.

« Jupiter, indigné des crimes des » hommes, avoit changé la terre en » une mer immense, et le Genre Hu- » main n'étoit plus. Les plus hautes » montagnes avoient caché leur cime. » Une seule élevoit encore sa tête au- » dessus des flots; c'étoit le mont Par- » nasse, situé entre l'Attique et la » Bœotie.

» Sur cette plaine vaste et liquide, » parmi les hommes, les arbres et les

» animaux flottans, voguoit une frêle
» barque, jouet des Aquilons et des
» Ondes. Elle portoit un couple heu-
» reux et respectable, et la Vertu se
» sauvoit du naufrage, avec Deuca-
» lion et Pyrrha. Le souffle des vents,
» ou plutôt celui de l'Eternel les porta
» vers le sommet du mont Parnasse. Ce
» fut là qu'ils abordèrent en trem-
» blant, et que, promenant au loin la
» vue, ils considérèrent avec effroi le
» vaste tombeau du Genre Humain.

» Cependant les eaux décroissoient,
» et l'on découvroit déjà les mon-
» tagnes, les collines et les plaines éle-
» vées; mais par-tout la Nature étoit
» morte, et le silence habitoit seul dans
» l'Univers.

» Deucalion tendant les bras à son
» épouse : ô ma bien-aimée, lui dit-il,
» qu'allons-nous devenir ! Nous voilà
» seuls au monde ! Hélas ! si le flam-
» beau de l'amour brûloit encore pour
» nous, ce désert verroit un jour de
» nouveaux habitans, et nous aurions
» quelqu'un pour nous fermer les
» yeux. Mais la vieillesse a glacé nos
» sens, et je ne prévois plus que la
» solitude et la mort. En parlant ainsi,
» les époux s'approchoient lentement
» d'un Temple où Thémis rendoit ses
» oracles ; là, s'appuyant sur les bras
» l'un de l'autre, ils se prosternent en-
» semble, et courbent leurs têtes blan-
» chies au pied du sanctuaire. Tout-à-
» coup la voûte s'ébranle, et le couple
» vénérable frémit en entendant ces

» paroles : *Sortez du Temple, voilez-*
» *vous le visage, et jettez derrière vous*
» *les os de votre mère.* A ces mots, Deu-
» calion, l'ami des Dieux, interpré-
» tant leur volonté, couvre d'un voile
» sa tête et celle de son épouse. Ils
» traversent ensemble de vastes dé-
» serts, et jettent derrière eux les
» pierres qui sortent du sein de la
» Terre, notre Mère commune. Sou-
» dain ces pierres, semblables au
» marbre que l'Artiste a dégrossi,
» prennent, par degrés, une figure
» humaine. Bientôt leurs traits se per-
» fectionnent, leurs yeux brillent,
» leur teint s'anime, leurs membres
» s'agitent, ils vont marcher..... Ils
» marchent! Jupiter leur dit, VIVEZ,
» et ils vivent ».

Calliope eut à peine fini, que la victoire lui fut décernée d'une voix unanime. Les filles de Piérus éclatèrent alors en murmures; mais tout à coup leur corps se couvrit de plumes noires et blanches, et elles furent changées en Pies. Ce châtiment ne réprima ni leurs plaintes, ni leur babil;

Car, depuis leur métamorphose,
Elles ont conservé leur volubilité,
Et le talent, si cher à la beauté,
De dire, en bien des mots, rien ou très-peu de chose.

Les Muses, après cette victoire, retournèrent sur le mont Parnasse, et vécurent long-temps dans une paisible intimité. Souvent elles parcouroient ensemble le sacré vallon où serpentent les eaux d'Hypocrène. Là, elles ren-

controient leurs jeunes élèves, cueillant des fleurs, et les encourageoient à gravir la double colline.

Un jour, s'étant éloignées de leur demeure, la pluie les surprit, et elles cherchèrent un asile. Le tyran Pyrénée, établi, depuis peu, dans la Phocide, vint à leur rencontre, et leur offrit une retraite dans son Palais. Les Muses l'acceptèrent; mais à peine y furent-elles entrées, que le Tyran fit fermer les portes, et voulut leur faire violence. Aussi-tôt les neuf Sœurs prirent des aîles et s'envolèrent. Pyrénée, pour les atteindre, monta sur une tour élevée; mais en s'élançant après elles, il tomba, et fut brisé de sa chute. La fable ne nous dit pas ce que

devinrent alors les Muses fugitives. On présume qu'elles ont parcouru, depuis ce temps, les plus belles Contrées de l'Univers ; et j'adopte volontiers cette opinion, car j'ai toujours soupçonné que nous en avions plusieurs sur les rives de la Seine.

Il seroit même assez plaisant,
Que, vous parlant de ces doctes Pucelles,
Je racontasse innocemment
Leur histoire à l'une d'entre elles.

Malgré la vie errante des Muses, on assure qu'elles conservèrent précieusemens leur virginité. Quelques détracteurs ont écrit, à la vérité, que plusieurs avoient été mères. Ils ont avancé hardiment que Rhæsus étoit fils de Terpsichore ; Linus, de Clio ; et le

divin Orphée, de Calliope. Ils ont ajouté qu'Arion et Pindare étoient aussi enfans des Muses. Mais ces prétendues filiations sont purement morales. Un Poëte étoit-il inspiré par une Muse ? on disoit d'abord qu'elle l'avoit adopté; puis on répétoit qu'il étoit son fils; puis les femmes charitables soupçonnoient que cela pouvoit être; puis les femmes discrètes publioient que cela étoit : elles le tenoient de bonne part, elles en avoient des preuves; elles l'avoient vu, elles l'auroient juré ! ... Elles le juroient, et l'on écrivoit sur leur parole.

Au reste, ces faux bruits portèrent si peu d'atteinte à la réputation des Muses, qu'elles eurent toujours une foule d'Adorateurs. Plusieurs passèrent

leur vie entière à les chercher inutilement, et moururent d'amour pour ces *Dames invisibles* (1). D'autres, sans les connoître, affrontèrent, pour leur plaire, les plus grands périls, et poussèrent l'héroïsme jusqu'à la témérité.

Plus d'un preux Chevalier, sans casque, sans armure,
Mais d'un triple orgueil cuirassé,
Et d'un noble amour embrasé,
Sur leur Coursier fougueux, tenta mainte aventure;
Et, depuis sa déconfiture,
Mérita d'être baptisé,
Le *Chevalier de la triste Figure* (2).

Les convives recherchoient aussi les faveurs et la société des neuf Sœurs. Ils commençoient leurs festins par une libation en l'honneur des Grâces, et

(1) Voyez l'ingénieux Roman de Dom-Quichotte.

(2) Voy. encore le même Roman.

les finissoit en buvant aux Muses. Par-tout on leur élevoit des Autels et des Statues. Elles étoient représentées assises à l'ombre d'un laurier, et se tenant toutes par la main. Leur front étoit couronné de palmes, et chacune d'elles portoit les attributs de l'art auquel elle présidoit.

Les Romains leur avoient élevé un Temple, où les Poëtes lisoient publiquement leurs Ouvrages. Ils leur avoient aussi consacré un autre Monument; c'étoit la Fontaine des Muses. Mais ce qui vous étonnera, sans doute, cette Fontaine étoit auprès du Temple de la Fortune. Quel contraste dans ce voisinage ! Les voisins furent long-temps sans se connoître. Enfin, sous le règne d'Auguste, les Prêtres du Temple en

ouvrirent les portes aux Gardiens de la Fontaine, et ceux-ci permirent aux Prêtres d'y venir puiser quelquefois.

Depuis ce temps, les Sœurs d'Apollon furent accueillies à la Cour, et leurs favoris devinrent les amis des Rois. Mais tandis que les Muses brilloient auprès du Trône, souvent elles s'échappoient pour aller dans la retraite, consoler les affligés. Là elles pleuroient avec Sapho, gémissoient avec Ovide, et soupiroient avec Tibulle. Elles ont conservé jusqu'à nos jours cette sensibilité secourable, et quelquefois j'en fais moi-même la douce expérience.

Dans ces momens où la Mélancolie
Etend son voile sur les jours
Que je passe loin d'Emilie !

Quand j'aime à m'égarer dans les sombres détours
Des bois où gémit Philomelle ;
Quand mon cœur gémit avec elle,
Ma Muse vient à mon secours.
« Vous êtes loin de votre amie,
» Me dit-elle ; je viens soupirer vos douleurs :
« Il est doux de verser des pleurs,
» Quand on pleure par sympathie ; »
Ah ! si je l'en croyois ! .... Mais souvent l'Amitié,
Pour nous consoler, nous abuse.
A qui donc se fier ? dites-moi par pitié :
Dois-je me fier à ma Muse ?

LETTRE XXI.

LE Printemps renaissoit pour la première fois ;
Tout sourioit dans la Nature.
Zéphire couronnoit les bois
Des prémices de la verdure ;
Tout fleurissoit, tout languissoit ;
Le cœur étonné, balançoit
Dans une douce incertitude,
Et lui-même s'interrogeoit
Sur la tendre sollicitude
Dont il cherchoit en vain l'objet.
Le feu d'amour couvoit encore ;
Nul désir, jusque-là, ne l'avoit excité ;
Il falloit, pour le faire éclore,
Un sourire de la Beauté. . . .

Tout à coup la terre frémit de plaisir ; l'air s'agite et s'embrâse, la mer bouillonne ;

lonne, blanchit d'écume, et Venus s'élève du sein des flots.

Vierge, tendre et modeste alors, qu'elle étoit belle!
L'Onde, sur ses replis, mollement la berçoit;
D'un regard caressant, l'œil du jour la fixoit;
Autour de ses trésors, Zéphyr s'arrondissoit,
Et les flots amoureux murmuroient auprès d'elle.
La jeune Déité levant enfin les yeux,
Promène ses regards craintifs et curieux.
Elle admire le Ciel et l'Onde et la Lumière,
Dont l'éclat blesse encor sa timide paupière.
Sa bouche s'ouvre, et son premier soupir,
Son premier mot, est l'accent du plaisir:
« Où suis-je! Quel réveil! quelle volupté pure!
» O que cet air est doux! que ce jour est serein!
« Que tout est beau dans le Nature!
» Quelle douce chaleur circule dans mon sein!...
» Que sens-je battre sous ma main?... »
Sur son cœur palpitant alors baissant la vue,
Elle admire, sourit, et rougit d'être nue.
Ses mains volent... Malgré ces mobiles remparts,
Ses trésors innocens percent de toutes parts.

Quelle confusion ! ... Suspendant les caresses,
Zéphyr, de la vapeur des Cieux
Forme un nuage officieux,
Et sauve à sa pudeur l'embarras des richesses.

Ce jeune Dieu la posant ensuite sur une conque marine, la conduisit à l'île de Cypre. Ce fut là que les Heures se chargèrent de son éducation.

Les Heures étoient filles de Jupiter et de Thémis ; mais malgré leur fraternité, il y avoit aussi peu de ressemblance dans leurs caractères que dans leurs figures. Elles avoient toutes des aîles, et parcouroient successivement le même espace. Cependant,

Leur course étoit plus rapide ou plus lente.
L'Heure pénible de l'attente
Longuement sembloit parcourir
Un siècle entier. Mais du plaisir

L'Heure, toujours trop diligente,
Disparoissoit comme un éclair.
L'Heure du Repentir, le front d'ennuis couvert,
En poussant des plaintes amères,
Des espaces imaginaires
La rappeloit en vain. Pour calmer sa douleur,
L'Heure du Souvenir, lui retraçant les charmes
De cette aimable et fugitive Sœur,
avec plus de douceur faisoit couler ses larmes.
Ainsi, quand, loin de vous, il faut porter mes pas,
D'un tendre souvenir mon ame encore émue,
Se rappelant l'Heure où je vous ai vue,
Charme l'ennui de celle où je ne vous vois pas.

Les Heures présidoient alors, comme aujourd'hui, aux plaisirs, aux peines, aux espérances, aux rendez-vous, à l'étude, aux arts naissans, et sur-tout aux quatre saisons de l'année. Vous voyez que rien ne se faisoit sans elles. Mais aussitôt que Vénus eut vu le jour, elles laissèrent aller le monde

comme il put, volèrent à l'île de Cypre, y reçurent la Beauté, et s'y fixèrent pour son éducation. Il paroît qu'alors ces Divinités légères étoient capables de constance ; mais aujourd'hui leur caractère a bien changé !

Le temps n'est plus, où près des Belles,
Les Heures fixoient leur séjour.
Aujourd'hui, près de vous, l'Amour
Semble multiplier leurs ailes.

LETTRE XXII.

Vous jugez bien, Emilie, que l'éducation de Vénus ne ressembla point à celle de nos Parisiennes. Etre belle sans orgueil, aimable sans coquetterie, instruite sans prétentions; amie discrète, amante fidèle, épouse vertueuse et tendre, ce fut là tout ce que l'on exigea d'elle. Sur ces principes, qui valoient bien les nôtres, ses Institutrices établirent leur plan d'instruction, et l'exécutèrent à peu près de la manière suivante:

La première Heure l'appeloit
Quand Phébus ouvroit sa carrière,

Et la beauté se réveilloit
Avec le Dieu de la lumière.

La deuxième Heure entrelaçoit
Quelques fleurs, un peu de verdure
Dans ses cheveux, et lui disoit :
« Méprisez l'art de la parure ;
» Il n'est fait que pour la laideur.
» Soyez modeste, la pudeur
« Est le fard qui sied à votre âge.
» Que le trésor de vos attraits
» soit toujours voilé d'un nuage ;
» Que ce voile soit fort épais,
» Et qu'il tienne, s'il est possible.
» Le sanctuaire des Amours,
» Pour être respecté toujours,
» Doit toujours être inaccessible ».

La troisième lui présentoit
Des fruits nouveaux et du laitage.

La quatrième lui dictoit
L'art de parler sans verbiage.
« Ne prétendez point à l'esprit,
» Et sur-tout, gardez-vous d'en faire.

« Parlez peu, mais bien ; ce qu'on dit,
» Jamais ne peut manquer de plaire,
» Quand la raison, quand la gaieté,
» Quand le sentiment assaisonne
Un mot dont la simplicité
N'offense l'orgueil de personne ».

La cinquième formoit son cœur,
Le disposoit à la tendresse,
Et chassoit la feinte et l'adresse,
Y faisoit germer la candeur.
« Aimez un jour, lui disoit-elle,
» Aimez ; gardez-vous d'abuser
» De l'avantage d'être belle.
» Choisissez bien, et sachez vous fixer.
» Noble et tendre comme vous l'êtes,
» Ne préférez jamais le plaisir dangereux
» De multiplier vos conquêtes,
» Au bonheur de faire un heureux ».

La sixième ajoutoit : « Préférez la tendresse
» D'un ami véritable aux vœux de mille amans ;
» L'amour est fait pour la jeunesse,
» Et l'amitié pour tous les temps.

» Quoique femme, soyez discrette.
» Songez qu'il est cruel d'oser sacrifier
» Un jeune cœur qui vient nous confier
» Son espoir, son bonheur, ou sa peine secrette;
» Et qu'un secret dont on prend la moitié,
» Est un dépôt sacré qu'on ne peut se permettre
» D'aller divulguer, sans commettre
» Un sacrilège en amitié.

Les trois Heures suivantes lui enseignoient les devoirs de l'humanité, de la foi conjugale, de la maternité, et lui répétoient tour à tour :

» A peine l'Univers commence,
» Il est déjà des malheureux.
» Ne dédaignez point l'indigence;
» Le plus noble attribut des Dieux,
» Ma fille, c'est la bienfaisance.
» Si vous saviez comme il est doux
» De visiter, sous leur chaumière,
» Les mortels que le sort jaloux
» A condamnés à la misère;

» De compâtir à leurs malheurs,
» De mêler nos soupirs aux leurs,
» D'entrer dans leur douleur profonde;
» De leur prouver, par nos soins réunis,
» Qu'ils ne sont pas seuls dans le monde,
» Et que les malheureux ont encor des amis!
» O que la main d'une belle a de graces,
» Lorsqu'elle répand les bienfaits!
» Au lieu de mille Amans vaincus par vos attraits,
» Qu'il sera bien plus beau d'attirer sur vos traces
» Les heureux que vous aurez faits!

» Quand vous aurez prononcé le serment,
» De rendre heureux l'époux qui vous aura choisie,
» Semez de fleurs tous les jours de sa vie;
» Aimez en lui votre Ami, votre Amant.
» Que dans vos bras paisiblement
» Il repose; soyez son Ange tutélaire;
» veillez; loin de son cœur, chassez les noirs
» chagrins;
» Qu'il trouve, auprès de vous, plus purs et plus
» sereins,
» L'air qu'il respire, et le jour qui l'éclaire.
» C'est ainsi qu'en vos fers vous saurez l'arrêter.

» Si, malgré tant de soins, il devient infidèle,
» En reproches amers gardez-vous d'éclater,
» Mais offrez-lui des mœurs un si parfait modèle,
» Qu'il soit forcé de l'imiter;
» Et si votre exemple le touche,
» S'il revient à vos pieds abjurer son erreur,
» Qu'il trouve, en arrivant, l'amour sur votre
» bouche,
» Et le pardon dans votre cœur.
» L'homme ne sait aimer qu'autant qu'on sait lui
» plaire;
» Etudiez son caractère,
» Ménagez-lui le prix de la moindre faveur;
» A l'orgueil, à l'humeur, opposez le sourire;
» L'innocence au soupçon, le calme à la fureur;
» Régnez en suppliant, et fondez votre empire
» sur l'amour et sur la douceur.

» Un jour, Cypris, vous serez mère;
» N'abandonnez jamais le fruit de vos amours
» Aux mains d'une mère étrangère.
» Nourrissez votre fils; remplissez vos beaux jours
» Des soins intéressans de ce saint ministère.
» Ces jours pour le plaisir ne seront point perdus;

» La Nature, aux bons cœurs, donne pour récom-
» penses
» Des devoirs les plus assidus,
» Les plus douces des jouissances.
» Vous les mériterez : de votre nourisson
» Une autre n'aura pas la première caresse ;
» Vous jouirez avec ivresse
» Des prémices de sa tendresse,
» Et des éclairs de sa raison.
» Souvent, tandis que de sa mère
» Ses lèvres presseront le sein,
» En admirant son minois enfantin,
» Vous croirez démêler quelques traits de son père.
» Alors vous sentirez palpiter votre cœur
» Du plaisir de trouver l'Auteur dans son ouvrage,
» Et de l'espoir de voir croître, sous votre ombrage,
» Le fruit dont vous aurez alimenté la fleur ».

C'étoit ainsi que ces sages Institutrices formoient le cœur et l'esprit de leur jeune Elève, jusqu'au moment où l'Heure du sacrifice la conduisoit au Temple :

Cypris, les yeux baissés, le front ceint de guirlandes,
Portoit au pied des Dieux, d'innocentes offrandes;
Et, tandis que l'encens fumoit sur leurs Autels,
Offroit son jeune cœur au roi des Immortels.

L'Heure suivante la ramenoit sous un berceau de myrthe. Là,

Un repas préparé des mains de la Nature,
Se présentoit à l'ombre, au bord d'une onde pure.
Les fleurs sur les rameaux serpentoient en festons,
Et la prairie offroit des sièges de gazons.
A ces heureux festins présidoient l'Innocence,
La folâtre Gaieté, la douce Tempérance,
Et l'aimable Franchise, et la Frugalité,
Fille de la Raison, mère de la Santé.

Bientôt l'Heure de la promenade et celle du travail, s'emparoient successivement de Vénus;

Quelquefois, au milieu de ces jeunes Compagnes,
Elle alloit butiner sur les fleurs des Campagnes,
Et les fleurs aussitôt renaissoient sous ses pas.

A son retour, prenant l'aiguille de Pallas,
Son adresse en faisoit un instrument docile,
Et mêloit, avec art, l'agréable à l'utile.

Les Heures suivantes donnoient le signal des danses et des concerts. Tandis que Cypris dansoit, on lui répétoit souvent :

Que vos grâces soient naturelles ;
Ne les contrefaites jamais.
Dès que l'on veut courir après,
On commence à s'éloigner d'elles.

Quand la Déesse se reposoit, quelquefois une de ses Institutrices venoit s'asseoir auprès d'elle, et lui faisant remarquer la joie qui animoit l'assemblée, elle lui disoit en l'embrassant :

« Sous les lambris dorés des célestes portiques,
» Vous regretterez quelquefois
» Nos danses, nos concerts rustiques.

» Ah ! revenez alors habiter dans nos bois ,
» Vous y retrouverez la paix de l'innocence ;
» Venez cueillir des fleurs au bord de ce ruisseau ;
» Venez vous reposer sous ce même berceau ,
» témoin des jeux de votre enfance.
» Là , vous rappellerez le songe du bonheur ;
» Là , vous sentirez votre cœur
» Respirer avec plus d'aisance ;
» Là , vos regards , autour de vous
» Multiplieront les fleurs sur la verdure ;
» Le Ciel sera plus beau , la Naïade plus pure ,
» L'ombrage plus épais , et le zéphyr plus doux.
» Là , vous retrouverez la source de ces larmes ,
» Qu'on ne verse plus chez les Dieux ;
» Et vous éprouverez ce qu'on goûte de charmes ,
» A regretter le temps où l'on étoit heureux ».

L'Heure du Concert interrompoit ces entretiens. Il est probable que l'Art du Chant étoit encore loin de sa perfection ; car Vénus se contentoit d'exprimer avec ame , l'amour , le plaisir ou

la tristesse ; elle ne joignoit à cette expression, ni roulement d'yeux, ni contorsions, ni coups de gosier, ni tours de force ; et, ce qui paroîtra sans doute incroyable, elle prononçoit avec soin, et daignoit chanter pour ceux qui l'écoutoient. Vous présumez bien, d'après ces petits ridicules antiques, que ses Chansons étoient fort simples, et qu'elles ne valoient pas, à beaucoup près, le moindre des chef-d'œuvres de nos modernes Anacréons. En voici quelques fragmens que j'ai hasardé de vous traduire, pour vous en donner une légère idée :

Nymphes, que l'amour, dans vos yeux,
Brille et s'apperçoive sans peine ;
Comme l'on voit l'azur des Cieux
Dans le crystal d'une fontaine.

Ne trompez jamais ; le serment
Qui sort de vos lèvres vermeilles,
Est aussi doux pour votre Amant,
Que le miel des jeunes Abeilles.

Mais la séduisante douceur,
D'un aveu dicté par la feinte,
Pour un crédule et tendre cœur,
Est plus amère que l'absinte.

Recevez les pleurs de l'amour
Que vos charmes ont fait éclore ;
Comme la fleur, au point du jour,
Reçoit les larmes de l'Aurore.

Cédez, mais à ses vœux ardens
N'accordez pas tout ce qu'il ose ;
Des plaisirs de votre printemps,
Craignez d'éparpiller la rose.

Le concert étoit suivi d'un repas frugal et champêtre ; après lequel, la dernière Heure du jour conduisoit Vénus dans une

une grotte tapissée de verdure, où Morphée lui fermoit la paupière.

Les Heures de la Nuit rassembloient tour-à-tour
Les Songes legers auprès d'elle :
Cypris, au milieu de sa Cour,
Jeune, sensible, femme et belle,
Songeoit alors innocemment
Qu'elle n'avoit qu'un seul Amant ;
Et rêvoit qu'elle étoit fidelle.

Après quelques années de cette éducation suivie, l'Elève des Heures se trouva si accomplie en tous points, que les Dieux voulurent la voir, pour s'assurer eux-mêmes de tout ce que la Renommée en publioit. Les envieux assurèrent bientôt qu'il y avoit plusieurs Vénus, dont on attribuoit les grâces et le mérite à une seule ; et cette

erreur s'accrédita tellement alors, que, cinq à six mille ans après, Cicéron nous l'a transmise. Il faut la lui pardonner : les femmes parfaites font, de nos jours, autant d'incrédules qu'elles en faisoient de son temps ;

Car je vois, lorsque l'on raisonne
Sur vos attraits, vos talens réunis,
Leur nombre, à tout moment, partager les avis
Sur l'unité de la personne.

LETTRE XXIII.

VÉNUS avoit à peine atteint sa quatorzième année, lorsqu'elle fut demandée à la Cour Céleste. Sa présentation ne ressembla point à celle de nos Duchesses, et les préparatifs en furent bien différens : la Nature seule y présida ; chez nous, l'Art seule y préside :

A quatorze ans, Eglé, déjà coquette,
A pris le rouge, en sortant du Couvent.
Son jeune front, qui rougissoit souvent,
Ne rougit plus, grâces à sa toilette.
Son œil hagard en sa vivacité,
Ressemble à ~~l'œil de la Lubricité~~.

De ses sourcils, l'Art a tracé l'ébène ;
Et d'un bleu tendre imbibant son pinceau,
A, d'une main sagement incertaine,
Fait sur le blanc circuler quelque veine,
Pour animer ce visage nouveau.
Des Jeux, des Ris, voici l'aimable Reine ;
Volez, Zéphyrs ; mais ne l'approchez pas.
Discrétement retenez votre haleine,
Sinon, craignez de souffler ses appas.
Pour ménager cette Vénus nouvelle,
Divin Soleil tempère ton ardeur :
Voile ton front ; sinon je crains pour elle
Le triste sort des attraits de Sémelle (1)
Quand tes rayons nous dardent ta chaleur,
Souvent j'ai vu (quelles métamorphoses !)
Sur la pâleur se dissoudre les roses,
Et la beauté fondre sur la laideur.

Cet Art imposteur n'existoit pas encore au premier siècle du monde.

On se présentoit à la Cour
Avec ses traits et son visage ;

(1) Consumée par Jupiter.

On ne changeoit point, en un jour,
De teint, de cheveux, de corsage.
L'art de plaire rajeunissoit ;
C'étoit le seul fard en usage.
Il ne déguisoit aucun âge ;
A tout âge, il embellissoit ;
Et dès qu'à la Cour de Cybelle,
Une Déesse paroissoit,
On étoit sûr que c'étoit elle.

L'Aurore ayant ouvert le jour où Vénus devoit être présentée, la Déesse s'éveilla paisiblement, s'assit au bord d'une onde pure ; et, devant ce miroir tranquille, elle ceignit d'une couronne de myrthe, les boucles flottantes de sa chevelure. Plusieurs assurent qu'elle étoit blonde, d'autres prétendent qu'elle étoit brune. Pour moi, je suis tenté de croire que ces deux couleurs, mélangées sur so front, y formoient une

nuance, qui réunissoit ce que les brunes ont de plus piquant ; les blondes, de plus voluptueux,

Et qu'elle inspiroit tour à tour,
Ainsi que vous, belle Emilie,
Les transports brûlans de l'amour,
Et sa douce mélancolie.

Ce fut en ce moment que la Nature lui fit présent de cette ceinture divine et mystérieuse, qui bientôt tourna la tête à tous les Dieux ; et qui, depuis, a rendu tant de Grands-Hommes si petits.

On y voyoit l'Amour conduit par l'Espérance,
Les timides Aveux, la molle Résistance ;
La Pudeur enfantine, et les jeunes Plaisirs,
Qui fuyoient, agaçoient, caressoient les Désirs.

Auprès d'eux paroissoient la Volupté, ses charmes,
Ses transports, la Langueur, les yeux baignés de
larmes;
La douce Intimité, les Soupirs, les Sermens;
Les Caprices, suivis des Raccommodemens.

Tel étoit le dessus de ce tissu mystérieux; mais sur le revers,

La main des tristes Euménides
Avoit tracé les noirs Soupçons,
La Haine, les Baisers perfides,
Les Vengeances, les Trahisons.
Par de sombres détours, la pâle Jalousie
Se traînant d'un pas chancelant,
A l'Amour infidèle, arrachoit, en tremblant,
Le masque de l'Hypocrisie.

Je ne vous dirai pas, Emilie, si ce dangereux talisman existe encore aujourd'hui; cependant, comme la plupart des hommes se plaignent de ses effets,

il faut bien que, par une tradition fatale, il nous soit parvenu.

Mais, entre nous, je conjecture,
Que l'Amour, de l'Hymen jaloux,
Ne fait plus connoître aux époux,
Que le revers de la ceinture.

Quoiqu'il en soit, lorsque Vénus eut revêtu ce divin ornement, les Grâces n'y voulurent plus rien ajouter; persuadées qu'à l'âge de la Déesse, la parure la plus séduisante étoit la plus simple. En effet,

S'il est un âge où la simplicité
Donne sur-tout un prix à la beauté,
C'est ce moment, qui, n'étant plus l'enfance,
N'est pourtant pas encor l'adolescence.
Ce ton naïf de l'ingénuité,
Cette pudeur si rare et si touchante,
Ces yeux baissés, cette bouche riante,
Qui ne sait point trahir la vérité;

Ce coloris de la rose naissante,
Cette blancheur et ce doux velouté ;
Tout nous séduit, nous ravit, nous enchante.
Telle, à vingt ans, bien moins à redouter ;
Prenoit alors les cœurs sans s'en douter.

Vous, qui sortez à peine de cet âge,
Dans ce tableau voyez-vous votre image ?
Peintre novice, en traçant vos attraits,
Tantôt je crains d'altérer quelques traits ;
Tantôt je crains, retouchant mon ouvrage,
D'être accusé de flatter mes portraits. . . . .
De les flatter ! . . . Pardonnez à ma Muse
Ce mouvement de pure vanité.
A ce tableau, depuis qu'elle s'amuse,
S'il lui paroît que sa main l'a flatté,
L'original doit lui servir d'excuse.

LETTRE XXIV.

LA Cour céleste étoit assemblée pour recevoir la fille de l'Océan. Les Déesses, avec un sourire mêlé d'inquiétude, murmuroient entre elles tout bas :

« C'est un enfant, à ce qu'on dit.
» Est-elle bien ? — Bien pour son âge :
» Des yeux.... bleux, un teint de village,
» Le cœur neuf, autant que l'esprit ;
» L'air agreste, le ton champêtre,
» Le sourire plus qu'innocent.
» Mais avec nous, en grandissant,
» Cela se formera peut-être. »

Elles parloient encore, lorsque Vénus se présenta. Sa taille divine, son main-

tien noble et décent, ses grands yeux bleux, ornés de sourcils d'ébène ; ses blonds cheveux, flottans sur l'albâtre ; ces contours arrondis, chef-d'œuvres de la Nature ; ces lys, couverts des roses de la pudeur ; ce modeste embarras ; ces graves naïves ; cet abandon voluptueux, enchantèrent tous les Dieux, et déconcertèrent toutes les Déesses. Comment donc ! disoient-elles, en se mordant les lèvres,

« Malgré son air Provincial,
» C'est une très-jolie ébauche :
» Elle a le maintien un peu gauche,
» Mais elle n'est point du tout mal. »

Jupiter, souriant avec tendresse, lui dit en l'embrassant : « Venez, ma chère » fille ; venez ceindre le couronne qui

» vous est destinée. Junon partage avec
» moi le Trône du Ciel ; Pallas occupe
» celui de la Sagesse ; celui de la Beauté
» vous attend. »

A ces mots, vous eussiez vu le rouge monter au visage de toutes les Déesses. Elles se regardoient avec un sourire amer, levant à moitié l'épaule, et se tordant les doigts. Si l'on eût alors porté des éventails, pas un seul n'en fût réchappé. Elles se coudoyoient furtivement, et se disoient entre les dents :

« Que notre chère favorite
» Doit avoir le cœur gros de son petit mérite !
» Jupin radote, en vérité !
» Car si la pauvre enfant a quelque connoissance
» Des grâces et de la beauté,
» Ce n'est point par expérience. »

Cependant Jupiter posa sur la tête de

Vénus une couronne de myrthe; et alors, bon gré, malgré, il fallut bien applaudir. Il fallut même jouer l'intérêt et la satisfaction. Les Déesses s'en acquittèrent à merveille; car, des ce temps-là, il y avoit à la Cour, des visages très-savans. Cypris confuse, se voyoit environnée de femmes qui lui sourioient, et s'écrioient, en lui tendant les bras :

« Venez, mon Cœur, venez ma Reine :
» Comme elle belle! quel maintien!
» Quelle fraicheur! vous rougissez?.. Eh bien?
» La vérité vous fait donc de la peine?
» Qu'elle est modeste! Que d'attraits!
» Que de noblesse! La friponne
» Semble avoir le front tout exprès
» Fait pour porter une couronne. »

Puis elles ajoutoient à l'oreille :

« Eh! mais, en vérité, malgré son air discret,

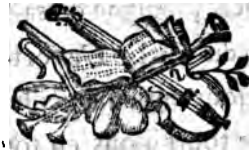
» L'orgueil se met de la partie.
» L'innocente sourit, sauvons-lui l'ironnie ;
» La petite sotte y croiroit. »

Vénus, alarmée de ces confidences suspectes, les suivoit d'un regard inquiet ; mais aussi-tôt les Déesses lui donnoient le change, et lui disoient en la caressant :

« Ah ! vous nous écoutez ? Pour une bagatelle,
» N'allez pas vous mettre en courroux :
» On ne peut vous souffrir ! Embrassez-nous ma
» belle,
» Nous disons bien du mal de vous ? »

D'après le dépit marqué des Immortelles, vous devinez sans doute, Émilie, que bientôt Cypris leur enleva la conquête de tous les Dieux. En effet, elle devint, en peu de temps, l'unique objet

de leur amours et de leurs rivalités. Mars et Vulcain se mirent sur les rangs. Ce dernier n'étoit pas le plus aimable ; mais il fut le plus heureux... Heureux ? Je m'abuse ; car, qu'est-ce que la main, sans le cœur de ce qu'on aime !



LETTRE XXV.

VULCAIN, seul enfant légitime de Jupiter et de Junon, naquit si difforme, que son père, indigné de sa laideur, le précipita du Ciel. L'avorton céleste roula un jour entier dans le vague des airs; et de tourbillons en tourbillons, il arriva le soir dans l'isle de Lemnos, dont les Habitans le reçurent si à propos, qu'il ne se cassa qu'une cuisse. Les Nymphes de la mer prirent soin de lui, et l'élevèrent, mais il resta boîteux de sa chûte.

La Nature, qui lui avoit refusé les grâces

Quoverde fecit

grâces extérieures, lui prodigua le dons du génie. Dès sa première jeunesse, il établit, dans les montagnes de Lemnos, des forges immenses. Ce fut là que l'or, le fer, l'airain, se polirent pour la première fois. Bientôt il construisit de nouveaux ateliers dans les cavernes du mont Ethna. Il y travailloit sans relâche avec ses noirs Cyclopes. Les principaux étoient Brontes, Stéropes, Pyracmon et Poliphême. Ces Géans, fils du Ciel et de la Terre, n'avoient qu'un œil percé au milieu du front. Leurs bras nerveux soulevoient sans cesse de lourds marteaux; l'Ethna retentissoit de leurs coups redoublés, et vomissoit, par ses vastes soupiraux, une fumée noire et brûlante. Enfin, le fils de Jupiter parvint à forger la foudre,

et l'on prétend que son antre est encore l'arsenal du tonnerre.

Aussi j'ai quelquefois rendu grâce à Vulcain;
Quand votre cœur refuse de m'entendre,
Qu'un éclair brille, alors la peur vous rend plus tendre,
Et vous baissez les yeux en me serrant la main;
Votre amour croît avec l'orage,
Si la foudre pouvoit éclater à vos yeux,
Je ne changerois pas mon sort avec les Dieux;
Mais à peine Zéphyr a chassé le nuage,
Que mon bonheur s'évanouit
Comme l'éclair qui l'a produit.

Les talens de Vulcain étoient déjà célèbres, lorsque les Titans entreprirent d'escalader le Ciel. Jupiter, abandonné de tous les Dieux, eut alors recours à son fils. Celui-ci, oubliant la façon peu civile dont son père l'avoit congédié, lui forgea des foudres, et les Titans

furent terrassés. En reconnoissance de cet important service, Jupiter accueillit Vulcain dans son Palais, et le rétablit dans tous ses droits. Mais le Dieu boîteux, voulant se venger de Junon, qui l'avoit fait un peu trop laid, lui fit présent d'un Trône d'or, sur lequel la Déesse, en s'asseyant, se trouva prise par des ressorts invisibles. Elle se plaignit vivement de cette injustice, et s'écria :

« Vous êtes laid, mon fils, et je suis votre mère ;
» J'en porte la peine ; mais quoi !
» Si vous fûtes doué d'une laideur amère,
» Est-ce plutôt ma faute, à moi,
» Que la faute de votre père ?

Vulcain, frappé de la justesse de cette remontrance, délivra Junon, et alla trouver Jupiter, auquel il demanda

Minerve en mariage. Aussitôt le Roi du Ciel appela Minerve, et lui présentant son héritier présomptif,

« Il est temps, lui dit-il, Déesse,
» De subir les lois de l'Hymen ;
» Il est temps de donner enfin
» Des héritiers à la Sagesse.
» Voici mon fils ; vous connoissez
» Ses chef-d'œuvres et son génie ;
» Cédez à ses vœux ; unissez
» Les Arts et la Philosophie ».

A la vue du prétendant, Minerve, qui, jusqu'alors, s'étoit promis de garder sa virginité, se sentit, plus que jamais, résolue de tenir sa promesse : elle rappela donc à Jupiter le serment irrévocable qu'il lui avoit fait, de ne jamais disposer de sa main. Jupiter lui répondit :

» J'ai juré, par le Styx, de ne pas vous contraindre
» A former un engagement ;
» Mais je n'ai répondu d'aucun événement:
» J'aurois tremblé de voir enfreindre,
» Dix fois par heure, mon serment.
» Je sais qu'une Vierge discrète,
» Qui sent foiblir son pauvre cœur,
» Pour autoriser sa défaite,
» Donne la main à son vainqueur,
» L'occasion vous est offerte,
» Vous, ma fille, de résister ;
» Et vous, mon fils, de l'emporter :
» Ainsi, mes enfans, guerre ouverte. »

Vulcain, pour triompher de Minerve, au lieu d'intéresser et de gagner son cœur, s'y prit comme un Forgeron. Mais la Déesse se défendit courageusement de ses violences ; et de cet amour infructueux, naquit Erésichthon, qui, pour cacher ses jambes de serpent, in-

venta les *Chars*, dont l'usage s'est renouvellé de nos jours.

Pour dédommager son fils des disgraces de l'amour, le Roi du Ciel le combla d'honneur, et le fit Dieu du Feu. On lui bâtit plusieurs Temples, où il étoit représenté appuyé sur une enclume, et ayant à ses pieds l'aigle de Jupiter, prêt à porter la foudre. Le plus célèbre de ces Temples étoit élevé sur le mont Ethna. Il falloit, pour en approcher, être chaste et pur. La garde du Sanctuaire étoit confiée à des chiens, qui, par un instinct miraculeux, caressoient les gens de bien, et dévoroient les hypocrites. Si ces gardiens fidèles veilloient encore à la porte des Temples,

Après nos longs pélerinages
Et nos longues processions,

Combien de dévots personnages
Auxquels ils mordroient les talons !

Dans la suite, on institua des Fêtes en l'honneur de Vulcain. Les Athéniens les célébrèrent avec beaucoup de pompe. Ils établirent des courses appelées *Lampadophores*, et proposèrent des prix aux vainqueurs. Les concurrens portoient des flambeaux allumés. Celui qui laissoit éteindre le sien, avant d'arriver au but, le cédoit à son Emule, et se retiroit.

Même accident chez nous arrive d'ordinaire,
Quand l'Hymen et l'Amour courent même carrière.
Le flambeau de l'Amour, à quelque pas, s'éteint;
Alors ce Dieu s'envole, et le cède à l'Hymen.

Le culte de Vulcain s'étendoit sur toute la terre, et les chef-d'œuvres se

multiplioient sous ses mains. La vanité et l'amour des Beaux-Arts, l'avoient enfin délivré des inquiétudes d'un sentiment plus tendre. Il se promettoit bien de ne plus écouter son cœur; mais Vénus parut, et ses résolutions s'évanouirent. Tel est, Emilie, le sort des hommes et des Dieux; et tel est le vôtre peut-être :

Malgré l'apparente froideur,
Qui sur votre visage est peinte;
La Nature, dans votre cœur,
De l'amour a gravé l'empreinte;
Vos yeux nageans dans la langueur;
Votre abandon, vos rêveries,
Vos soupirs, vos regards baissés,
Vos grâces à demi flétries;
Tout parle quand vous vous taisez.
Vous cachez vos larmes furtives,
Vous vous penchez comme une fleur;
Du jasmin la tendre pâleur

Chasse vos roses fugitives.
Ah ! croyez-moi, les Arts charmans
Que vous cultivez, Emilie,
Ne peuvent remplir les momens
Des plus beaux jours de votre vie.
Votre cœur, privé d'aliment,
Soupire après un sentiment
Que votre sagesse appréhende ;
Vous essayez de le nourrir
D'encens, de gloire, de plaisir. . . . .
Ce n'est pas là ce qu'il demande !

LETTRE XXVI.

MARS, alarmé des dispositions favorables de Jupiter pour Vulcain, chercha du moins à gagner, par adresse, le cœur de celle qu'il ne pouvoit obtenir par son crédit. Persuadé que la vanité est souvent le chemin du cœur d'une femme, et que l'éclat flatte toujours la vanité, il s'offrit à Vénus dans l'appareil formidable de toute sa puissance. Il étoit sur un char d'airain, traîné par deux chevaux fougueux. Leurs crins hérissés, leurs yeux ardens, leur bouche écumante de sang, leurs narines soufflant et respirant la vengeance,

les avoient fait nommer la Terreur et la Crainte. Debout, sur le devant du char, Bellone, le regard furieux, les cheveux épars, tenoit les rênes d'une main; de l'autre, un fouet ensanglanté. Le Dieu, le front couvert d'un casque d'or, surmonté d'un panache, s'appuyoit fièrement sur sa lance. Ses membres nerveux étoient revêtus d'une armure d'acier étincelant. Son bras gauche tomboit sur la poignée d'un glaive, et présentoit un vaste bouclier. La férocité, l'orgueil, l'impatience et la rage, se peignoient tour à tour sur son visage rude et basanné, et faisoit froncer ses noirs sourcils. La Discorde et la Fureur, l'œil en feu, le front pâle et livide, armées d'un poignard et d'une torche brûlante, accom-

pagnoient le char, et traînoient après elles l'Innocence et la Foiblesse chargées de chaînes. Le Désespoir, les Plaintes et la Misère, les yeux baignés de larmes, les membres déchirés et couverts de tristes lambeaux, suivoient d'un pas chancelant, et fermoient la marche.

Vénus, plus effrayée que flattée de cet appareil, prit la fuite, mais son Amant la suivit; et déposant à ses pieds son orgueil et ses armes, il s'écria :

« Eh quoi ! vous détournez les yeux
» D'un Dieu qui, pour vous seule, est fier de sa
» puissance !
» Hélas ! s'il vous est odieux,
» La haine, de l'amour est donc la récompense ?...
» Mais, par un sentiment plus noble que l'amour,
» Vous devez m'être toujours chère.

» Une fleur (1) m'a donné le jour,
» Et vous ressemblez à ma mère ».

Vous voyez, Emilie, que les Héros amoureux faisoient alors des Madrigaux tout aussi bien que les Rolands et les Amadis. Vénus, enchantée de ces jolies choses, prêta l'oreille, et sourit. Mars soutint quelque temps son style doucereux, et fut payé d'un regard tendre : alors, sûr de sa victoire, il reprit le ton militaire :

« On m'a rapporté que Vulcain
» Osoit marcher sur mes brisées,
» Et même aspiroit à la main
» De la Dame de mes pensées ;
» Qu'il se présente, je l'attend,

(1) Voyez la Lettre VI.

» Et le mène (1) tambour-battant.
» Seul, je veux et dois vous plaire. . . .
» Mais pourquoi ce regard sévère ?
» Je m'attend bien, le premier jour,
» A quelque escarmouche légère.
« Êtes-vous de la vieille Cour ?
» Voulez-vous faire mon martyre ?
» Soit; je meurs ! . . Cela va sans dire. . . .
» Allons, payez-moi de retour;
» Le Printemps ramène la guerre;
» Je n'ai pas le temps nécessaire
» Pour filer le parfait amour.
» Nous nous convenons l'un et l'autre;
» Je vous aime, vous m'adorez;
» Vous avez ma foi, j'ai la vôtre;
» Nous finirons quand vous voudrez ».

Vénus, déconcertée par le ton d'assu-

(1) Quelques critiques judicieux, trouvent, dans cette expression, un anachronisme, parce que, disent-ils, il n'y avoit point alors de *Tambours*. Je m'en rapporte, sur ce point capital, à la décision du docteur *Mathanasius*.

rance, et par la volubilité de son Amant, se trouvoit dans un état de crainte et d'incertitude inexprimable. Elle dégageoit avec peine ses mains tremblantes, que Mars couvroit de baisers, et rattachoit, en rougissant, ses cheveux et son voile en désordre. Enfin, elle le conjura de la laisser seule pour réfléchir. Mars, tombant à ses pieds, lui répondit :

« Je le vois trop, vous voulez que je meure.
» Eh bien ! je me résigne, et vais subir mon sort ;
» Pour me donner, ou la vie ou la mort,
» Je vous laisse un demi-quart d'heure ».

A ces mots, il sortit brusquement; et Vénus s'enfermant dans son boudoir, se rassura peu à peu, et reprit ses sens.

Cependant, Jupiter, instruit des poursuites de Mars, pressoit le ma-

riage de Vulcain, et dépêchoit secrètement Mercure au Temple de l'Hymen, dont la présence étoit nécessaire..... Mais, avant de vous raconter comment se passa la fête, il faut que je vous parle de ce Dieu et de son Temple. Ces détails vous plairont sans doute;

Car le Dieu d'Hymen est un Maître
Dont on se plaint depuis long-temps;
C'est un perfide, c'est un traître;
C'est un monstre, qu'à dix-huit ans
On n'est pas fâché de connoître.

LETTRE XXVII.

LETTRE XXVII.

VOUS vous attendez, peut-être, Émilie, à la généalogie de l'Hymen? Votre attente sera trompée : je n'ai rien à vous dire sur la famille de ce Dieu. La plupart des Auteurs le font fils de Vénus et de Bacchus, et parconséquent, frère utérin de l'Amour. Si cette opinion étoit fondée, elle prouveroit, plus que jamais, l'ancien proverbe : *Rara concordia fratrum.* Vous allez me demander le sens de cette maxime ; vous n'en avez pas besoin ;

Avec un cœur fidèle et tendre,
Vous y répondrez sans l'entendre.

Ce qu'il y a de constant, c'est que l'Hymen existoit long-temps avant le fils de Vénus, puisqu'il unit cette Déesse à Vulcain. En général, il est bien difficile d'établir la fraternité de l'Amour et de l'Hymen, sans se trouver en contradiction avec l'expérience. Ce qu'on peut dire de plus certain à ce sujet,

C'est que l'Amour, pour l'ordinaire,
En étranger traite son frère ;
Et que souvent l'Hymen, sur le retour,
Est un faux frère de l'Amour.

Passons au caractère et à la figure de l'Hymen. Il est sérieux naturellement. Cependant, le personnage varie suivant le costume dont il se trouve revêtu.

En robe de Palais, c'est la gravité même.
En costume de Cour, un sourire apprêté

Déride son visage blême,
Qui s'allonge avec dignité.
En habit de Traitant, d'abord il se recueille ;
Puis, ayant bien compté, nombré, multiplié,
Il prend, en souriant la main de sa moitié,
Comme l'on prend un porte-feuille.
En Seigneur campagnard, il est fort chatouilleux
Sur le point d'honneur, et se pique
De conserver intact le sang de ses aïeux ;
Il joue, en cheveux gris, la Pastorale antique.
Sur ses tours, et sur ses crénaux,
Il enlace les noms de sa douairière étique ;
Et fait, à soixante ans, l'amour en Madrigaux ;
En perruque Bourgeoise, il est fort débonnaire ;
Brusque chez le Marchand, froid chez le Financier ;
Grave chez le Docteur, fier chez le Marguillier,
Et souple chez l'Apothicaire.
Actif ou nonchalant, il se plaît à jouir,
Ou du repos, ou du plaisir ;
Près des vieux, il s'endort; près des jeunes, il veille;
Près de vous, il attend, comme au matin l'Abeille
Guette la fleur qui va s'épanouir.

L'Hymen a eu, de tout temps, accès

dans tous les Temples; cependant, il avoit lui-même un Temple particulier où on l'adoroit avec l'Amour. Ce Temple, qui existoit jadis à Cythère, est tellement détruit, qu'il n'en reste plus de vestige; mais la confrérie des époux l'a fait, depuis peu, relever à ses frais, vers le dernier dégré du pôle glacial.

Là, dans un sombre labyrinte,
Après mille et mille détours;
Tantôt égaré par la crainte,
Tantôt séduit par les Amours,
Souvent attiré par la feinte;
Vendeur, vendu, trompé toujours,
On arrive à la noire enceinte
Où l'Hymen et le Dieu Plutus,
Calculant, au taux de la place,
L'esprit, la jeunesse, la grâce,
Le sentiment et la vertu,

Font jurer, par devant Notaire,
Sans s'être, ni vu, ni connu,
De s'adorer et de se plaire,
Moyennant tel prix convenu.

Sous la voûte du vestibule,
On entrevoit les noirs Soucis,
Les Dégoûts, frères des Ennuis,
Voltigeans dans le crépuscule,
Et fuyant la clarté du jour.
Plus près, sous les traits de l'Amour,
Paroît la triste Indifférence,
Soufflant aux cœurs son froid mortel;
Et plus loin, la fausse Espérance,
Qui conduit aux pieds de l'Autel.

C'est là, que la foule égarée,
Des deux moitiés du Genre Humain,
Du portique assiégeant l'entrée,
Implore le joug de l'Hymen.
Le Dieu les prenant par la main,
Sous le voile du Sanctuaire,
D'un fer doré forge les nœuds

Qui les enchaîne deux à deux,
Pour ramer sur cette Galère;
Où Princes, Robins, Financiers,
Sont conduits par la Convenance;
Les vrais Amans, par la Constance,
Les Marquis par leurs Créanciers.
Sur le serment qu'ils doivent suivre,
Les Epoux sont toujours d'accord,
Pourvu qu'il soit dans le grand livre
Ecrit en grosses lettres d'or.

D'amour, d'estime, on se dispense,
A l'Autel on fait connoissance,
Et, tout-à-coup on se promet
D'avoir le même caractère,
D'être bon Epoux, bonne Mère,
Fidèle Amie, Amant discret,
De n'avoir qu'un cœur et qu'une ame,
De nourrir mutuellement,
Jusqu'au trépas, la même flâme
Qu'on allume dans le moment,
Et qui brûle à commandement.
Des Regrets la noire cohorte,

Sur le passage vous attend ;
S'empare de vous en sortant,
Et jusqu'au logis vous escorte.

Jamais, dans ce Temple, dit-on,
L'on ne voit entrer Cupidon,
Sinon par une fausse porte.
Quand le plaisir l'ouvre en secret
Aux Amans pressés et fidèles ;
L'Hymen, secourable et discret,
Les unit, et coupe les ailes
Du Plaisir, qui pourroit s'enfuir
Avec le Temps et la Jeunesse ;
Et, pour remplacer la Tendresse,
Ne laisser que le Repentir.

Il est plus d'un heureux ménage,
Qu'ici je pourrois vous nommer,
Notre siècle en a vu former
Trois, et peut-être d'avantage.
Il a vu des Epoux s'aimer
Le lendemain du mariage,
Et huit jours après s'estimer.
Ces couples, qui du premier âge

Nous retracent l'heureux tableau,
Sans cortège, sans équipage,
Arrivent à pied du Hameau.
Dans leur retraite fortunée,
L'Amour les reconduit le soir;
Et pose, en riant, l'éteignoir
Sur le flambeau de l'Hyménée.

Mais à la Ville, ce bonheur
Ne se voit que par intervalle;
Qui sait trouver la paix du cœur
Au sein de la foi conjugale,
Passe pour être possesseur
De la pierre Philosophale.

Côte à côte paisiblement,
Il est rare que l'on chemine.
Le Pélerin, mal-aisément,
S'accorde avec sa Pélerine;
Et jure bien entre ses dents
De ne plus se remettre en route,
Depuis qu'il sait, à ses dépens,
Le quart des faux-frais qu'il en coûte.

Quoiqu'il en soit, je me résous
A partir pour ce long voyage,
Si je puis courir avec vous
Les hasards du pélerinage.

LETTRE XXVIII.

Il y a, dans les ordres des destinées, des circonstances décisives, où, pour réussir, il faut absolument brusquer les aventures. Telle étoit l'alternative pressante où se trouvoit Jupiter. Vulcain avoit déplu, Mars commençoit à plaire; Vénus étoit femme, c'est-à-dire, foible contre l'amour, et forte contre la tyrannie. Elle pouvoit donc résister à Jupiter, céder à Mars; et Vulcain eût alors trouvé qu'il étoit un peu tard pour conclure.

Aussitôt que l'Hymen fut arrivé,

le Roi du Ciel congédia Morphée pour cette nuit, et lui ordonna de prodiguer ses pavots à Vénus et à son Amant. Il profita de ces heures paisibles, pour régler avec l'Hymen, les conditions de l'alliance projetée : Vulcain s'obligea de fournir et d'entretenir l'Artillerie Céleste, et Jupiter lui donna Vénus en échange. L'Hymen conclut lui-même ce marché. Ce qui prouve que dès-lors,

Non content d'asservir l'Univers sous les lois
Du despotisme qu'il exerce ;
En contrebande quelquefois,
Ce Dieu se mêloit du commerce.

La nuit arrivoit à peine aux deux tiers de son cours, lorsque Jupiter char-

gea Mercure d'éveiller Vénus. En même temps, il lui dicta pour Mars un ordre de partir dès le matin, sans prendre congé, sous prétexte d'aller combattre quelques Partis, que les Titans essayoient de rassembler.

Vénus étoit alors troublée par un songe cruel : elle croyoit voir autour d'elle la Cour céleste assemblée. Jupiter lui presentoit le Dieu de Lemnos, et lui ordonnoit de le prendre pour époux. Elle repoussoit, en tremblant, la main de Vulcain, et se jetoit aux pieds de Jupiter, qu'elle arrosoit de ses larmes. Elle l'appeloit son protecteur, son père ; et le conjuroit de ne pas la sacrifier, ou de différer au moins son sacrifice. Jupiter, attendri, écoutoit sa prière ; mais le Destin, plus puissant

que les Dieux, prononçoit l'Arêt de Vénus. Mercure la conduisoit à Vulcain, et l'Hymen l'enchaînoit au pied de l'Autel.

Tel étoit le songe de Cypris, lorsque Mercure l'éveilla. L'infortunée entrouvrit ses yeux baignés de pleurs et chargés de pavots ; et, confondant l'illusion avec la réalité de son malheur : Allons, s'écria-t-elle, puisque l'inflexible Destin l'ordonne, j'obéis. A ces mots, elle suivit Mercure, étonné de sa résignation. Ma fille lui dit Jupiter, vous savez.... « Oui, reprit-elle, je » sais ce qu'on exige de moi. Je ne » vous accuse pas de mon malheur, » je n'en accuse que le Destin. Mais, » puisqu'il le faut!... » Elle laissa

tomber sa main, Vulcain la saisit, et le serment fatal fut prononcé.

Cependant, Mars, à son réveil, désespéré de l'exil imprévu qui rompoit ses amoureux projets, vole chez Vénus, pour prendre au moins congé d'elle. Mais Vénus est absente.... Absente avant l'Aurore! Mars s'alarme; il soupçonne, il court, il s'informe, et parvient enfin à découvrir ce qu'il ne cherchoit pas;

Et voilà ce qu'on gagne à percer un secret.
Amans, fermez les yeux: qui n'est assez discret
Pour s'en tenir à l'apparence,
Quand il sait ce qu'il ignoroit,
Regrette bien son ignorance.

Mars, trop instruit pour son malheur,

maudit les Destinées. Il maudit Jupiter et Vulcain, et Vénus et lui-même;

Puis il partit, et je crois qu'il fit bien;
Car un Amant qui voit épouser sa conquête,
Doit se trouver, s'il assiste à la fête,
Un peu gêné dans son maintien.

L'Aurore venoit de s'éveiller, et regardoit avec compassion Vénus, qu'elle voyoit pleurer pour la première fois; les autres Déesses sommeilloient encore.

La Mollesse et la Volupté,
De pavots chargeoient leurs paupières,
Et semoient de roses légères,
Leurs charmes, brillans de santé,
Et couverts d'un doux velouté.
Les Plaisirs, amis du Silence,
Près d'elles, fouloient le duvet,
Et caressoient leur nonchalance.

Leurs lèvres avoient la fraîcheur
D'une fleur qui s'entrouvre à peine ;
Et l'on eût dit, à leur haleine,
Qu'un zéphyr sortoit de la fleur.

A leur réveil, les Immortelles apprirent deux nouvelles, qui leur furent également agréables : le mariage de Vénus et le rappel d'Apollon. Ces deux événemens occupèrent les heures rapides de la toilette, et firent éclore un double projet. Vénus s'étoit levée avant l'Aurore ; elle avoit pleuré, elle devoit avoir les yeux gonflés, et beaucoup de pâleur. Avec un peu d'art, on pouvoit l'effacer. Apollon étoit aimable, c'étoit une conquête à faire. Il arrivoit de la campagne, la conquête étoit facile. Mais d'autres pourroient

la

la disputer, il falloit donc se mettre sous les armes. L'occasion étoit belle; le Roi du Ciel avoit ordonné les préparatifs d'un bal. A ce mot, Emilie, ne prévoyez-vous pas des attaques, des surprises, des conquêtes rapides; et ne vous rappelez-vous pas la nuit brillante où je vous vis pour la première fois?

Le lendemain, au point du jour,
Ma main sur mes yeux, Emilie,
Trouva le bandeau de l'Amour
Sous le masque de la Folie.
Je voulus l'arracher en vain;
Cupidon, par un nœud divin,
L'avoit serré, comme Nature,
En naissant, a, sur votre sein,
De Vénus, noué la ceinture.
Sur mon front ce bandeau charmant
N'est point un vain déguisement;
Je suis aveugle, je vous jure:

Eh ! qui n'est aveugle en aimant !
Cependant, sur votre figure,
J'entrevois encor deux beaux yeux,
Des traits nobles et gracieux,
Une candeur naïve et pure ;
Un esprit, un charme attrayant,
Une tendre mélancolie....
Je suis un aveugle, Emilie,
Mais un aveugle clairvoyant.

LETTRE XXIX.

La Famille Céleste, dans toute sa magnificence, étoit assise au divin banquet. Vulcain buvoit à longs traits le nectar, et dévoroit des yeux sa conquête. Vénus pâle et languissante, effaçoit toutes les Déesses; celles-ci concentroient leur dépit et gardoient le silence. Jupiter près de Junon, observoit sa dignité conjugale; et l'Ennui, sous le masque de la Cérémonie, présidoit gravement à la fête.

Apollon égayoit seul cette monotonie. Il racontoit sa vie pastorale; il parloit de ses amours, de ses erreurs,

des malheurs de l'inconstance, et du bonheur qu'il goûteroit désormais dans la fidélité. Ses regards sembloient adresser cette promesse à Vénus. Vénus l'écoutoit avec cet intérêt qu'excite la bonne foi d'un jeune homme foible, mais moins aimable peut-être, s'il avoit moins de torts. Elle eût voulu les lui faire réparer. Elle étoit muette, attentive, immobile, et ne s'apercevoit point que la Nuit donnoit le signal des plaisirs et des fêtes.

Déjà la Folie et Momus,
En triomphe amenoient la Danse;
Les Grâces marquoient la cadence,
Et suivoient les pas de Vénus.
L'Amour échauffoit l'atmosphère;
Tout s'animoit, tout s'embrâsoit.
Sous une figure étrangère,

On se fuyoit, on s'agaçoit ;
Et le Monarque s'éclipsoit
Sur les traces de la Bergère.
Les traits de l'Amour se croisoient,
Voloient à travers l'assemblée,
Se renvoyoient, se repoussoient,
Et se perdoient dans la mêlée.
Les Soupirs, les vives Ardeurs,
Suivoient les Nymphes fugitives,
Qui plus adroites que craintives,
Au piége attiroient leurs vainqueurs ;
Et les criblant des étincelles
Que lançoit le feu de leurs yeux,
Mille fois par heures infidelles,
Trompoient à la fois mille heureux.
Un regard, un geste, un sourire,
Un mot, un rien, vouloient tout dire ;
Tout parloit. L'espoir, le désir,
L'ardeur, la crainte, la tendresse,
Redoubloient la fièvre, l'ivresse
Et le délire du plaisir.

Mais tandis que vous suivez ce brik-

lant tourbillon, l'heure fatale est arrivée : Vulcain s'éloigne, et Vénus disparoît.....

Ici ma Muse va taire
Ce qu'elle n'a jamais vu ;
Je respecte le Mystère,
En faveur de la vertu.

Passons au lendemain, il est déjà grand jour, et Vénus ouvre les yeux.

Une lumière plus pure,
Semble éclairer la Beauté.
Son désordre est sa parure ;
Son fard sa timidité.
Un doux vermillon colore
Son teint brûlant de plaisir ;
Et son cœur, novice encore,
Palpite de souvenir.

La toilette fut brillante ; tous les Dieux

y assistèrent. Apollon y fut aimable, vif et séduisant. Il plut. On l'invita pour le lendemain; et le lendemain, pour les jours suivans. Sa conversation étoit enjouée, spirituelle et tendre. Vulcain aimoit Vénus, mais son amour étoit peu délicat; et quand l'Epoux avoit régné, l'Amant disparoissoit. Apollon remplissoit ces interrègnes, que le sentiment et l'esprit rendent si intéressans. Cette intimité devenoit tous les jours plus tendre, Vénus commençoit à s'en alarmer; elle avouoit même ses scrupules à son Ami. Mais celui-ci se jettant à ses pieds: « hélas! lui disoit-» il, que vous êtes injuste, et que vous » connoissez peu mon cœur!

» Sans rien oser, sans rien prétendre,
» Près de vous je me trouve heureux.

» Un mot, un regard un peu tendre,
» Un sourire comble mes vœux.
» L'Amour exige qu'on le flatte,
» Les faveurs sont ses alimens;
» Mais l'Amitié, plus délicate,
» Vit de la fleur des sentimens. »

Cette tendresse métaphysique rassuroit Vénus; mais le piége n'en étoit que plus adroit. L'Amour, caché sous le voile de l'Amitié, est un bouton de rose renfermé dans son enveloppe. Il perce peu à peu ce tissu léger. On l'entrevoit avec plaisir. Ses progrès sont rapides, mais ils paroissent insensibles à l'œil qui les suit et qui les désire. Apollon, par une nuance délicate, faisoit ainsi passer Vénus, de l'inquiétude à la confiance; et de la confiance au désir. Ses regards devenoient encore

plus expressifs, sa voix plus tendre, son chant plus affectueux; et Cypris ne se lassoit pas de l'entendre chanter. Un jour enfin, il hésita quelques instans. Vénus insista; alors, baissant les yeux, il chanta d'un voix tremblante:

Depuis qu'aux genoux de Cyprine
Je passe mes plus doux momens,
C'est en vain que je m'examine,
Pour démêler mes sentimens.
Je sais fort bien que je soupire,
Que je suis fou plus qu'à moitié;
Mais je ne saurois trop lui dire
Si c'est d'amour ou d'amitié.

Je crois qu'ils sont d'intelligence
Pour me tourmenter tour-à-tour:
Dans les regards qu'elle me lance,
L'Amitié contrefait l'Amour.
Mon cœur alors plein d'espérance,

Palpite plus fort de moitié ;
Mais près d'elle si je m'avance,
L'Amour contrefait l'Amitié.

Par une erreur involontaire,
Craignant sans cesse que mon cœur
Ne vole la sœur pour le frère,
Ou bien le frère pour la sœur ;
Je tranche, de peur d'injustices,
Le différend par la moitié ;
Et je confonds les sacrifices,
De l'Amour et de l'Amitié.

Vénus ayant une fois agréé ce mélange, l'Amitié ne fut plus long-temps de la partie ; et bientôt nos tendres Amis furent Amans passionnés. Mais les yeux de Vulcain, mais les regards de tout l'Olympe, interceptoient leurs moindres coup-d'œil. Un tête-à-tête eût été si doux ! Mais ils n'avoient, ni l'un, ni l'autre, aucun prétexte pour

s'absenter. Vénus, soumise encore aux bienséances, n'osoit abandonner son Epoux. Apollon, nouvellement rappelé, ne pouvoit quitter le Roi du Ciel. Enfin, les circonstances changèrent : Vulcain devoit s'absenter pour Lemnos. Vénus, durant ce voyage, avoit obtenu la permission de visiter sa planète (1). Apollon supplia Jupiter de lui accorder de nouveau le char de la lumière. Jupiter y consentit.... Nos Amans se rencontrèront sans doute, et vous prévoyez l'infidélité de Vénus. Mais ses jouissances seront passagères, et l'Hymen sera vengé.

Depuis cette époque, Apollon ne quitta plus le Trône du Jour. On assure même, que c'est encore lui qui règle

(1) L'Etoile de Vénus.

l'ordre des Saisons, qui fait éclore les fruits et les fleurs; et qui, dans sa course rapide, voit, à chaque pas, tout changer, excepté mon cœur, et le vôtre, peut-être.

Phœbus, tous les ans, sur vos traces,
Trouve, en recommençant son cours,
Nouveaux Talens, nouvelles Grâces,
Mais toujours les mêmes Amours.

Tandisque la folle jeunesse
Court après la diversité,
Que je trouve dans ma tendresse
Une douce uniformité!

Eh! comment, loin de ce qu'il aime,
Mon cœur iroit-il s'engager?
Mon amour est comme vous-même,
Il ne peut que perdre à changer.

LETTRE XXX.

Au moment paisible où Vesper (1) attelloit le char de la Nuit, le char du Soleil s'arrêta sur l'horison. Il étoit environné de nuages d'or et de pourpre, qui formoient dans le Ciel un chaos radieux. Les Astronomes de ce temps-là, prirent ce phénomène pour un Météore, et passèrent la nuit à l'admirer. Mais les Mortels ignorent les secrets des Dieux. Le phénomène étoit un voile brillant, sous lequel le Roi du Jour attendoit la Reine de la Beauté.

(1) Ce Dieu présidoit au Matin, sous le nom de Lucifer; et au Soir, sous le nom de Vesper.

Elle arrivoit au rendez-vous, portée sur l'éloile du Berger. Les Amans descendirent secrètement dans l'île de Rhodes; et, à la faveur du Météore, ils échappèrent aux lorgnettes des curieux.

Seuls dans cette île, couverte de bosquets et de collines, ils ne tardèrent pas à s'égarer. Heureusement ils s'égaroient ensemble, et le Mystère qui les guidoit, connoissoit le labyrinthe. Apollon, pour assurer la marche de Vénus, la soutenoit doucement dans ses bras. De temps en temps, le gazon les invitoit à se reposer; mais la prudence leur défendoit de dormir. Mon ami, disoit Vénus, « que cette Nuit » est belle ! Votre règne ne vaut pas

» celui de votre sœur. Ah ! pourquoi
» ferme-t-on les yeux, quand il est si
» doux de veiller ! Non, jamais les
» pavots de Morphée n'eurent pour
» moi la douceur des roses qui peuplent
» ce séjour. Je ne sais quelle douce
» amertume j'y goûte, à soupirer avec
» vous. Je ne connoissois pas le prix
» des larmes, et j'ignorois encore qu'il
» y eût une tristesse préférable à tous
» les plaisirs. Ne vous semble-t-il pas,
» mon ami, que ce vallon est enchanté,
» que les oiseaux y redoublent leurs
» caresses, que les hommes y doivent
» respirer l'amour.....Et qu'ici, les
» Dieux sont des hommes ? »

Je n'ose vous tracer, Emilie, ce qu'Apollon lui répondoit. Le langage

des Amans heureux, est pour moi un langage étranger; cependant,

Depuis long-temps je pourrois le comprendre
Et le parler, si vous l'aviez voulu;
Car vous savez qu'il n'eût fallu
Qu'une leçon pour me l'apprendre.

Vous aurez donc la complaisance de suppléer ce que vous ne m'avez pas mis en état de vous écrire.

Cette nuit trop courte, fut une heureuse alternative de doux propos et de silences, peut-être, plus doux encore. En effet,

Dans ces momens délicieux,
Cupidon lui-même balance,
Pour décider lequel vaut mieux,
Ou du parler ou du silence.

Phœbé;

Phœbé, qui souvent marche avec tant de lenteur, eut alors, en peu d'heures, parcouru sa carrière; et l'Aurore importune, rappela Phœbus dans les Cieux. Il fallut déjà se quitter! Vénus, en soupirant, remonta sur sa planète, Apollon sur son char, et les Astronomes allèrent se coucher.

Cependant, l'île heureuse se ressentoit encore de la présence des Dieux. Une odeur d'ambroisie parfumoit ses bosquets et ses vallées. On apercevoit çà et là des touffes de roses, qui fleurissoient les Trônes de verdure où la Déesse s'étoit reposée; l'île étoit devenue un jardin enchanté. Bientôt elle prit le nom des fleurs (1) qui la

(1) Rhodes dérive d'un mot Grec, qui signifie Rose.

couvroient; et comme les Poëtes enrichissent toujours la vérité, ils publièrent qu'il y avoit plu des Roses. Vinrent ensuite les Commentateurs, qui en conclurent, on ne sait pourquoi, que Vénus, quoique mariée à Vulcain, étoit vierge encore. Mais, quel rapport y a-t-il entre les Roses et la Virginité, si ce n'est la blancheur de l'innocence, ou le coloris de la pudeur ! C'est là, sans doute, ce que ces Messieurs ont voulu dire.

Quoiqu'il en soit, Apollon fut, depuis ce temps, adoré dans l'île de Rhodes; on lui érigea une statue colossale, haute de soixante-dix coudées. Chacun de ses pieds posoit sur deux rochers écartés, qui formoient l'entrée

du Port; de sorte que les Vaisseaux passoient, sans baisser leurs mâts, entre les jambes du Colosse. Cette masse énorme fut construite en douze années, et coûta trois cents talens; elle sembloit braver les siècles, et ne devoir finir qu'avec le globe qui la portoit; mais, cinq cents ans après, elle fut renversée par un tremblement de terre, et l'on chargea huit cents Chameaux de ses débris.

Le Colosse de Rhodes étoit la première des sept Merveilles du Monde.

La seconde étoit le Temple de Diane à Ephèse. Cet Edifice, soutenu sur cent vingt-sept colonnes, élevées par autant de Rois, durant l'espace de deux cents vingt ans, et enrichi des Trésors de

toute l'Asie, fut brûlé, le jour même de la naissance d'Alexandre, par un certain Erostrate, qui prétendoit ainsi se rendre immortel. Les Ephésiens, pour le punir, défendirent, sous des peines capitales, de jamais prononcer son nom.

On comptoit aussi, parmi les Merveilles du Monde, la statue de Jupiter Olympien, ouvrage du célèbre Phidias; les murs de Babylone, bâtis par Sémiramis; le Palais de Cyrus, dont les pierres étoient cimentées avec de l'or; les fameuses pyramides d'Egypte, qui servoient de tombeau aux Rois de cette fertile Contrée; enfin, le tombeau qu'Artemise éleva au Roi Mausole, son époux. Ce monument prit le nom du Prince qu'il renfermoit; nom

que nous donnons encore à nos Mausolées. Il étoit environné de trente-six colonnes, et avoit quatre-vingt pas de circuit. Que cette étendue ne vous étonne pas, Emilie;

Quand un cœur fidelle soupire
Près du tombeau de son Amant;
En étendant ce Monument,
Il croit étendre son Empire.

La plupart de ces antiques Merveilles ont été détruites par le temps; mais l'Art en a reparé les outrages, en multipliant ses chef-d'œuvres. Je pourrois, Emilie, faire avec vous de savantes recherches sur cette matière, et vous parler des nouvelles Merveilles qui embellissent aujourd'hui l'Univers; mais,

Les Merveilles de l'Art n'ont plus, en vérité,
Rien qui me charme; et je vous jure
Que vous avez borné ma curiosité
Aux Merveilles de la Nature.

LETTRE XXXI.

VÉNUS enivrée d'un sentiment nouveau, se croyoit heureuse; mais son bonheur ne dépendoit pas d'elle; Apollon en étoit devenu l'arbitre et le dépositaire.

Hélas ! que je plains une Belle,
Qui confie à l'objet de ses jeunes amours,
Le gage précieux du bonheur de ses jours;
Elle trouve presque toujours
Un dépositaire infidelle.

Tel fut le sort de Vénus. La Médisance, qui dès-lors présidoit au Comité des Déesses, lui rapporta en confidence,

que Phœbus descendoit tous les soirs au Palais d'Amphitrite, et qu'il n'en sortoit qu'au lever de l'Aurore. A cette nouvelle, la triste Jalousie quittant le Temple de l'Hymen, son séjour ordinaire, vint déchirer le cœur de Vénus, et le remplit de fiel et d'amertume. La malheureuse Déesse, l'œil égaré, le teint pâle, et les cheveux en désordre, vole au sommet du mont *Ida*. Là, ses regards inquiets, fixent tour-à-tour le char de son Amant, et le séjour d'Amphitrite. Bientôt elle voit les Coursiers du Soleil, toucher au terme de leur carrière, et descendre vers la plaine liquide. L'Océan étincelle, les chevaux précipitent leur course, le char entre dans l'onde, ses feux s'amortissent, et Phœbus disparoît.

Cypris, à cette vue, étoit restée muette, immobile. Ses yeux, fixés sur le sombre horizon, sembloit y suivre encore le char de son amant. L'ingrat! s'écrioit-elle; après tout ce que!.. Elle n'en pouvoit dire davantage. Sa bouche demeuroit entr'ouverte, ses sanglots s'arrêtoient au passage. Elle cherchoit des larmes, et n'en trouvoit plus. Enfin, d'une voix tremblante, elle appelle ses colombes, saisit les rênes, et va dans l'île de Chypre, ensevelir sa honte et ses remords.

Là, le souvenir de ses beaux jours l'attendrit, fit couler des pleurs qu'elle avoit besoin de répandre; il lui sembloit que ces arbres, que ces fontaines répondoient à ses soupirs; et l'infor-

tunée soulageoit son cœur, en leur adressant ces plaintes:

« Doux asile de l'innocence,
» Bocages, témoins du bonheur
» Et des plaisirs de mon enfance,
» Soyez témoins de ma douleur.

» Myrthes, sous votre ombre paisible,
» Cachez mes larmes, ma rougeur;
» J'ignorois, avant mon malheur,
» Qu'on dût rougir d'être sensible.

» Pauvre Amphitrite, ainsi que moi,
» Tu perds, en ce moment, le repos de ta vie.
» Que je te plains!.. Mais il est près de toi...
» Hélas! que je te porte envie! »

En parlant ainsi, elle erroit à travers les bois et les vallées; ses lèvres étoient livides, ses paupières gonflées, ses yeux éteints, ses joues pâles et brûlantes.

Ce n'étoit plus Vénus; et lorsque son Amant vint éclairer les ravages qu'il avoit faits, l'infidelle ne reconnut plus sa victime.

Les jours de Cypris se consumoient ainsi dans les regrets et dans les larmes. Souvent même elle y consacroit les nuits, et les comparoit douloureusement avec celle qu'elle avoit passée dans l'île de Rhodes. Alors, elle se levoit avec agitation, et précédoit l'Aurore dans les bois, et sur les montagnes.

Là, un jeune favori de Diane, faisoit, depuis quelques temps, ses premières armes; il avoit les grâces de Diane elle-même. On l'eût pris pour son frère. Il n'étoit pas immortel, mais il entroit dans cet âge brillant, où la

vie ressemble à l'immortalité. En poursuivant les monstres des forêts, il aperçut Vénus, et s'arrêta. Cypris étonnée, leva les yeux, et ne les baissa plus.

Le Chasseur oublia son arc et son carquois.
Vénus, du sein des pleurs, sentit naître un sourire.
Ils se voyoient alors pour la première fois;
Mais ils sembloient avoir quelque chose à se dire.

Enfin, après avoir hésité long-temps, le timide Chasseur rompit ainsi le silence :

« Vénus vient quelquefois visiter ces beaux lieux;
» En vous voyant, j'ai cru... Mais sans doute mes yeux
» Ont été trompés par vos charmes :
» Si vous étiez Vénus, verseriez-vous des larmes? »

Hélas! répondit-elle, vous ignorez donc

que les Déesses sont sensibles, et les Dieux infidelles? Mais vous, aimable mortel, qui êtes-vous? Quels sont les auteurs de vos jours? A ces mots, l'adolescent rougit, et lui dit, en baissant ses longues paupières: « Ma naissance est un secret, et mon existence » est un crime. Cyniras, mon père, » régnoit dans cette île heureuse. Il » n'avoit alors qu'une fille, qu'il chérissoit tendrement. Myrrha le payoit » de retour; mais son cœur aveuglé » s'égara, et la piété filiale fit bientôt » place à l'amour. L'infortunée, pour » éteindre cette flamme incestueuse, » essaya de terminer ses jours. Elle » détacha sa ceinture, et voulut s'é» trangler. Mais sa nourrice accourut, » coupa le nœud fatal, la rendit à la

» vie, lui arracha son secret, et favo-
» risa son crime. L'épouse de mon
» père célébroit alors, durant la nuit,
» les mystères de Cérès. Myrrha, con-
» duite par sa nourrice, prend sa place
» dans le lit nuptial. Mais bientôt Cy-
» niras s'aperçoit de cette horrible
» méprise. Il alloit venger la Nature ;
» sa fille échappe à sa vengeance.
» Durant huit mois entiers, elle erra,
» jusques dans le pays des Sabéens,
» portant avec elle le remords et le
» fruit de son crime. Enfin, les Dieux,
» à sa prière, la changèrent en cet
» arbre d'où découle la myrrhe. Hélas !
» ces larmes précieuses sont les pleurs
» de ma mère. Sous cette forme nou-
» velle, elle me nourrissoit encore
» dans son sein. Enfin, le terme mar-

» qué par Lucine arriva ; l'écorce de
» l'arbre s'ouvrit, et je vis le jour.
» Les Nymphes, touchées de mon sort,
» me reçurent dans leurs bras, et pri-
» rent soin de mes plus tendres an-
» nées... Tant que vécut mon père, je
» n'osai paroître dans le séjour qu'il
» habitoit ; mais il n'est plus, et j'ai
» cru qu'il m'étoit du moins permis
» de venir pleurer sur sa cendre. Hé-
» las ! je méritois peut-être une autre
» origine. Le cœur d'Adonis est pur ;
» plaignez-le, mais ne le haïssez pas. »
A ces mots, les soupirs étouffèrent sa voix, et deux ruisseaux de larmes sillonnèrent ses joues. Vénus attendrie, les essuyoit, en soupirant. Consolez-vous, lui disoit-elle, tous les cœurs ne vous sont pas fermés. Ne vous accusez

point du crime de votre mère, car je ne voudrois pas aimer un coupable. Eh ! qui m'aimera, s'écrioit-il ? Je n'ai plus de sœur. — C'est moi qui la serai. — Je n'ai plus de mère. — Eh bien ! je vous en servirai. Et elle appliqua sur le front de l'orphelin un baiser. Je ne vous dirai pas, Emilie, si ce fut un baiser fraternel ou maternel, vous en jugerez bientôt vous-même. Pour moi, j'imagine que l'émotion de Vénus ressembloit alors à celle que mon cœur éprouve auprès de vous :

Le doux sentiment que je goûte
En vous revoyant chaque jour,
Est plus que l'amitié, sans doute,
Mais n'oseroit être l'amour.

Il est de la faire connoître,
plus mal-aisé que d'en jouir ;
Je le sentirois moins, peut-être,
Si je pouvois le définir.

LETTRE XXXII.

Vous attendez impatiemment, Emilie, la seconde entrevue de Vénus et d'Adonis : vous allez être satisfaite. L'Aurore entr'ouvre les portes du Jour : voici les Amans. Au bas de cette colline, n'apercevez-vous pas Adonis, les yeux baissés, la tête penchée et la démarche incertaine, accourant, et craignant d'arriver au rendez-vous ? Au détour de ce bosquet, ne découvrez-vous pas Vénus, qui se cache derrière un buisson de myrthe ? A travers les branches qu'elle écarte, elle aperçoit Adonis ; elle jouit de son embarras ;

elle l'attend, et lui pardonne de se faire attendre. Il arrive enfin. Vénus paroît... Voyez, comme il est confus de son bonheur, et comme elle est heureuse de sa confusion ! Il se tait : elle regarde : il lève les yeux. Les voilà tous deux immobiles ; ils se sont tout dit, et le silence dure encore. Enfin, Cypris dépose un baiser sur sa main, et la lui abandonne : Adonis recueille le baiser, en donne mille en échange, et Venus retire sa main pour les recueillir à son tour. Alors l'Amant timide, un peu rassuré, lui dit, à demi-voix :

« Cette belle main doit vous dire,
» De quels feux je me sens brûler :
» Mais hélas ! pourquoi s'écrire,
» Tandis qu'on peut se parler ? »

A ces mots, Vénus lui sourit, et lui tend les bras, et ils se parlent. Après cet entretien muet, mais délicieux, Vénus remarque que son bien-aimé rêve et soupire. Elle veut en savoir la cause. « Hélas ! répond-il en rougissant, » depuis un instant, je crains d'avoir » un lustre de plus. Jusqu'ici je n'ai » point compté mes jours ; mais par- » donnez-moi d'en devenir avare, de- » puis que je vous les ai consacrés. » Hélas ! si ce qu'on m'a raconté est » véritable, je ne jouirai pas long- » temps de mon bonheur.

» Au printemps dernier, la jeune » Aurore, fille de Titan et de Cybelle, » aperçut Titon, frère de Priam ; il » étoit beau, pour son malheur ; la

» Déesse l'aima. Elle descendit de son
» char de rose, prit Titon par la main,
» et le conduisit dans l'île de Délos.
» Là, l'Hymen les unit secrètement;
» et l'Aurore obtint des Parques l'im-
» mortalité pour son époux. Mais
» l'immortalité n'éloigne pas la vieil-
» lesse; et les mortels vieillissent bien-
» tôt auprès des Divinités. Chaque
» faveur que Titon obtenoit de son
» épouse, le vieillissoit d'un lustre;
» et avant que l'Aurore eût douze fois
» éclairé l'Orient, elle vit son époux
» se courber sous le poids de la ca-
» ducité. Titon supplia les Dieux d'a-
» bréger cette vieillesse éternelle; et
» les Dieux, touchés de son sort, le
» changèrent en Cigale. Sous cette
» forme nouvelle, il chante encore,

» d'une voix affoiblie, les plaisirs de » sa jeunesse furtive, et dans peu de » jours, peut-être, je chanterai, » comme lui, le songe rapide de » mon bonheur. »

Adonis se tut, et soupira. Vénus l'embrassant avec tendresse, lui répondit :

« Ah! ne crains point cette métamorphose.
» Adonis, dans mon sein, jamais ne vieillira.
» Mon Adonis est une rose,
» Que mon souffle rajeunira. »

Ces paroles, et quelques caresses, le rassurèrent. Bientôt les alarmes s'éloignèrent, et les plaisirs prirent leur place. Vénus ne quittoit plus Adonis. Armée, comme lui, d'un arc et d'un

carquois, elle le suivoit à travers les bois et les précipices. La Reine de Gnide et de Paphos se soumettoit aux lois de Diane, qui bravoit sa puissance ; et l'amour étouffoit la vanité dans le cœur d'une Déesse ! Si quelquefois l'ardeur de la chasse séparoit les Amans, ils se rapprochoient aussitôt, ne fût-ce que pour se répéter : *je t'aime ;* car, *je vous aime* n'étoit pas alors en usage pour une seule personne. Il étoit réservé à notre Langue, de distinguer par *vous* et *tu*, le respect et la tendresse. Cependant, elle n'a pas tout prévu ; car lorsque ces deux sentimens sont réunis, quel mot faut-il employer ? Je n'en sais rien ; et je vous avouerai même, Emilie, que souvent, tandis que ma bouche dit *vous*, mon

cœur vous tutoie *in petto*. Que cette liberté tacite ne vous alarme pas.

Tu, ne peut *vous* être suspect ;
Tu, s'adresse à l'Être Suprême.
Il peut donc, sans nuire au respect,
S'adresser à l'être qu'on aime.

LETTRE XXXIII.

Unis par l'âge et par les sentimens,
Quelle douceur, quelle volupté pure
Doivent goûter deux fidelles amans!
Leurs soupirs sont la voix de la Nature.
Tout leur sourit; les feux de leur amour
Sont aussi doux que les rayons du jour.
D'un seul regard, le couple aimable et tendre
Sait se parler, se répondre et s'entendre.
Sont-ils heureux? L'Amour à leur bonheur,
Par ses faveurs, prête de nouveaux charmes.
Dans leurs chagrins, l'Amour, consolateur,
A vingt secrets pour essuyer leurs larmes.
C'est un sourir, un mot, un geste, un rien;
C'est un propos dicté par la tendresse;
C'est un baiser, une main que l'on presse,
Un cœur qu'on sent battre contre le sien.

Dans ces momens où soi-même on s'oublie,
Se souvient-on des peines de la vie ?
Non, croyez-moi ; de son enchantement,
Lorsque le cœur ennivré se réveille,
Tout est passé ; les plaisirs du moment
Ont effacé les chagrins de la veille.

Vénus éprouvoit, depuis quelques jours, cette douce consolation ; Apollon étoit oublié ; Adonis aimoit pour la première fois : c'étoient la candeur et l'amour même. Cypris connoissoit, à ses dépens, tous le prix de ce trésor. Elle en jouissoit avec délices, et ne concevoit pas au monde un état plus heureux que le sien. Mais s'il est un bonheur passager, c'est celui qui naît de l'amour.

Déjà le Printemps s'étoit réfugié dans l'île de Chypre, et l'Automne

cédoit à l'Hiver l'empire du reste de la terre. Mars revenoit couvert de lauriers, et se flattoit de retrouver Cypris en quartier d'Hiver. En arrivant, il apprit la mésintelligence qui régnoit entre Vulcain et son épouse ; cette nouvelle lui parut d'un favorable augure. Mais l'accueil glacé qu'il reçut de Vénus, fit évanouir ses espérances, et naître ses soupçons.

Ce Dieu savoit qu'une Belle
Qui nous enlève son cœur,
Le reprend bien moins pour elle
Que pour notre successeur.

Il en résultoit, selon lui, que Cypris avoit une inclination secrète ; et comme elle passoit une partie de l'hiver dans

l'île de Chypre, il y avoit là quelque mystère, ou bien Mars ne connoissoit pas les femmes. Or, il se piquoit de les connoître, et de n'être jamais dupe de leur dissimulation. Il épia donc Vénus dans ses fuites champêtres, et reconnut avec dépit, qu'il l'avoit jugée d'après les vrais principes.

Aussi-tôt, le Dieu jaloux, jure la perte d'Adonis; il lui souffle la fureur des combats, et allume dans son cœur la soif du danger. Adonis ne respire plus que la guerre; il brûle d'affronter les bêtes féroces. Cette belliqueuse audace brille dans ses yeux, anime son teint, et lui donne une grâce nouvelle. Jamais Vénus ne l'a tant aimé; jamais elle n'a tant craint pour ses jours. « Mon

» cher Adonis, lui dit-elle, d'où vous
» vient cette folle témérité ? Préférez-
» vous Diane à Vénus qui vous chérit ?
» Cessez de combattre les monstres ;
» vous êtes fait pour de plus douces
» victoires. Hélas ! mon rang m'appelle
» aujourd'hui à la Cour de Jupiter.
» Je reviendrai bientôt ; je ne vous
» quitte qu'en tremblant. Ah ! si je vous
» suis chère, ménagez vos jours, et
» vivez pour celle qui n'auroit pas
» même la consolation de mourir après
» vous. » A ces mots, elle l'embrasse avec tendresse.

Mais à peine son char s'envole vers l'Olympe, que Mars lui-même se présente sous la forme d'un Sanglier. Ses crins hérissés, sa gueule menaçante,

ses yeux étincelans, réveillent l'ardeur impétueuse d'Adonis; il oublie Vénus, s'oublie lui-même; part comme la foudre, atteint le monstre, et le perce d'un trait. Le monstre furieux se retourne, fond sur le jeune chasseur, le terrasse, et lui enfonce dans l'aîne, sa dent meurtrière. Adonis tombe, baigné dans son sang. Zéphyr porte à Vénus le dernier cri de son cher Adonis, Vénus y répond; et soudain ses Colombes, d'un vol précipité, redescendent. La Déesse éperdue, court à travers les rochers et les ronces, déchire son sein d'albâtre et sa belle ceinture, et ses pieds délicats. Elle se jette sur son bien-aimé, referme sa blessure entr'ouverte, arrache son voile, bande

sa plaie profonde, et s'efforce d'arrêter le sang qui s'échappe à gros bouillons, et ruisselle entre ses doigts. Soins inutiles et tardifs! Adonis n'est plus. Ses yeux brillans s'éteignent, son front pâlit, ses lèvres vermeilles se décolorent, et ressemblent à la violette flétrie. En vain, sa malheureuse Amante soulève avec effort ce corps immobile, le serre dans ses bras, appuie son cœur sur le sien; presse, de sa bouche de feu, cette bouche expirante, et cherche à la ranimer du souffle de sa chaleur divine; son cher Adonis ne la sent plus, et se glace contre son sein. Tout-à-coup ce froid mortel la saisit. La Déesse frissonne, recule, et tombe en invoquant la Mort. Mais la Mort,

avare et sourde, emporte sa proie sans l'entendre. Hélas !....

En respirant la vie et le dernier soupir
Du mortel chéri qui nous aime,
Qu'il est cruel de ne pouvoir mourir,
Et de se survivre soi-même !

La malheureuse Cypris, détestant l'immortalité, qu'elle pouvoit partager avec son Amant, chercha du moins à ranimer en lui quelqu'étincelle. Elle recueillit le sang qui couloit encore de sa blessure ; et du reste de sa tiédeur, fit éclore l'Anémone.

Emblême de la vie, aimable et tendre fleur,
Qui brille le matin, le soir perd sa couleur ;
Et passant de nos prés sur l'infernale rive,
Nous présente, en un jour, l'image fugitive
De la jeunesse et du bonheur

Après cette métamorphose, Vénus fit

fit élever, dans cet endroit même, un Temple à son cher Adonis. Là se renouvelloit tous les ans la pompe de ses funérailles. Les habitans de la Syrie, et ceux de la Grèce, adoptèrent dans la suite cette fête annuelle. Le premier jour, ils se couvroient de vêtemens lugubres, s'arrachoient les cheveux, et se frappoient la poitrine, en pleurant la mort d'Adonis. Le lendemain, ils célébroient avec allégresse, sa résurrection et son apothéose; ainsi, dès ce temps-là, comme aujourd'hui, l'on voyoit toutes les femmes,

Du soir au lendemain, changeant de ton, d'humeur,
Comme d'habit et de couleur,
Et retournant leur physionomie,
Pleurer de joie ou de douleur,
Suivant la circonstance et la cérémonie.

Mais la vérité m'éloigne de la Fable ; j'y reviens : Cypris, après avoir rendu les derniers devoirs à son bien-aimé, songea elle-même à soigner ses blessures. En volant au secours d'Adonis, elle n'avoit senti, ni les rochers, ni les ronces qui l'avoient déchirée. Les rosiers épineux étoient teints de son sang. Plusieurs gouttes jaillirent sur les roses ; et ces fleurs, qui jusqu'alors avoient été blanches, conservèrent, depuis cet accident, la couleur du sang de Vénus.

Aussi, moi, qui jamais n'obtins d'autre faveur,
Qui jamais n'eus d'autre ressource,
Que de vous présenter quelquefois cette fleur ;
Je crois, en la voyant briller sur votre cœur,
Voir le sang de Vénus retourner à sa source.

LETTRE XXXIV.

VOUS savez, Emilie, ou vous saurez un jour, que ce qui désole une femme, en console souvent une autre. La mort d'Adonis fit le désespoir de Cypris et la consolation de Proserpine. Cette Reine, qui s'ennuyoit beaucoup dans son Empire, fut enchantée d'y recevoir le favori de Vénus; et, ce qui la charmoit encore plus, c'est que la Déesse ne pouvoit suivre son Amant dans l'Elysée. Proserpine se flattoit donc de posséder seule l'Ombre d'Adonis.

Ce bonheur vous paroît sans doute imaginaire.
Qu'est-ce qu'une Ombre pour un cœur!

Mais apprenez qu'Amour, pour l'ordinaire,
Court après l'Ombre du bonheur.

Vénus, qui pleuroit encore son cher Adonis, instruite des projets de Proserpine, en conçut une douleur amère. Mais bientôt le dépit succède à la douleur, et la rage au dépit. Ses sanglots s'arrêtent, ses larmes se sèchent sur ses joues brûlantes. La fille de l'Océan vole à l'Olympe, traverse la foule des Dieux, se jette aux pieds de Jupiter, les presse de ses mains tremblantes; et, ne dissimulant plus rien : « Oui, mon » père, s'écrie-t-elle, oui, j'aimois » Adonis. Je l'aimois, je l'ai perdu ! J'ai » perdu la jeunesse, les charmes, la » tendresse de mon Amant. Son ame » encore me restoit fidelle, et Proser-

» pine prétend me la ravir. La cruelle
» veut m'enlever jusqu'à l'Ombre de ce
» que j'aimois. O Jupiter ! venges-moi.
» Rends-moi mon Adonis. Qu'il vive ;
» pour que Proserpine ne triomphe
» pas de ta fille, et que l'immortalité
» ne me soit plus insupportable. »

Jupiter attendri, mais n'osant décider une querelle dont le motif compromettoit les droits de l'hyménée ; ordonna aux deux rivales de s'en rapporter au jugement de Thémis.

Cette vierge immortelle, fille du Ciel et de la Terre, et sœur de l'aimable Astrée, portoit un bandeau sur les yeux. D'une main elle tenoit un glaive, de l'autre une balance, et le miroir de la Vérité.

Son Temple étoit ouvert. Pour avoir audience
On ne parcouroit point le Dédale éternel,
Tracé par la Chicane et la Jurisprudence ;
L'encre ne couloit pas encore sur son autel,
Et l'or ne faisoit point trébucher sa balance.

Thémis, après avoir entendu Vénus et Proserpine, partagea leur différend par la moitié, et prononça qu'Adonis passeroit six mois sur la Terre, et six mois dans l'Elysée. Cet expédient mit les rivales à-peu-près d'accord. Restoit à décider laquelle des deux jouiroit la première de la présence de son Amant; et comme Proserpine, depuis quelque temps, étoit en possession, elle obtint pour elle la continuation du premier sémestre. Quel siècle pour Vénus! mais Mars en adoucit la durée. Après une légère résistance,

Elle souffrit qu'il lui parlât,
Qu'il partageât sa peine et plaignît ses alarmes ;
Puis, qu'il essuyât quelques larmes,
Puis enfin, qu'il la consolât.
Et lorsque après six mois, encore tendre et fidelle,
Adonis pour Vénus quitta le sombre bord,
L'innocent reconnut près d'elle,
Que les absens ont toujours tort.

Le pauvre Adonis pleura long-temps cette étrange perfidie. Il gémissoit la nuit, il se plaignoit à l'Aurore ; et l'Aurore, touchée de ses plaintes, les répétoit au lever d'Apollon. Ce Dieu n'apprit qu'avec un dépit secret, les amours et les infidélités de Vénus. Il se rappeloit des temps plus heureux, et bientôt ces souvenirs enfantèrent la jalousie. Caché derrière un nuage, il épia les Amans, et trompa la vigilance de Gal-

lus, gardien de leurs plaisirs. Aussitôt il en avertit Vulcain, qui, durant leur sommeil voluptueux, enveloppa Mars et Vénus de filets imperceptibles. L'Olympe assemblé, fut témoin de leur réveil et de leur confusion.

J'ignore si, dans cet instant,
Vulcain fit bonne contenance;
Mais je sais bien qu'en éclatant,
Un époux doit toujours rougir de sa vengeance.
Quand l'Hymen fait un *quiproquo*,
Le sage se résigne, il cède à son étoile,
Et sait, le front couvert d'un voile,
Jouer son rôle *incognito*.

Mars furieux, changea Gallus en coq, pour le punir de sa négligence. Il paroît que sous cette forme nouvelle, Gallus devint plus vigilant; car tous les jours encore, avec la même exactitude,

Il annonce aux Amans le lever de Phœbus ;
Et Mars, en l'écoutant, sort des bras de Vénus.

Vulcain, à la prière des Dieux, ayant levé ses filets, Mars se sauva dans les montagnes de la Thrace, où il fut depuis adoré ; et Vénus se réfugia dans l'île de Cypre. Là, par un prodige nouveau pour elle, elle crut voir de jour en jour décroître sa ceinture ; peu-à-peu cette parure divine refusoit d'environner son sein. Enfin, elle fut obligé d'y renoncer jusqu'à la naissance de l'Amour.

Que de bien, que de mal j'aurois à vous dire de ce Dieu ! Mais je m'impose silence. Il est trop cruel pour en dire du bien, et trop puissant pour en médire. D'ailleurs, quelle seroit l'utilité, quel seroit le prix de mes leçons ?

Si votre cœur daignoit m'entendre,
Je vous parlerois de l'Amour ;
Mais que puis-je vous en apprendre ?
Je ne l'ai vu qu'à votre Cour.
Mieux que moi, dès long-temps vous devez le connoître,
Et sur ce chapitre, à son tour,
L'Ecolière pourroit en remontrer au Maître.

Fin de la seconde Partie.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

Tom. 3.

Frontispice.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

Par M. De Moustier.

SECONDE ÉDITION.

TROISIÈME PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant!
TÉLÉMAQUE, *liv.* 2.

A PARIS,
Chez Desenne, Imprimeur-Libraire,
au Palais Royal.

1792.

A EMILIE.

Au Château de L. . . le premier Octobre 1788.

JE vous écris, Emilie, dans ce boudoir tranquille où vous aimez si souvent à vous recueillir.

Cet asile devient pour vous
Le Temple des vertus, des talens, de la gloire:
Ah! qu'il me voie à vos genoux,
Et ce sera mon oratoire.

Quoiqu'il en soit, votre goût pour cette aimable cellule est bien selon mon cœur.

J'aime un boudoir étroit qu'un demi-jour éclaire;
Là, mon cœur est chez lui. Le premier demi-jour

Fut, par la Volupté, ménagé pour l'Amour.
La discrète amitié veut aussi du mystère.
Quand de nos bons amis, dans un lieu limité,
Le cercle peu nombreux près de nous se rassemble,
Le sentiment, la paix, la franche liberté,
Président en commun au petit comité.
On est là. Qu'y fait-on? Rien; mais on est ensemble.
Dans un salon froidement spacieux,
Que le luxe à grands frais décore,
Rien ne parle à mon cœur, quand tout parle à mes yeux.
Il semble, dans ces vastes lieux,
Que le sentiment s'évapore.
Dans un boudoir on s'aime mieux,
Plus intimément on s'accueille.
Rien ne se perd, tout devient précieux:
Un geste, un mot, un rien, tout se recueille.
Là, vers la fin du jour, la simple Vérité,
Honteuse de paroître nue,
Pour cacher sa rougeur cherche l'obscurité.

Là, la confidence ingénue
Rapproche deux amis ; et si quelque soupir
A l'un des deux se laisse entendre,
Sentez-vous avec quel plaisir
Il devine les pleurs qu'à l'autre il fait répandre !

Heureux, Emilie, celui qui près de vous en feroit la douce expérience ! Ah ! si les Dieux m'avoient réservé ce bonheur, quel Temple, quel séjour enchanté vaudroit pour moi votre aimable asile ?

Là, je voudrois passer ma vie ;
Là, je voudrois, un jour, mourir
Les yeux fixés sur mon amie.
Là, le nom chéri d'Émilie
Seroit mon dernier mot et mon dernier soupir.
Là, s'échappant de l'infernale rive,

Sur l'aile du Zéphyr, mon ame fugitive
Reviendroit soupirer. Ainsi, dans les beaux jours,
L'hirondelle franchit le vaste sein de l'onde ;
Et, fidèle à son nid, revient, de l'autre Monde,
Visiter le berceau de ses jeunes amours.

LETTRE

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRE TRENTE-CINQUIEME.

SI l'on vous racontoit, Emilie, qu'il existe un aveugle armé de traits empoisonnés, qui, par un instinct cruel,

choisit à son gré ses victimes, et les frappe toujours droit au cœur ; que cet aveugle porte sur les yeux un bandeau, lequel, se multipliant à l'infini, va couvrir la vue de tous ceux que le trait fatal a blessés ; vous traiteriez, sans doute, ce récit de fable et de mensonge. Mais si l'on ajoutoit que l'aveugle est de votre connoissance, que souvent même vous lui prêtez vos yeux, et qu'en récompense il vous prête son bandeau, votre incrédulité feroit place à l'étonnement. Enfin si l'on vous assuroit que, dès l'âge de quinze ans, vous avez conduit l'aveugle par la main, et lancé vous-même un de ses traits les plus ardens ; alors, avec un sourire, tendre peut-être, vous vous

rappelleriez l'ami d'Emilie, et vous diriez : Cet aveugle est l'Amour.

Je vais vous en parler ; car mon sort désormais,
Près de vous, mon aimable amie,
Est de jurer de n'en parler jamais,
Et d'en parler toute ma vie.

A peine Vénus eut-elle enfanté Cupidon, que Jupiter, lisant sur sa physionomie douce et perfide tout le mal qu'il feroit un jour, le proscrivit dès le berceau. Vénus pour le soustraire au courroux de Jupiter, prit son fils dans ses bras, et, foible encore, elle se traîna, avec ce doux fardeau, dans les forêts de l'isle de Cypre. Là, elle oublia les plaisirs brillans de la cour céleste, et s'enivra des délices de l'amour maternel.

Elle éprouvoit cent fois le jour,
Ce mélange d'inquiétudes,
D'ivresses, de sollicitudes,
Inséparables de l'amour;
Ses soins étoient plaisirs pour elle
Les soins de mère sont si doux!
Son fils jouoit sur ses genoux,
Ou bien pendoit à sa mammelle.
Reposoit-il? « Vents, taisez-vous;
» Zéphyr, flattez-le, disoit-elle;
» Embeaumez-le, rose nouvelle;
» Sommeil, verse-lui les pavots
» Que tu me destinois: je veille
» Si doucement quand il sommeille!
» Comme il sourit! Que le repos
» Donne de grâce à l'innocence!
» Du vainqueur des Rois, des Héros,
» Voilà donc la tendre espérance!
» Voilà celui dont la puissance,
» Egale aux arrêts du Destin,
» Donnera des lois à la terre,
» Enchaînera le genre humain,
» Les Dieux même! Et je suis sa mère! . . . . .

» Mais ses traits semblent s'altérer ;
» Il souffre ! S'il alloit pleurer ! ....
» Non ! ses yeux s'ouvrent, il soupire,
» Et s'éveille pour me sourire. »

Malgré sa tendresse pour son fils, Vénus ne fut pas sa seule nourrice. Si l'Amour n'eût sucé que le lait de la beauté, son caractère en eût prit seulement une teinte de coquetterie, ce qui, de nos jours, ne tire plus à conséquence ; mais aussitôt qu'il put marcher, il parcourut les bois, suça le lait des bêtes sauvages, et, avec leur substance, il prit leur férocité. Bientôt il se façonna un arc de fresne, des flêches de cyprès, et les essaya contre les animaux qui l'avoient nourri. Sûr de son adresse, il l'exerça contre les

hommes, et Vénus elle-même ne fut pas épargnée.

Quelques-uns de ses traits, légèrement dorés, blessoient les Amans heureux. D'autres, armés d'une pointe de plomb, portoient au fond du cœur la froideur et l'ingratitude. Mais la plupart, trempés dans un poison subtil, frappoient, et frappent encore les amans infortunés. Leur atteinte est souvent inévitable;

Mais, en se tenant à l'écart,
Le sage, de leurs coups n'a, dit-on, rien à craindre;
Car ils ne portent pas plus loin que le regard
D'une belle ne peut atteindre.

Cependant l'Amour cache par-tout ses traits avec tant d'adresse, la Nature et les Arts conspirent tellement avec lui,

que la défiance elle-même est quelquefois prise en défaut.

Sous le verre d'une tablette,
Où l'art aura représenté,
En raccourci, les traits de la beauté,
Que l'œil du Sage innocemment s'arrête;
Le trait part, le coup est porté;
L'illusion commence la défaite
Qu'achève la réalité.

Souvent, dans un bois solitaire,
Où le Sage respire en paix,
L'écho des prés et des forêts
Lui rend les doux accens d'une jeune bergère.
S'il y prête l'oreille, aussitôt dans son cœur
Le trait s'insinue; et le Sage,
Attiré pas à pas vers ce chant séducteur,
Court au devant de l'esclavage.
Quelquefois, au bord d'un ruisseau,
Etendu sur l'herbe fleurie,
Du souvenir des fêtes du hameau
Il entretient sa rêverie.

Le souvenir embellit tout.
» Qu'aux fêtes de Cérès Climène étoit jolie !
Oh ! que ses grands yeux bleus avoient de modestie !
Que sa parure avoit de noblesse et de goût !
Ce temple de verdure est digne de Climène.
Viens, Climène, en ces lieux reposer tes appas ;
Viens baigner tes pieds delicats
Dans l'onde de cette fontaine ;
Ces bois t'ombrageront de leur feuillage épais ;
Mes soins écarteront les regards indiscrets.
Ah ! ne crains pas les miens. Je devine tes charmes.
Mais j'aime la vertu, j'adore la pudeur .... »
Le réveur, à ces mots, dans ses yeux sent des larmes,
Et le trait d'amour dans son cœur.

Enfin les traits de l'Amour se rencontrent par-tout : dans le monde, dans la solitude, dans les fleurs d'un bouquet, dans les plis d'une gaze, dans les reflets d'une glace, dans les Romans, dans les lettres, même dans l'Amitié,

excepté dans les miennes, peut-être.

Quoique ces traits pénètrent jusqu'au fond de l'ame, c'est presque toujours par les yeux qu'ils s'insinuent. Il faut qu'il existe, des yeux au cœur, quelque fibre délicate qui serve de conducteur à cette flamme électrique; et dans ce siècle éclairé, où l'on a porté si loin la connoissance des nerfs, je voudrois bien qu'un subtil Anatomiste pût découvrir cette fibre conductrice; car, dès qu'il seroit démontré que le pouvoir de l'Amour ne tient qu'à un fil, ce fil une fois coupé,

Adieu, tous les secrets de la coquetterie,
Soupirs, larmes, coups-d'œils, sourires, trahisons;
Adieu, fureurs, craintes, soupçons,
Noirs enfans de la Jalousie.....

Oui, mais adieu, doux sentimens,
Si précieux aux belles ames !
Adieu, soupirs, baisers de flammes ;
Ivresses, larmes et sermens ;
Adieu le bonheur des amans !
Le repos de l'indifférence
Pourroit-il compenser la perte du plaisir ?
Non ; aimer, jouir, et souffrir,
De l'homme voilà l'existence.
Mais, en amour, sur-tout, par un secret lien,
Tout s'enchaîne, l'ardeur, la crainte, l'espérance ;
Peines, plaisirs, tout se balance ;
On souffre, on jouit ; tout est bien.

Ainsi, laissons là le projet de notre découverte. Aussi bien, fussions-nous à l'abri des traits de l'Amour, il nous subjugueroit encore par les charmes de la persuasion. Aucun Dieu ne possède, comme lui, le talent de s'insinuer dans un cœur, d'égayer la morale, d'appla-

nir les scrupules, et de donner aux foiblesses humaines le coloris de la vertu. On assure même que ses argumens sont sans réplique. Je le crois volontiers.

Mais sur le chapitre des mœurs,
De sophisme je le soupçonne;
Car de la sagesse il raisonne
Comme un aveugle des couleurs.

Au reste, si ces raisonnemens ne sont pas toujours justes, au moins doivent-ils être amusans, car ils lui sont inspirés par la Folie, que Jupiter lui a donnée pour conductrice. Cette déesse agile le conduit sans cesse aux assemblées, aux spectacles, aux bals, aux rendez-vous. Chez nous, elle l'affuble tour à tour d'un uniforme, d'un petit manteau, d'un grand chapeau, d'une

robe à longs plis, d'un bonnet carré, d'une perruque à circonstances, d'un habit de Cour, d'une petite coiffe noire, et même d'un capuchon. La plupart de ces costumes lui vont très-mal; mais lorsqu'il n'emprunte point cette garde-robe étrangère, le pauvre malheureux est réduit à marcher tout nud. L'on a beau lui en vouloir, cette idée excite la compassion; il se joint même à cet intérêt un secret attendrissement, quand on se rappelle que sa nudité est encore l'emblême de ce qu'il fut dans l'âge d'or.

Comme il étoit sans voile, il étoit sans détours.
Dès qu'il aimoit, il disoit: je vous aime;
Et cet aveu n'étoit point un problême
Qu'un Amant pût résoudre à peine en quinze jours.

Il n'étudioit point ses timides discours,
Comme une certaine Emilie
Qui prétend sauver sa pudeur
Sous le voile douteux de l'amphybologie;
Tandis que ses regards, ses soupirs, sa langueur
Nous font du secret de son cœur,
Le secret de la Comédie.

LETTRE XXXVI.

ON se plaint, depuis long-temps, des traits de l'Amour; cependant ils ont fait verser moins de pleurs que ses ailes. Elles sont teintes de pourpre, d'or et d'azur. Ces nuances variées offrent l'emblême de l'inconstance, sur le plumage qui en est le mobile.

Je ne vous dirai pas, Emilie, à quel âge l'amour sentit croître ses ailes. Un petit-maître vous protesteroit que ce fut le jour même, où, au plus tard, le lendemain de sa naissance. Pour moi, voici mon opinion à ce sujet.

Il n'eut point d'ailes en naissant ;
L'innocence est toujours fidelle ;
Il n'en eut point en grandissant,
L'enfance n'est jamais cruelle.
Dans l'âge où naissent les soupirs,
Il ne voltigea point encore ;
La constance est sœur des desirs
Que ce bel âge voit éclore.
Mais dès le premier baiser
Que sa bouche obtint des belles,
Les deux pointes de ses ailes
Commencèrent à percer.
Nouveaux baisers ; le plumage
En deux jours se déploya.
Enfin, par son doux langage,
Il obtint bien davantage ! . . .
Dès qu'il en fut venu là,
Aussi-tôt il s'envola.

Peu de temps après, l'Amour se promenoit avec sa mère dans une prairie émaillée de fleurs. Là, comptant

sur l'agilité de ses ailes, il se vanta de moissonner, en quelques minutes, plus de fleurs que Vénus n'en pourroit cueillir. Vénus accepta le défi ; et Cupidon, voltigeant devant elle, alloit gagner la gageure.

Mais, au moment d'être vainqueur,
Il vit évanouir sa gloire.
L'Amour bien rarement remporte la victoire,
En voltigeant de fleur en fleur.

La Nimphe Péristère, qui accompagnoit Cypris, l'aida sur-le-champ à remplir sa corbeille ; et l'Amour, piqué de se voir vaincu, changea la Nymphe en colombe ;

Afin d'apprendre désormais
A nos modernes Péristères,

Qu'avec

Qu'avec l'Amour, Nymphe ne doit jamais
Se mêler que de ses affaires.

Malgré ce mauvais succès, Cupidon a toujours conservé le goût de voltiger. Il a suivi, dans ses conquêtes, la méthode de nos fats à bonnes fortunes, avec cette différence, que ceux-ci vieillissent en sortant de l'enfance, au lieu que l'amour a toujours conservé la taille et la fraîcheur d'un jeune enfant. Cette extrême jeunesse étonne, surtout quand on la compare avec sa force irrésistible.

Par quel charme, ou par quelle adresse,
Un foible enfant peut-il renverser la Raison
Et triompher de la Sagesse ?
On le dit fort ; mais le fripon
N'est fort que de notre foiblesse.

Au reste, l'enfance de l'Amour est assez prouvée par ses jeux, ses caprices, et ses inconséquences; et l'on sent aisément que l'âge de la prudence ne peut ni lui convenir, ni lui plaire.

L'amour est tellement enfant,
Et, pour son âge, a tant de complaisance,
Que d'un regard il fait souvent
Tomber la vieillesse en enfance.

Cependant sa figure ne porte point le caractère naïf de l'innocence; on n'y lit que le plaisir d'avoir fait le mal, et le désir de le faire encore. Malgré cette physionomie perfide, les Anciens regardoient l'Amour comme le plus beau des habitans de l'Olympe. Cette opinion me semble bien naturelle;

Car si la femme que j'aime
Est la plus belle à mes yeux,

Il est juste qu'Amour lui-même
Soit pour moi le plus beau des Dieux.

Quant à son caractère, les opinions sont absolument divisées. Les uns le font auteur de tous les biens, les autres de tous les maux, suivant les biens ou les maux qu'ils ont reçus de lui. Pardonnez, Emilie, si je suis de ce dernier parti; vous n'avez pas voulu que je fusse du premier.

Il est probable que cette double opinion a donné lieu à l'idée que les Anciens ont conçue de deux Amours opposés. Suivant eux, l'un préside à la volupté, l'autre au sentiment.

L'un flétrit la fleur du plaisir
Aussitôt qu'elle vient d'éclore;
C'est lui qui, jadis, fit vieillir
Titon dans les bras de l'Aurore.

L'autre inspire ce feu divin
Que vous allumez dans mon sein ;
Cette flamme pure et sublime
Que la vertu nourrit d'estime.
Dévoré de sa sainte ardeur,
Ma bouche, en soupirant, l'exhale.
Du feu sacré l'autel est dans mon cœur,
Et vous en êtes la Vestale.

Quant à la naissance de l'Amour, elle a donné lieu à plus d'erreurs et de systêmes, que son caractère et tous ses attributs.

Aristophane raconte que la Nuit, fécondée par Zéphyre, pondit un œuf, d'où sortit Cupidon.

Platon rapporte qu'au banquet céleste, Porus, Dieu de l'abondance, s'étant énivré de nectar, rencontra, dans les jardins de Jupiter, Pénia, Déesse

de la pauvreté, qui devint mère de Cupidon; et que Vénus adopta cet enfant.

Sapho le fait fils du Ciel et de la Terre; Alcée, de la Discorde et de l'Air; plusieurs, de Zéphyre et de Flore. Enfin, il n'y a point de Financier parvenu, sur l'origine duquel on puisse citer autant de variantes. Quelques profanes ont même osé avancer que l'Amour n'étoit ni Dieu, ni Roi. Si cette erreur s'étoit accréditée, vous l'auriez dissipée de nos jours;

Et depuis que l'Amour reposé
Entre vos bras, votre beauté
Eût assuré sa royauté;
Vos vertus, son apothéose.

LETTRE XXXVII.

S'IL existe des caprices aimables, ce sont assurément les caprices de l'Amour.

Il est aimable quand il pleure,
Il est aimable quand il rit.
On le rappelle quand il fuit,
On l'adore quand il demeure.
C'est le plus aimable boudeur
Qui soit de Paris à Cythère;
C'est le plus aimable imposteur
Qui soit né pour tromper la terre;
Il fait vingt sermens aujourd'hui,
Et demain il les désavoue:
On sait qu'il blesse quand il joue,
Et l'on veut jouer avec lui.

Je vais, Emilie, vous citer un trait

qui vous prouvera que ses jeux ne sont pas toujours des jeux d'enfant. Il étoit encore très - jeune lorsqu'il fit avec Hébé, sa compagne, le voyage de Paphos, où Vénus avoit un Temple célèbre. Là, après avoir étudié les Arts et les Sciences,

Ce Dieu malin, qui sans cesse varie
Ses goûts légers, ses plaisirs, ses travaux,
Conçut un jour la docte fantaisie
De professer, au milieu de Paphos,
Les élémens de la Géographie.

Dans ce dessein, lui-même il façonna
D'un marbre blanc la surface arrondie,
Et d'un bleu tendre avec art dessina
Sur ses contours la Grèce, l'Italie,
Londres, Paris, Cythère, *et cætera.*

La jeune Hebé, qui toujours le seconde,
Dans ses projets grandement l'assista,

En se chargeant de la machine ronde ?
Aux écoliers que l'amour enseignoit,
En tous les sens Hébé la retournoit,
Pour leur montrer les quatre coins du Monde,

Mais la Déesse, à la fin, se lassant
De ce travail, Cupidon, pour bien faire,
Avec adresse ayant coupé sa sphère
Par l'Equateur, la fendit justement
En deux moitiés ; parquoi les Antipodes,
Mis de niveau, furent moins incommodes
A transporter. L'Amour, deçà, delà,
Contre le sein d'Hébé les accoupla.

Or de l'amour la gentille écolière,
Flore, un beau jour, ayant touché, dit-on,
Du bout du doigt les pôles de la terre,
Chaque toucher fit éclore un bouton :
Bouton naissant de rose printanière
Ne brille pas d'un plus beau coloris
Que ce bouton éclos du sein des lis.
A s'en parer Hébé fut la première ;
L'amour lui-même en parut enchanté ;
La mode en vint : chaque Divinité

Modestement promenoit à la ronde,
Sous un tissu gonflé par le zéphyr,
Les deux boutons prêts à s'épanouir,
Qui couronnoient sa double Mappemonde.
Chez les humains cette mode passa
Rapidement ; et l'adroite Nature
Pour le beau sexe avec art imita
Des Déités la nouvelle parure,
Comme elle avoit, à quelque tems de là,
De Cythérée imité la ceinture.

Mais ces trésors, qui sont d'un si grand prix
Dans la saison du règne de Cypris,
Sont dédaignés par l'austère vieillesse.
Dans l'âge mûr, nous voyons nos mamans
Laisser tomber ces frêles ornemens
Quavec tant d'art éleva leur jeunesse,
Jouets légers de l'Amour et du Temps,
Que la sagesse abandonne aux enfans.

Je conviens, Emilie, que ce trait d'invention, dont les imitations ont été si multipliées, n'est point consigné dans

l'Histoire de l'antiquité ; mais il nous est parvenu par la tradition, dont le rapport, depuis tant de siècles, est appuyé sur une expérience aussi heureuse que constante. Je vous engage donc à le croire, d'autant que vous êtes, moins que personne, en état de le contester ;

Car si vous osiez démentir
La vérité de ce système,
Vous pourriez, je crois, nous fournir
Double argument contre vous-même.

LETTRE XXXVIII.

VÉNUS, depuis long-temps, cherchoit l'occasion de réconcilier son fils avec Jupiter, lorsqu'enfin le Destin la lui présenta : ce furent les noces de Thétis et de Pelée, où toute la cour céleste fut invité, excepté la Discorde.

Vénus, profitant de la circonstance, alla trouver Thétis, et lui dit : « Jupiter » a proscrit mon fils en naissant ; vous » pouvez tout aujourd'hui ; obtenez sa » grâce, et comptez sur sa reconnois- » sance.

« Il semera de fleurs votre heureux hyménée ;
» Il abrégera la journée,

» Alongera la nuit ; et l'on verra l'Amour
» Faire un mariage à la Cour. »

Thétis promit son intercession à Vénus, qui, pour la seconder, alla solliciter l'appui de Junon.

» Présentez mon fils, lui dit-elle ;
» Obtenez son pardon : pour prix de ce bienfait,
» A votre époux il doit lancer un trait
» Qui le rendra huit jours fidele. »

Junon, tentée d'un pareil phénomène, promit à Vénus de l'aider de tout son crédit.

L'Olympe étant donc assemblé, l'Amour tenant Thétis par la main, parut dans le Temple de l'hyménée. Il portoit sur sa figure cette candeur enfantine et ce regard ingénu qui ne manquent jamais les cœurs. Il sourit, et fut aimé.

L'Hymen voulut lier connoissance avec cet aimable étranger, et lui proposa même une association. Mais leur commerce souffrit beaucoup de l'opposition de leurs caractères. L'un est de feu, l'autre de glace. Aussi les amans tremblent-ils avec raison de les voir réunis. En effet,

Il est si naturel, ce me semble,
Que l'Hymen, de l'Amour attiédisse l'ardeur.
Du chaud, du froid unis ensemble,
Que résulte-t-il ? La tiédeur.

Quoiqu'il en soit, Junon et Thétis présentèrent l'Amour à Jupiter, qui lui accorda sa grâce. L'enfant vola sur ses genoux, et le caressa : mais on sait que ses caresses sont des blessures. Toutes les Déesses furent blessées presque en

même temps. Les propos, les regards s'animèrent ; et les yeux de Bacchus ayant rencontré ceux de Cypris, ne se baissèrent plus.

Ce Dieu, long-temps en butte au courroux de Junon, venoit enfin de se réconcilier avec elle, et paroissoit, pour la première fois, au banquet céleste. Outre ses qualités réelles, il avoit pour les Déesses le plus grand de tous les mérites, celui de la nouveauté. La curiosité l'assiégeoit. Vous devinez qu'il fut interrogé, vous devinez aussi qu'il fallut répondre,

Car du sexe discret dont nous suivons la loi,
Tel est l'Amour pour le silence,
Que quand il interroge un muet de naissance,
Il faut, ou qu'il reponde, ou qu'il dise pourquoi.

Bacchus répondit donc en ces termes : Vous savez, Déesses, que je dois le jour à Sémélé, fille de Cadmus, frère d'Europe, qui a donné son nom à la plus belle partie de l'Univers. Ma mère entroit dans cet âge où la laideur même brille des charmes du printemps : jugez de quel éclat devoit briller sa beauté ! Jupiter lui-même en fut ébloui, et de ses yeux le trait passa dans son cœur. Soudain il prend la taille et la figure d'un adolescent. Il paroît, il est aimé. Long-temps la pudeur de Sémélé résiste à l'Amour ; mais enfin elle cède à la vanité. Son Amant, repoussé de ses bras, lui déclare qu'il est le Souverain des Dieux. A ces mots, un regard le rappelle, et Sémélé devient ma mère.

J'ignore, ô Junon, qui put vous instruire de ce mystérieux larcin; mais la vengeance en fut terrible. Vous vîntes trouver ma mère sous les traits de Béroé, sa nourrice; et lui donnant un baiser féminin, vous lui dites en confidence :

Ma belle enfant, qu'as-tu fait de tes roses ?
Je ne te vois que des lis aujourd'hui.
Qui peut avoir flétri tes lèvres demi-closes ? . . .
Le petit scélérat ! . . . Je gage que c'est lui !

Eh ! qui donc ? reprit ma mère en rougissant.

— Qui ! cet adolescent, dont les yeux, le sourire !
Les propos, en deux jours, poussent un cœur à bout,
Je ne veux rien savoir ; mais si tu me dis tout,
Je te promets de n'en rien dire.

Je n'ai rien à vous confier, répliqua émélé, puisqu'il n'y a rien.

— Rien ? . . .

— Rien ?... Regarde-moi donc ?... Quels regards abattus !

Rien ?... Mon enfant, j'ai là-dessus
Une science trop certaine.
J'ai passé par-là... Mais... ta robe ferme à peine,
Et ta ceinture ne joint plus !

A ces mots, ma mère ne répondit que par des larmes, et tomba dans les bras de la fausse Béroé, qui, feignant de la consoler, s'écrioit :

Ne pleure pas, ma pauvre fille !
On est jeune, on est foible... Eh ! ne sais-je pas bien
Ce qu'il en coûte alors ? Oh ! le petit vaurien !
Si je connoissois sa famille !...
— Vous la respecteriez. — Vraiment ce suborneur,
Ce scélérat, ce fourbe insigne,
T'aura fait encore trop d'honneur.
Tu verras qu'il descend au moins en droite ligne
De Saturne ! — Il est vrai. — Quoi ! ce jeune inconnu ?
— C'est Jupiter... — Et tu l'as cru ?
Va, les Dieux gagnent trop à l'être,
Pour dédaigner de le paroître.

Qui te l'a dit enfin ? — Lui-même. — L'imposteur ?
Abuser ainsi la candeur !
Un Jupiter sans barbe ! — Hélas ! reprit ma mère,
Si ce n'est le Dieu du tonnerre,
C'est au moins le Dieu du bonheur.

Eh bien, ajouta la perfide nourrice, pour te prouver sa divinité, qu'il paroisse devant toi dans l'éclat de toute sa puissance. Cette proposition flatta la vanité de Sémélé ; elle pressa son amant d'y condescendre. En vain celui-ci lui représenta qu'il y alloit pour elle de la vie ; elle lui répondit :

Si, par l'éclat brûlant de ta gloire suprême,
Ce foible corps est dévoré ;
Si je meurs enfin, je mourrai
Dans les bras de celui que j'aime.

Jupiter, trop tendre pour résister à ses désirs, parut dans un nuage de lumière,

tenant d'une main le sceptre, et de l'autre la foudre. Sémélé, ivre de gloire et d'amour, lui tendit les bras, et se précipita dans les siens; mais ses lèvres touchoient à peine les lèvres de son amant, que déjà la foudre l'avoit consumée. Son ame, en gémissant, s'envola dans l'Elysée. Junon sourit; et Jupiter, versant des larmes, me recueillit parmi les cendres de ma mère, et me mit dans sa cuisse, où il me porta jusqu'au terme de ma naissance. Alors Mercure me confia secrètement aux Nymphes de la montagne de Nysa, en leur disant:

« Elevez cet enfant à l'ombre du mystère.
» Il étoit orphelin avant de voir le jour.
» Que son enfance vous soit chère;

» Et dans le soin de votre amour,
» Puisse-t-il oublier qu'il a perdu sa mère ! »

Je la retrouvai en effet près de ces fidelles nourrices, qui, en récompense de leurs soins, brillent maintenant au milieu des astres, sous le nom des *Hyades.*

Quand je sortis de leurs bras, le bon Silène devint mon précepteur. Il étoit toujours monté sur son âne, et c'est à lui que je dois mes premières leçons d'équitation.

Son caractère étoit la bonhomie.
Il buvoit sec, mais il avoit le vin
Joyeux et tendre ; il eût, le verre en main,
Fait rire en chœur toute une Académie.
Auprès de lui, jamais le noir chagrin
N'osa rider le front de la Folie.

Si la Bacchante, avec un ris malin,
Dans un repas le barbouilloit de lie,
Il se prêtoit à la plaisanterie,
Et se vengeoit par un tendre larcin
Qu'il n'alloit pas raconter à sa mie.
Nymphes, Bergers, Driades et Sylvains,
De ses chansons répétant les refrains,
L'environnoient de leur bruyante orgie,
Et promenoient le meilleur des humains
Sur le meilleur des coursiers d'Arcadie.

Formé par les leçons d'un si bon maître, je résolus, dès ma jeunesse, de marcher sur les traces des Héros, et de surpasser la gloire des plus illustres Conquérans. Mais les idées des conquêtes que Silène m'avoit données, n'avoient rien de sanguinaire. Je voulois faire des heureux, et non pas des esclaves; et les peuples échappés à ma puissance devoient envier le sort des vaincus.

Mon plan étant ainsi conçu, je partis à la tête d'une armée innombrable.

Les Dryades, le thyrse en main,
Ouvroient la marche. Au lieu de machines de guerre,
Les Sylvains rouloient sur la terre
Des milliers de tonneaux de vin.
La Folie et l'Amour, le front ceint de raisin,
Remplaçoient parmi nous la Fureur et la Gloire;
Et quand l'armée, au son du tambourin,
Faisoit halte, c'étoit pour boire.

J'étois monté sur un char traîné par deux tigres; un thyrse me servoit de sceptre, et le pampre formoit mon diadême. Bientôt la Renommée annonça aux peuples de l'Inde, qu'un fils de Jupiter s'avançoit pour les conquérir. Ces peuples, me croyant héritier de la foudre, s'enfuirent à mon approche; mais, revenus de leur première terreur,

ils accoururent en foule au devant de leur nouveau Maître. Alors, au lieu d'exiger d'eux des tributs et des otages, je leur dis :

Ensemencez ce champ fertile, mais inculte.
Plantez ces jeunes ceps le long de ces côteaux ;
Dans ces rians vallons rassemblez vos troupeaux.
Voilà mes lois, voilà mon culte.
Je n'exerce point les horreurs
Du Dieu de Thrace et de Bellone.
Soyez libres ; je veux n'enchaîner que les cœurs.
A vos princes soumis je laisse la couronne ;
Mais à condition que de votre bonheur
Ils me rendront un pur hommage.
Je ne veux de mes droits que votre amour pour gage.
Allez ; soumettez-vous, et buvez au vainqueur.

En peu de temps, tous les peuples voisins subirent mes lois ; toutes les villes m'ouvrirent leurs portes, et je comptai mes jours par mes victoires. Enfin

ayant achevé la conquête de l'Arcadie, de la Syrie, et des autres provinces de l'Inde, je quittai mes nouveaux sujets, en leur disant :

» Je confie à vos soins tout ce que j'ai soumis,
» D'autres vainqueurs feront garder leurs diadèmes.
» Je n'ai conquis que des amis,
» Et les cœurs se gardent eux-mêmes. »

Je revins alors triomphant, et traversai toutes ces belles contrées, où je rencontrois à chaque pas les paisibles monumens de mes victoires. Je voyois les moissons dorer les champs fertiles, les troupeaux bondir dans les vallées, les arbres et la vigne couronner les côteaux de fruits et de verdures ; et comparant ces campagnes à celles où tant de Héros ont acquis une gloire si cruelle, je me disois, avec une joie secrète :

Je n'ai point abreuvé ces plaines
Du sang de mes nouveaux sujets ;
Elles n'ont vu briller que le fer de Cérès ;
Et de leurs limpides fontaines
Ces paisibles vallons n'ont vu rougir les eaux
Que du vin dont les flots inondent ces côteaux.

Enfin je m'embarquai, emportant les regrets et l'amour des peuples que j'avois conquis. Mes vaisseaux étoient couronnés de pampres verts. La vigne s'entrelaçoit autour des mâts et des cordages, et nous présentoit ses grappes vermeilles. Les Matelots en exprimoient le nectar, et chantoient les plaisirs de la vendange. Les Nymphes d'Amphytrite, attirées par leurs chants, environnoient nos vaisseaux ; elles élevoient au-dessus des flots leur sein de lis et leurs bras plus blancs que la neige.

Les Zéphyrs, battant des aîles, caressoient les trésors de ces Nymphes, et leurs douces haleines nous faisoient voguer paisiblement sur les plaines liquides.

Bientôt nous aperçûmes l'île de Naxos, comme un nuage sur l'horizon. Peu à peu ses rochers nous parurent sortir du sein des eaux. Les arbres antiques qui la couronnent, sembloient élever leurs têtes majestueuses à mesure que nous approchions de ses rivages. Je résolus de m'arrêter dans cette île : je la trouvai déserte ; mais je ne sais quel charme secret m'inspiroit sa solitude. Une voix intérieure sembloit me dire :

Sur les traces de la victoire,
Qui t'a conduit jusqu'à ce jour,

Ton cœur n'a connu que la gloire ;
Ici tu connoîtras l'Amour.

Attiré par cette douce rêverie, je m'égarai seul dans ce désert enchanté. Je croyois entendre l'écho soupirer. Plus j'avançois, plus ses accens devenoient tendres et plaintifs. Enfin j'arrivai près d'un rocher, au pied duquel la mer brisoit ses vagues blanchissantes Les flancs du rocher entr'ouvert présentoient une grotte dont l'entrée étoit ombragée par de noirs cyprès. Du fond de cet antre sauvage sortoit une voix touchante, qui prononçoit ces tristes paroles :

Cruel, pourquoi m'avoir trahie ?
Je t'aimois de si bonne foi !
J'ai tout sacrifié pour toi,
Et c'est toi qui me sacrifie !

Tu m'as condamnée à la mort !
Je te déplais, je suis coupable !...
Hélas ! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable,
Ingrat, je te plairois encor.

Si la douleur flétrit mes charmes,
C'est toi qui cause ma douleur.
Mon teint reprendroit sa fraîcheur,
Si ta main essuyoit mes larmes.
Mais tu fuis, et j'attends la mort.
Je te déplais, je suis coupable !...
Hélas ! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable,
Ingrat, je te plairois encor.

Du moins, à mon heure dernière,
S'il m'étoit permis de te voir !
Si je mourois avec l'espoir
Que tu fermerois ma paupière !...
Mais je suis seule avec la mort.
Je te déplais, je suis coupable !...
Hélas ! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable,
Ingrat, je te plairois encor.
Adieu ! ton amante abusée,
Mais trop foible pour te haïr,

T'adresse son dernier soupir
Avec sa dernière pensée.
Je vole au devant de la mort.
Je te déplais, je suis coupable!...
Hélas! s'il m'eût suffi d'aimer pour être aimable,
Ingrat, je te plairois encor.

A ces mots, le teint pâle, les cheveux épars, une femme sort de la grotte et s'élance vers les flots; mais, plus prompt que la foudre, je me précipite à sa rencontre, et la retiens dans mes bras. La douleur l'avoit abattue, l'effroi la saisit; elle pousse un cri perçant, me regarde, et tombe évanouie. Je ne vous dirai pas qu'elle étoit intéressante; elle pleuroit. En essuyant ses larmes, je sentois couler les miennes, et je m'enivrois d'une amère volupté. Enfin elle ouvrit des yeux languissans, et me jetant

un regard tendre et douloureux, elle me dit :

» Ah ! si mon sort vous intéresse,
» Si vous savez combien l'amour nous fait souffrir,
» Lorsque d'un cœur trop foible il trahit la tendresse,
» Par pitié, laissez-moi mourir ! »

Les accens de cette voix portèrent dans tous mes sens un charme inexprimable. Mon cœur palpitoit contre celui de cette infortunée ; et mes bras, en la soutenant, trembloient sous ce doux fardeau... »

A ces mots, Vénus, avec un sourire de dépit, s'écria :

» Le moment est critique ! et je vois votre cœur,
» Mon cher Bacchus, tomber en défaillance,
» Hébé, notre aimable vainqueur,
» A besoin de votre assistance. »

Hébé sourit, versa le nectar à la ronde,
et Bacchus suspendit son récit.

Ainsi de vos rigueurs me plaignant quelquefois,
Quand je suis prêt à vous confondre,
Vers la fin du dessert, au lieu de répondre,
Vous me versez ce joli vin d'Arbois
Que vous trouvez si bon! (soit dit par parenthèse)
Alors, abandonnant ma thèse,
Je me tais, vous riez; nous trinquons, et je bois.

LETTRE XXXIX.

La jalousie est une étrange chose !
Si je parle à Doris de mes jeunes amours,
Elle rougit. Soudain j'en devine la cause,
Et veux me taire. — Allons, Monsieur, parlez toujours,
Dit-elle — Mais enfin, Madame,
Mon récit vous déplaît. — En quoi? — Vous vous troublez ;
Vous pâlissez. — Eh bien, oui, tu me perces l'ame,
Perfide ! — Je me tais. — Non, ce n'est rien... Parlez.

Ce fut à-peu-près sur ce ton que Vénus, se mordant les lèvres, dit à Bacchus : Eh bien, que faisons-nous de notre aimable inconnue ? Bacchus reprit ainsi.

Nous étions assis sur le rivage. Sa tête penchée posoit sur ma poitrine ; et

et ses yeux, abattus de langueur, se levoient douloureusement vers les miens. Après un long silence, je lui dis en soupirant :

Votre cœur est blessé, mais on peut le guérir :
Essayez quelque temps, c'est moi qui vous en prie ;
Et je consens à vous laisser mourir,
Si je ne puis vous faire aimer la vie.

O vous, répondit-elle, vous qui prenez à mon sort un intérêt si tendre, que diriez-vous d'un homme qui, sauvé par son amante des portes du trépas ; qui, emmené par elle dans une île déserte, où leurs jours et leur tendresse fussent en sûreté ; qui enfin, se voyant sacrifier, et l'honneur, et la fortune, et la grandeur de sa bienfaitrice, tandis qu'elle reposeroit près de lui, sur la

foi de l'Amour et de l'Hyménée, s'enfuiroit sur le même vaisseau qu'elle lui auroit donné, et l'abandonneroit dans ce désert, seule avec son désespoir ? — Le perfide ! m'écriai-je, l'infortunée !... — Eh bien, reprit-elle, le perfide, c'est Thésée ; l'infortunée, c'est Ariane. Vous voyez la fille du sage Roi Minos, qui dicte des lois à la Crète. Hélas ! mon malheur tient à un enchaînement bien étrange de cruautés et de perfidies !

Androgée, mon frère, ayant remporté le prix de la lutte sur les habitans d'Athènes et de Mégare, les lâches l'assassinèrent, pour se venger de sa gloire. A cette nouvelle, Minos désespéré part à la tête de son armée, porte

chez les assassins de son fils le ravage et la mort, et va former le siége de Mégare. Vous savez qu'Apollon en avoit bâti les murailles, sur lesquelles, durant ses travaux, ce Dieu laissoit quelquefois reposer sa lyre. Les pierres en avoient contracté l'harmonie ; et dès qu'on les touchoit, elles rendoient un son mélodieux. Scylla, fille de Nisus, roi de Mégare, prenoit plaisir à entendre ces divins accords ; et durant le siége même de la ville, elle se rendoit souvent sur les murailles. Ce fut de là qu'elle aperçut, dans la plaine, le Roi Minos à la tête de ses guerriers. Mon père avoit la sagesse des Dieux ; il en avoit aussi la taille et les traits. Scylla sentit naître à sa vue une passion indomp-

table, à laquelle elle sacrifia tous les sentimens de l'honneur et de la nature. Le sort de la ville assiégée dépendoit d'un cheveu couleur de pourpre que Nisus avoit au sommet de la tête; Scylla le lui coupa durant son sommeil, et le porta, triomphante, à Minos, comme un gage de sa tendresse. Mais mon père, indigné de cette trahison, abandonna la fille de Nisus à sa honte et à ses remords. On dit qu'après la prise de Mégare, elle fut changée en allouette, et Nisus en épervier. Sous cette forme nouvelle, il poursuit encore la perfide qui l'a trahi.

Cependant Athènes, craignant le sort de Mégare, demanda la paix. Mon père la lui accorda; mais ce fut

à une condition bien cruelle, dont les Dieux semblent punir aujourd'hui sa malheureuse Ariane. Il exigea que, durant neuf années consécutives, les Athéniens lui envoyassent annuellement sept jeunes garçons et autant de jeunes filles, pour être dévorés par le Minotaure, qui habitoit le labyrinthe.

Cet édifice immense, chef-d'œuvre de l'ingénieux Dédale, contenoit une infinité de circuits ménagés avec une adresse perfide

Hélas ! il ressembloit au cœur de l'infidèle,
Dont l'innocence ignore les détours.
Sans le savoir, on s'engageoit comme elle ;
On se perdoit, comme elle, pour toujours.

Au fond de cette fatale retraite habi-

toit le Minotaure. Ce monstre, moitié homme, moitié taureau, dévoroit les infortunés que Minos enfermoit dans le labyrinthe.

Déjà, pour la troisième fois, les Athéniens nous envoyoient leur fatal tribut. Assise près du port, je considérois en silence leur vaisseau couvert de deuil, qui approchoit lentement du rivage. Il aborde enfin, et j'en vois descendre les tristes victimes. Les jeunes filles marchoient les premières, le front pâle, les yeux baissés. Elles ne pleuroient plus ; leurs larmes s'étoient épuisées dans les derniers embrassemens de leurs mères. Après elles, marchoient les jeunes captifs, les mains chargées de fer et la tête abattue. Un seul

osoit lever les yeux, et son regard noble et fier paroissoit défier la Fortune. Il semble que l'ame des héros se communique à tout ce qui les environne. A la vue de celui-ci, je me sentis élever au-dessus de moi-même, et je résolus de le secourir. Je saisis l'instant où, sans être entendue, je pouvois lui parler; et avec une surprise mêlée de mille autres sentimens, je reconnus, dans cet infortuné, le jeune et illustre Thésée, fils d'Egée, Roi d'Athènes. J'appris avec admiration que, malgré sa famille, il avoit voulu être du nombre des victimes destinées au Minotaure, afin de tuer le monstre, ou de périr avec ses concitoyens. Son courage, sa jeunesse, ses exploits déjà célèbres,

l'illustre sang de Pélops, dont il étoit issu par sa mère, tout m'inspira pour lui un intérêt... trop tendre peut-être. Je lui promis de le sauver, même au péril de mes jours, et il me jura, s'il étoit vainqueur, d'unir son sort au mien. Hélas!

J'ignorois qu'un héros, dont jamais le serment
Ne doit être un serment frivole,
Pouvoit tromper l'Amour innocemment,
Et, sans blesser l'honneur, manquer à sa parole.

Dès ce moment, regardant Thésée comme mon époux, je l'armai de ma main pour combattre le monstre. Je lui fis tenir le bout d'un fil dont je retins moi-même l'autre bout, afin de le guider dans les détours du labyrinthe. Je l'y vis entrer à la tête de ses

compagnons. On eût dit qu'ils descendoient tous au tombeau. Thésée seul sembloit marcher à la victoire.

Tremblante à la porte du labyrinthe, je suivois de loin le bruit de ses pas et le mouvement du fil qui les guidoit. Bientôt j'entends les hurlemens du Minotaure. Je frémis ! le fil s'agitoit dans mes mains, et m'indiquoit tous les mouvemens de Thésée. Je le sentois combattre, reculer, se détourner, poursuivre. Tout à coup le bruit cesse, et le fil reste immobile. Thésée étoit-il vainqueur ou vaincu ? Quelle alternative !.. Peu à peu je crois sentir un mouvement imperceptible ; je crois entendre des cris dans le lointain. Est-ce une illusion ? est-ce une

vérité ? Je frissonne, je palpite ; mon sang brûle et se glace tour à tour. J'écoute encore... En effet, j'entends des cris. Mais sont-ce les cris de la joie ou de la douleur ? mon cœur ne leur prête-t-il pas les accens qu'il désire ? Non ; le bruit approche... ce sont les chants de la victoire ! le fil s'agita de nouveau, je sens le retour de mon époux, j'entends ses pas, je l'entrevois ; il est vainqueur, il me tend les bras, il vole, il est dans les miens.

Ces momens-là n'ont ni soupirs, ni larmes :
On jouit trop pour bien jouir.
Je ne vous peindrai pas leur ivresse, leurs charmes ;
Mais puissiez-vous un jour aimer et les sentir !

Thésée, les yeux tendrement fixés sur les miens, et environné de victimes

qu'il avoit délivrées des fureurs du Minotaure, sembloit me rendre hommage de leur reconnoissance. La tête énorme du monstre étendu à nos pieds vomissoit des flots d'un sang noir, et les compagnons de Thésée la considéroient encore avec terreur. En ce moment, feignant de vouloir dérober le vainqueur à leurs empressemens, je le conduis, par des chemins détournés, sur le rivage de la mer. Un vaisseau, préparé par mes ordres, nous attendoit. Il nous reçoit, et les vents nous conduisent vers cette île fatale. Sa solitude, les ruisseaux qui l'arrosent, la verdure et les fleurs qui la couronnent, tout nous y présentoit une retraite digne de vrais amans.

Là, j'espérois couler mes jours.
J'y devois être épouse et mère,
Là, mon cœur fixé pour toujours,
Devoit partager ses amours
Entre mes enfans et leur père.
Je me forgeois une chimère
De tendresse et de volupté.
Ah ! d'une illusion si chère
Quand le charme nous est ôté,
Que la vérité semble amère !

Sur la mousse qui tapisse cette grotte, je m'étois endormie près de Thésée.

En me livrant aux douceurs du sommeil,
J'espérois que l'amour, qui fermoit ma paupière,
Avec le Dieu de la lumière
Viendroit le lendemain sourire à mon réveil.

Vain espoir ! Je m'éveille ; mes yeux, encore chargés de pavots, se tournent du côté de mon époux ; mes bras

s'étendent vers lui, et ma bouche cherche la sienne... Il avoit disparu. Je l'appelle, mais en vain. Alarmée et tremblante, je sors de la grotte, je parcours les bois, je gravis les rochers, je franchis les précipices ; je demande mon époux à tout ce que je vois. L'écho seul me répond en gémissant. Enfin, accablée de douleur et de lassitude, je me traînois lentement vers le rivage, en répétant le nom de Thésée, quand tout à coup, promenant mes regards sur le lointain des flots, je vis fuir ce même vaisseau sur lequel je l'avois sauvé, le perfide!... Le reste vous l'avez vu.

A ces mots, continua Bacchus, Ariane versa de nouveaux pleurs. — Que vous essuyâtes, reprit Vénus.

— Vous l'avez dit. — Mais pour guérir son cœur
Le vôtre proposoit un remède, Seigneur ?
Sans doute la malade usa de ce régime ?
— Et l'Hymen en rendit l'usage légitime.

En épousant Ariane, je lui ceignis cette couronne immortelle, chef-d'œuvre de Vulcain, qui brille parmi les astres *, depuis que la Parque m'a ravi mon épouse. Hélas ! il ne lui manquoit que l'immortalité.

Pardonnez-moi si je soupire.
Nous fûmes soixante ans amans. Vous jugez bien
Que je lui fus fidèle. — Oh ! cela va sans dire....
— Aussi je ne vous en dis rien.
— Vous conviendrez pourtant que les amours finissent.
— Mais l'amitié les suit. — De loin.
Ainsi que les amours, les amitiés vieillissent ;
— Oui ; mais le cœur ne vieillit point.

* La couronne d'Ariane fut changée en constellation.

A ces mots, la dispute s'échauffa. Les Dieux et les Déesses prirent parti, les uns pour Cypris, les autres pour Bacchus. J'aurois été pour celui-ci; car je crois, et j'offre, Emilie, d'en faire avec vous l'épreuve,

Je crois que deux tendres amans,
Après avoir cueilli des roses au printemps,
Moissonné dans l'été, vendangé sous Pomone,
Savourent l'amitié, dans l'hiver de leurs ans,
Comme un excellent fruit conservé de l'automne.

LETTRE XL

ON vous a souvent prévenue, Emilie, contre la fidélité des maris.

On vous a dit cent fois, et je vous le répète,
Qu'un mari fidèle est cité
Comme un prodige, ou bien comme une rareté
Qui va de pair avec une femme discrète.

L'assertion paroît forte, et cependant elle est vraie, non pas absolument dans la classe mitoyenne.

J'y connois qnelques bonnes ames,
Qui, conservant les mœurs de l'âge d'or,
Dans Paris affichent encor
La sottise d'aimer leurs femmes;

Et

Et qui d'un chaste hymen respectant le saint nœud,
Près d'une épouse tendre et sage,
Trouvent l'amour dans leur ménage,
Et le bonheur au coin du feu.

Vous concevez bien, Emilie, que cette félicité bourgeoise n'est pas faite pour les demi-Dieux.

Une épouse est chez eux meuble de compagnie ;
Cela fait les honneurs, cela sert de maintien
Dans les jours de cérémonie.
Elle est aimable, jeune et riche ; c'est fort bien.
On ne l'adore pas, ce seroit un délire ;
On l'aime, cela va sans dire.
Aussi jamais n'en dit-on rien.

Je vais, Emilie, vous donner une idée de cette fidélité du haut style, par l'exemple de Bacchus.

L'époux d'Ariane, qui s'absentoit souvent pour voyager, ayant été

accueilli chez Icarius, y séjourna quelque temps, moins pour enseigner à son hôte l'art de cultiver la vigne, que pour cultiver lui-même l'amitié de sa fille Erigone. Erigone avoit quinze ans.

Son jeune cœur entretenu
Dans une ignorance profonde,
N'ayant jamais connu le monde,
Connoissoit encor la vertu.

Aussi Bacchus trouva-t-il de grands obstacles à ses projets. En vain il employoit près d'elle tous les lieux communs de la galanterie. Erigone refusoit ou de les écouter, ou de les entendre. Enfin le Dieu, après avoir long-temps étudié cette place inexpugnable, découvrit un côté foible. Il s'aperçut qu'E-

rigone aimoit beaucoup le raisin, et qu'elle alloit secrètement à la vigne de son père, pour en manger. Alors, sûr de sa victoire, il vole à la vigne d'Icarius, se place sur le sentier par lequel arrivoit Erigone, et prend la forme d'une grappe vermeille qui pendoit à un jeune ceps. Quelque adroite que fût cette métamorphose,

J'aimerois mieux accepter un congé,
Que d'employer un pareil stratagême;
Il est triste d'être obligé
De cesser d'être soi pour plaire à ce qu'on aime.

Cependant la grappe attendoit Erigone. Elle arrive, l'aperçoit, pousse un cri de joie, et la cueille. Mais à peine en a-t-elle mangé les premiers grains, qu'une ivresse inconnue s'em-

pare de ses sens. Sa poitrine se gonfle et s'agite, son œil se trouble; sa bouche ardente caresse la grappe fatale, la presse et la dévore. Dieux ! s'écrie-t-elle, quel brûlant nectar ! je meurs empoisonnée !... A ces mots, Bacchus reprenant sa première forme : Rassurez-vous, lui dit-il, ce poison n'est pas mortel. Aimez-moi, je vous guérirai. Alors Erigone, baissant les yeux, rougit, soupira, et abandonna sa main ; mais j'ignore si ce fut au médecin ou à l'empoisonneur.

Cependant le temps de la vendange arrivoit. Icarius y avoit invité les Pasteurs du territoire d'Athènes. Le nectar couloit des grappes vermeilles, au son de leurs musettes et de

leurs voix. Icarius, pour les rafraîchir, leur présenta les prémices du jus de la treille. Mais malheureusement les Musiciens de ce temps-là n'ayant ni la capacité, ni le sang froid des nôtres, le nectar nouveau fit fermenter leurs têtes athéniennes; et comme ils avoient le vin mauvais, ils tuèrent Icarius, et le jetèrent dans un puits.

A peine ce crime eut-il été commis, que les épouses des meurtriers furent saisies d'un transport de fureur et de rage que rien ne put calmer. L'oracle consulté ordonna, pour expier le crime de leurs époux, que l'on instituât des fêtes en l'honneur d'Icarius. Ces fêtes furent nommées les jeux Icariens. On les célébroit en se balançant

sur une corde attachée à deux arbres. C'est ce que nous appelons aujourd'hui l'Escarpolette. Je ne regarde jamais cet exercice, sans me rappeler avec plaisir l'ancienneté de son origine.

Ainsi, lorsque dans un verger,
Sur une corde balancée,
Avec Flore et Zéphyr vous semblez voltiger;
Sur vos divins appas si ma vue est fixée,
Si je suis dans les airs votre taille élancée,
Et ce pied que Zéphyr vient de me déceler,
Et ce voile qui va peut-être s'envoler!...
Ah! que votre pudeur n'en soit pas offensée,
Je ne pénètre point des charmes inconnus;
J'élève vers le Ciel mes yeux et ma pensée,
Pour invoquer Icarius.

Au moment où ce Prince fut assassiné par ses hôtes, il étoit suivi d'une petite chienne nommée Méra. Cette chienne s'étoit connue, ni par les chansons,

ni par les épîtres, ni par les madrigaux que les poëtes du temps lui avoient adressés, ni par les complaisances du jeune Prêtre de Jupiter, qui la portoit à la promenade, ni par les entretiens spirituels que les Dames avoient avec elle en société; mais elle devint justement célèbre par son instinct et sa fidélité pour son maître. Elle courut vers Erigone, et la tira par sa robe jusqu'au puits où les assassins avoient jeté le corps de son père. Erigone, à cette vue se pendit de désespoir; Méra mourut de douleur; et les Dieux les transportèrent au ciel. Icarius y devint la constellation de Bootés; Erigone, le signe de la Vierge; et Méra, celui de la Canicule.

Et Bacchus, croyez-vous qu'il se pendit pour suivre Erigone ? Point du tout. Il choisit une autre route ; il alla visiter Proserpine, espérant retrouver dans son empire l'ombre de celle qu'il pleuroit encore.

Proserpine étoit un peu brune ; mais elle rachetoit ce défaut par mille agrémens. Elle avoit une langueur intéressante, une mélancolie douce, un regard tendre et mystérieux. Ajoutez à cela que son Palais n'étoit éclairé que d'un demi-jour ; en sorte que si le cœur n'y ressentoit point d'abord les atteintes d'une passion vive et soudaine, il s'y laissoit aller peu à peu à cette ivresse voluptueuse dont les amans délicats ne voudroient

jamais sortir. Bacchus en fit l'heureuse expérience. Il s'étoit arrêté chez Proserpine pour un instant ; il y séjourna trois ans.

Alors Pluton donna de sa discrétion
Un exemple fameux, que dans l'occasion
Nos époux se piquent de suivre :
En galant homme il s'absenta.
Vous voyez que, dès ce temps-là,
Les maris de Cour savoient vivre.

Bacchus enfin, se souvenant de son épouse, retourna près d'elle ; et pour calmer ses allarmes, il lui raconta, qu'en entrant chez Proserpine il s'étoit endormi ; qu'il attribuoit cet assoupissement, soit à sa lassitude, soit à la pesanteur de l'air, soit à l'obscurité du lieu ; qu'enfin il avoit dormi trois

ans, et s'étoit réveillé au milieu des Nymphes, qui l'avoient fait danser, et avoient voulu le retenir ; mais qu'il s'étoit échappé, pour voler dans les bras de sa chère Ariane.

Ariane le crut. Près d'un mari volage,
Patience, vertu, douceur, tendre langage,
Sont de grands points. Mais selon moi,
Tout cela n'est rien sans la foi.

Ariane fut désormais récompensée de la sienne par la fidélité de son époux. Il l'aima tant qu'elle vécut, et le lui témoigna jusqu'à son dernier soupir ; car entre les époux bien unis, les témoignages de la tendresse sont de tous les temps.

Lorsque les glaces de l'âge
Ont refroidi les amours

Près du feu, dans son ménage,
En rappelant ses beaux jours,
Souvent un couple fidèle ;
Malgré ses cheveux grisons,
Fait jaillir quelque étincelle
En rapprochant ses tisons.

Dans l'histoire mutuelle
Qu'ils se font de leurs soupirs,
Chaque héritier leur rappelle
L'époque de leurs plaisirs.
Ainsi, votre ame attendrie
Croira voir, dans vos enfans,
Vivre la chronologie
Des jours de votre printemps.

P. S. Mais retournons aux noces de Thétis et de Pélée, où nous avons laissé Bacchus à table avec les Déesses. Surtout, Emilie, gardez-moi le secret sur les infidélités conjugales que je viens de vous révéler.

Que cela soit dit entre nous.
Brûlez ma lettre, je vous prie.
Comme un jour, je puis être votre époux,
J'ai quelque intérêt, voyez-vous,
De ménager la confrérie.

LETTRE XXXIX.

Le récit des triomphes de Bacchus avoit échauffé le genie conquérant des Déesses ; et le banquet céleste étoit devenu un champ de bataille, dont leur adresse et leurs charmes se disputoient le terrain. La victoire balançoit sur-tout entre Junon, Minerve et Vénus; quand tout à coup la Discorde, seule exclue de ce festin, et brûlant de venger son affront, l'œil courroucé, la bouche écumante, le front hérissé de serpens, parut dans un nuage sombre, et, avec un sourire perfide, jeta

sur la table une pomme d'or, portant cette inscription fatale : *A la plus belle.*

Si la Discorde avoit écrit :
A la plus sage, à la plus tendre,
A celle qui, sans y prétendre,
A le plus de sens et d'esprit,
A la plus chaste épouse, à la plus digne mère,
A l'amante la plus sincère ;
On auroit partagé sans procès et sans bruit.
C'étoit *à la plus belle* ; Illion fut détruit *.

Junon, Vénus et Pallas prétendirent exclusivement à la pomme, et demandèrent un Juge impartial. Alors Mercure leur dit :

« Près des murs sacrés de Bergame,
» Je connois un Berger, beau, jeune, et sans détour;
» Pour conserver la candeur de son ame,
» On l'éleva loin de la Cour

* On verra dans la suite que la pomme de la Discorde causa la ruine de Troye.

» Et loin du commerce des femmes.
» Ce juge vous convient, Mesdames :
» Nul préjugé n'altérera
» Son innocence et sa droiture ;
» Et l'arrêt qu'il prononcera,
» Sera le cri de la nature. »

Ce jeune Pasteur étoit le beau Pâris, fils de Priam, roi d'Illion. Hécube, épouse du roi, portant cet enfant dans son sein, rêva qu'elle accouchoit d'un flambeau qui enflammoit toute l'Asie. L'Oracle consulté répondit, que la Reine mettroit au jour un fils qui embraseroit son Empire. Priam, alarmé de cette menace, chargea un de ses Officiers, nommé Archélaüs, de faire périr son fils en naissant. Hécube même souscrivit à cet arrêt. Hécube n'étoit pas mère encore ;

Car, dès le moment qu'il respire,
Dès qu'elle vient de l'embrasser,
Quelle mère peut balancer
Entre l'amour d'un fils et celui d'un Empire ?

Hécube l'éprouva bientôt. A la vue de son fils, l'orgueil fut sacrifié, et la Nature reprit ses droits. Elle employa, pour fléchir Archélaüs, ces regards maternels et ces larmes victorieuses qui manquent encore au pouvoir de vos charmes. Excusez cette franchise.

Qui mieux que moi sait, Emilie,
Combien votre regard fut toujours éloquent ?
Cependant, mon aimable amie,
Vos yeux s'exprimeront bien plus éloquemment
Près du berceau de votre enfant,
Lorsqu'au plus léger accident
Vous tremblerez de voir ravir à la lumière
Ce tendre fruit de vos amours naissans,

Et verserez ces pleurs intéressans
Qui ne peuvent couler que des yeux d'une mère.

Ces pleurs triomphèrent d'Archélaüs. Le fer tomba de sa main, et la grâce du fils fut accordée aux larmes maternelles. Cependant, craignant de sacrifier son devoir à l'humanité, Archélaüs porta l'enfant sur le mont *Ida*, et l'exposa dans un lieu solitaire.

Age heureux ! foible, seul, sans secours, sans défense,
Proscrit dès le berceau, mais ignorant son sort,
Entre les bras de l'Innocence,
En souriant il attendoit la mort.

Ce fut en cet état que les pasteurs du mont Ida le rencontrèrent. Sa beauté, son malheur, les ornemens dont il étoit couvert, tout les intéressa. Ils l'adoptèrent, et prirent soin de son édu-

cation. Le plus vénérable de ces Pasteurs, qui l'aimoit d'une amitié tendre, le félicitoit souvent de l'heureuse destinée qui, loin des tourmens de la fortune et de la grandeur, avoit confié son enfance à l'asile champêtre de l'innocence et de la paix. Quelquefois ce vieillard le prenoit sur ses genoux, et le pressant dans ses bras tremblans, il lui disoit :

Mon fils, vous entrez dans la vie
Par un chemin semé de fleurs ;
Vous n'avez pas encor versé de pleurs.
Personne à vos plaisirs ne porte encor envie ;
Vous n'éprouvez point les ardeurs
De cette aimable frénésie
Qui tyrannise tant de cœurs ;
Vous n'aspirez point aux honneurs ;
Vous ne redoutez point la vieillesse ennemie.
Mon fils, vous entrez dans la vie
Par un chemin semé de fleurs.

Je ne veux point troubler le repos de votre âge ;
Mais, hélas ! craignez tout du poison de l'Amour.
Mon fils, je vois venir le jour
Où ce cruel enfant, par un tendre langage,
Va vous attirer à sa Cour.
Vous croirez vivre heureux dans ce charmant séjour,
Et vous n'y trouverez qu'un pénible esclavage.
Fuyez alors, fuyez ; voilà le vrai courage.
Oiseau foible et timide, évitez ce vautour,
Sinon vous périrez victime de sa rage.
Je ne veux point troubler le repos de votre âge ;
Mais, hélas ! craignez tout du poison de l'Amour.
Aimable enfant, qui dans vos yeux
Portez la paix de l'innocence,
Puissiez-vous n'être ambitieux
Que du bonheur dont jouit votre enfance !
Soyez pauvre, mais vertueux ;
Ne vous enchaînez point au char de l'Opulence ;
N'allez pas habiter les palais somptueux ;
Gardez-vous de ramper sous l'œil présomptueux
D'un Protecteur enflé de sa puissance.
Tremblez de pénétrer les sentiers ténébreux
Où l'intrigue marche en silence.

Les remords sont la récompense
Des attentats les plus heureux.
Aimable enfant, qui dans vos yeux
Portez la paix de l'innocence,
Puissiez-vous n'être ambitieux
Que du bonheur dont jouit votre enfance !
Quand le temps aura sillonné
Ce front paré des fleurs de la jeunesse,
Votre cœur se verra bientôt environné
Par les Ennuis, enfans de la Tristesse.
Vers son déclin, quand il s'abaisse,
L'homme aux douleurs est condamné.
Foible au berceau, foible dans la vieillesse,
Il meurt, mon fils, comme il est né.
Faites-vous des amis, secourez la détresse
De l'homme vertueux du sort abandonné;
Attachez-vous, par la tendresse,
L'enfant qu'à votre amour le Ciel aura donné.
Ces appuis soutiendront un jour votre foiblesse,
Et vous feront goûter un reste d'alégresse,
Quand le temps aura sillonné
Ce front paré des fleurs de la jeunesse.

Bientôt le jeune Pâris devint le plus célèbre et le plus beau des Pasteurs. La Nature le dédommageoit de l'Empire dont l'avoit privé la Fortune.

Il régnoit sur les prés, sur les fleurs des campagnes,
Sur les moissons, sur les troupeaux;
Et sur les cœurs des Nymphes des montagnes,
Dont sa lyre faisoit soupirer les échos.
C'est là qu'il vit la tendre Œnone
Brillante de fraîcheur, de jeunesse et d'amour;
C'est là, sur le gazon, qu'au déclin d'un beau jour,
Elle vint partager et son lit et son trône;
Car le gazon étoit trône et lit tour à tour.

Enfin Pâris vivoit heureux; mais, pour être durable, le bonheur veut être ignoré. La célébrité du Pasteur fit son malheur et celui de son épouse. Il parut dans les jeux publics que Priam faisoit célébrer à Troye, et sa beauté attira

tous les regards. Hector, fils aîné de Priam, après avoir vaincu tous ses adversaires, fut vaincu par son frère, qu'il ne connoissoit pas. Ce triomphe intéressa toute la cour. Le roi lui-même interrogea le vainqueur, et le reconnut pour son fils. Alors commença la fortune, et finit le bonheur de Pâris. Œnone s'en aperçut la première.

La grandeur, l'étiquette, et la froide inconstance,
De son lit nuptial exilèrent l'Amour ;
La pauvre Œnone apprit, par son expérience,
Ce que c'est qu'un mari de Cour.

Le sien, d'une voix unanime, fut déclaré *l'homme du jour* par le comité de la coquetterie troyenne. Les belles se l'arrachoient, ou se le passoient tour à tour. Ainsi, sans repos et sans

jouissance, Pâris étoit emporté par le tourbillon des femmes à la mode. Cependant un sentiment secret le ramenoit vers sa fidèle Ænone. Il rendoit, malgré lui, justice au mérite de son épouse, et disoit, avec un sourire négligé :

» Elle a l'esprit, elle a le cœur ;
» La nature a paré son ame
» De mille vertus. En honneur,
» C'est un trésor !.. Mais... c'est ma femme. »

Bientôt la réputation de Pâris s'étendit avec ses conquêtes. Il lia un commerce intime avec le Dieu Mercure, qui devint son conseil et son agent, et qui finit par le proposer à la Cour céleste, pour juger le différent des trois Déesses.

Tel fut le chemin rapide qui conduisit Pâris aux honneurs.

On y parvient encor par le même canal ;
Et Pâris n'est pas, je vous jure,
Le dernier juge que Mercure
Ait placé sur le Tribunal.

Au reste, cet honneur eut pour lui des suites bien funestes, puisqu'il causa sa mort et la ruine de sa patrie.

Mais à demain. Pour savoir comme
Le beau Pâris prononcera,
Je vous offre la main jusques au mont Ida.
En attendant, gardez la pomme.

LETTRE XLII.

La Nuit silencieuse achève paisiblement sa carrière; l'Aurore sommeille encore sur son lit de roses ; mais la Coquetterie veille depuis long-temps. On ne dort point le matin d'une bataille. Déjà Junon et Minerve préparent secrétement la victoire. L'art profond de la toilette vient au secours de la Nature et même de la Divinité.

Et Vénus, comment occupe-t-elle ces momens précieux ? Je ne vous le dirai pas, Emilie. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'hier, après le banquet des

Dieux ; elle disparut avec Bacchus. Le Mystère les suivoit ; le reste, on l'ignore.

Enfin le jour paroît, et l'instant fatal approche. Les Déesses, guidées par la Jalousie et la Curiosité, se rassemblent en foule dans l'Olympe. Tous les yeux sont fixés sur le mont Ida. Là, le beau Pâris s'assied sous un chêne antique. Il tient la pomme ; et Junon, la première, se présente devant lui. Elle descend majestueusement de son char traîné par deux paons. Sa taille divine, son regard imposant, sa démarche noble et fière, sa main tenant un sceptre d'or, son front environné de l'éclat du diadême, tout annonce la Reine des Immortelles ; et le Juge,

immobile en l'admirant, se sent pénétré d'un respect religieux. Mais, par malheur,

Le Respect et l'Amour s'accordent mal ensemble.
Vous en devinez la raison ;
L'un glace l'autre ; et dès que l'amour tremble,
C'en est fait, il meurt de frisson.

Le Juge frissonnoit encore, lorsque Minerve s'offrit à ses yeux. Je ne sais quel charme secret environnoit la Déesse. Elle attiroit le cœur vers elle par un attrait doux, mais invincible. La sérénité de son front tempéroit l'austérité de ses regards. Si Minerve eût souri, la victoire étoit à elle; mais après quelques instans, son sérieux uniforme retint dans la main du Juge la pomme prête à lui échapper.

Je l'avoue, Emilie, à la place de Pâris, j'aurois fait la même réticence. N'allez pas imaginer cependant que je cabale contre Minerve.

Je ne dis pas que la Sagesse
Nuise au pouvoir de la Beauté ;
Vous m'avez trop appris que la sévérité
Ne peut altérer la tendresse.
Mais convenez que l'affabilité,
Avec un mot, un coup-d'œil, un sourire,
Exerce un plus puissant empire
Que la plus austère rigueur.
Je ne dis pas que la Pudeur
N'embellisse la beauté même;
Mais avouez qu'en tout bien, tout honneur,
Sans blesser la vertu, l'on peut donner son cœur
Pour le cœur de l'objet qu'on aime.
Enfin je ne dis pas que les mots mesurés,
Les dédains, les froideurs, les aveux différés
Désolent sans raison le cœur d'un honnête homme.
J'approuve tout cela : mais vous observerez
Que Minerve n'eut point la pomme.

Cependant Vénus arrive : elle avoit presque oublié l'heure du rendez - vous. Ses cheveux blonds flottoient en désordre sur son front couvert des roses du plaisir. Sa ceinture divine étoit à moitié détachée. Ses yeux mouroient de langueur, ses lèvres brûloient de volupté. La Cour céleste se douta, qu'ainsi que Junon et Minerve, Vénus avoit veillé. Mais les Déesses mêmes convinrent que ce n'étoit pas pour sa toilette. Elles avoient raison.

Cypris quittoit Bacchus. A l'ombre du mystère,
Ce Dieu s'étoit, dit-on, permis un doux larcin ;
Trois fois Vénus se trouvoit mère ;
Les grâces naissoient dans son sein.

A peine le Pasteur la voit, il soupire, il se trouble ; la pomme lui échappe.

Junon, Minerve, l'Olympe assemblé, tout disparoît à ses yeux; il ne voit que Vénus, et, la main étendue vers elle, il veut lui présenter la pomme... Elle étoit aux pieds de la Déesse, et l'Olympe applaudissoit.

Je conçois que la gravité
D'un Juge de vingt ans, en ce moment succombe,
La pomme, devant la Beauté,
Ne s'adjuge point, elle tombe.

Je n'entreprendrai pas, Emilie, de vous peindre le dépit des rivales de Vénus. Je ne connois point de peintre qui ne restât au-dessous du sujet.

Plusieurs écrivains rapportent, qu'avant le jugement de Pâris, les trois Déesses tentèrent leur juge tour à

tour. Junon lui promit la grandeur ; Minerve, la sagesse ; et Vénus, la plus belle femme de l'Univers. Vénus lui tint parole, puisque, sous ses auspices, il enleva dans la suite la belle Hélène, épouse de Ménélas ; mais cette odieuse conquête fut vengée par la Grèce assemblée. Les Grecs assiégèrent, pendant dix ans, la ville de Troye ; et la haine de Junon et de Minerve consomma la ruine de cet Empire.

Je vous parlerai bientôt, Emilie, des effets terribles de leur ressentiment. Pour moi, si, comme Pâris, je tenois aujourd'hui la pomme ; pour accorder Junon, Minerve et Vénus, je vous la donnerois. Ainsi,

En couronnant chez vous les grâces naturelles,
Et la sagesse, et même la fierté;
Je saurois partager, avec égalité,
La pomme entre les Immortelles.

LETTRE

LETTRE XLIII.

Le triomphe de Vénus fut célébré dans tout son Empire avec une alégresse que Minerve et Junon se dispensèrent de partager. Ses adorateurs accoururent en foule de toutes les contrées de l'Univers, et se réunirent dans son Temple de Cythère. La Déesse y avoit plusieurs autels, devant lesquels elle étoit représentée sous différens attributs. Ici, elle paroissoit sur un char traîné par des moineaux, le sein découvert, le front couronné de roses, la langueur dans les yeux, et la volupté sur les lèvres.

Là, elle étoit assise sur une conque marine, attelée de deux colombes. Une draperie légère, dont les plis étoient retenus par sa mystérieuse ceinture, couvroit la moitié de ses charmes. Sans voile, elle n'étoit que belle; voilée, elle étoit divine. Elle tenoit un faisceau des traits * redoutables dont elle emplit le carquois de son fils. On prétend qu'armée de ces traits, elle triomphoit de Jupiter armé de la foudre, et le forçoit de lui rendre hommage.

Jupin, quoiqu'il fût un peu fier,
Aux autels de Vénus apportoit son offrande.
Le plus grand Potentat, quand la Beauté commande,
Est un bien petit Jupiter.

Plus loin, on la voyoit couronnée de

* Théocrite.

myrte, tenant un miroir, les pieds revêtus de sandales tissues d'or et de soie, et le sein couvert de chaînes d'or et de pierreries. Ces attributs rappeloient le culte honteux que les filles de Cypre rendoient à Vénus. Elles se prostituoient en son honneur sur le rivage de la mer, et tiroient de ce commerce infame, des sommes considerables et des bijoux dont elles se composoient une dot, avec laquelle elles se marioient. On assure qu'elles devenoient alors honnêtes femmes, et que chez nous on en voit encore des exemples. Ainsi soit-il.

On voyoit aussi Vénus tenant d'une main la pomme de la Beauté, et de l'autre une poignée de pavots.

Sous ces pavots délicieux,
Trop heureux l'Amant qui sommeille
S'il ne devoit jamais rouvrir les yeux !
Mais tôt ou tard il se réveille.

La Déesse étoit encore représentée sous la figure d'une Vierge ayant les yeux baissés, et les pieds posés sur une écaille de tortue :

Pour montrer qu'une jeune fille
Doit toujours renfermer, de crainte du soupçon,
Sa beauté dans sa maison,
Sa vertu dans sa coquille.

Enfin Vénus paroissoit sur un char d'ivoire, traîné par des cygnes. Sa taille étoit majestueuse, son front calme et serein, sa tête élevée, et ses yeux fixés vers le ciel. l'Amour étoit à ses pieds, les yeux couverts d'un bandeau, les aîles

déployées, et portant un carquois rempli de traits enflammés. Sous ces attributs, Vénus présidoit à cet amour chaste et pur, à cette flamme céleste, qui, sans jamais s'altérer, brûle les vrais amans, et semble élever leurs ames réunies vers le séjour de la Divinité. Mais ce culte particulier, qui dès lors, étoit moins observé que les autres, est entièrement oublié de nos jours, et je n'en suis pas étonné.

Puisque de la Vénus modeste
On a même oublié le nom,
Comment se rappelleroit-on
Qu'il est une Vénus *céleste* ?

On voyoit auprès d'elle la douce Persuasion, qui suit ordinairement la Beauté. La Candeur siégeoit sur son

front, la Timidité tempéroit le feu de ses regards, le Sourire animoit ses lèvres, et de sa bouche entr'ouverte on croyoit entendre sortir cette éloquence enchanteresse que les Rhéteurs enseignent, mais qu'ils n'apprennent point.

L'éloquence est un don. Tous les graves Auteurs
Qui prétendent dicter l'art d'enchaîner les cœurs,
Sont des sots avec leur science.
Voyez de la Beauté les regards enchanteurs;
Ecoutez ces discours doux, simples et flatteurs;
Vous y trouverez, mieux que chez les Orateurs,
Les élémens de l'éloquence.

Vénus étoit encore accompagnée des trois Grâces qui se tenoient par la main, pour marquer qu'elles ne se séparent jamais.

Rien ne peut désunir l'amitié qui les joint;
Chaque Grâce à ses sœurs semble être nécesssaire.

Il faut les réunir pour plaire ;
Qui n'en a qu'une, n'en a point.

Cependant les Prêtresses de Vénus, le front couronné de myrte, s'avancèrent vers le sanctuaire; elles portoient du lait et du miel qu'elles alloient offrir à la Déesse. La grande prêtresse se prosterna la première aux pieds de Vénus *céleste*, et lui présenta deux colombes, en lui adressant cette prière :

Vénus, de ces oiseaux fidèles
Reçois l'offrande, et que chez nous
Les amans, mêmes les époux,
Les prennent enfin pour modèle !

Ensuite on fit des libations de vin en l'honneur de Vénus *populaire*. On immola une chèvre * blanche ; et l'on

* Lucien.

pour venger cet outrage, formèrent, et exécutèrent le complot de massacrer en une seule nuit tous leurs époux avec leurs concubines. Craignant ensuite qu'un jour leurs enfans ne vengeassent sur elles-mêmes la mort de leurs pères, elles les égorgèrent au berceau. Vous voyez, Emilie, qu'on ne néglige pas impunément le culte de Vénus.

Profitez d'un si triste exemple,
Sacrifiez souvent à la mère d'Amour;
Et permettez moi quelque jour
De vous donner la main quand vous irez au Temple.

Cependant lorsque l'on éprouvoit les fureurs de Vénus, il y avoit autrefois plusieurs moyens de s'en délivrer. Outre

certaines herbes qui avoient la vertu d'apaiser les transports de l'amour, on avoit recours aux ondes du fleuve Silemne; à peine s'y étoit-on baigné, qu'on oublioit l'objet aimé. La roche de Leucade, qui s'élève sur le rivage de la mer Ionième, avoit la même propriété. On s'élançoit du sommet de ce rocher dans la mer, et soudain l'on étoit guéri. Beaucoup d'amans, et même quelques femmes firent ce saut périlleux.

L'illustre Sapho fut de ce nombre. Elle eut le malheur d'aimer Phaon, jeune Lesbien, à qui Vénus avoit donné un vase d'essences divines, avec lesquelles il s'étoit rendu le plus beau des hommes.

Vous connoissez les Phaons de nos jours,
Honte de notre sexe, idoles de nos femmes,

Qui sont au désespoir de chagriner ces Dames,
Mais qui ne peuvent pas suffire à tant d'amours.

Tel étoit l'amant de Sapho. L'amant qui s'aime n'aime pas. Sapho en fit la cruelle expérience ; et pour se guérir de son fatal amour, elle eut recours à la roche de Leucade. Mais avant de se précipiter dans les flots, elle posa sur le rivage sa lyre couronnée de cyprès, et grava ces vers sur le rocher.

Je vais boire l'onde glacée
Qui doit effacer pour toujours
De mon cœur et de ma pensée
Le souvenir de mes amours.
Enfin je braverai les armes
Du cruel enfant de Vénus.
Je ne verserai plus de larmes. . . .
Mais, hélas ! je n'aimerai plus.
Je n'aimerai plus ! . . . Quoi ! sa vue
Ne me fera plus tressaillir !

Je l'entendrai sans être émue
Et sans frissonner de plaisir !

Quoi ! mon cœur ne pourra plus même
Se figurer qu'il me sourit,
Qu'il est là, qu'il me dit je t'aime,
Que je pleure, qu'il s'attendrit !

Je ne pourrai plus, sur la rive,
Les jours entiers l'attendre en vain ;
Le soir m'en retourner pensive,
Et me dire, il viendra demain !

Adieu donc, espoir, rêveries,
Illusions dont la douceur
M'aidoit à supporter la vie
Et le veuvage de mon cœur.

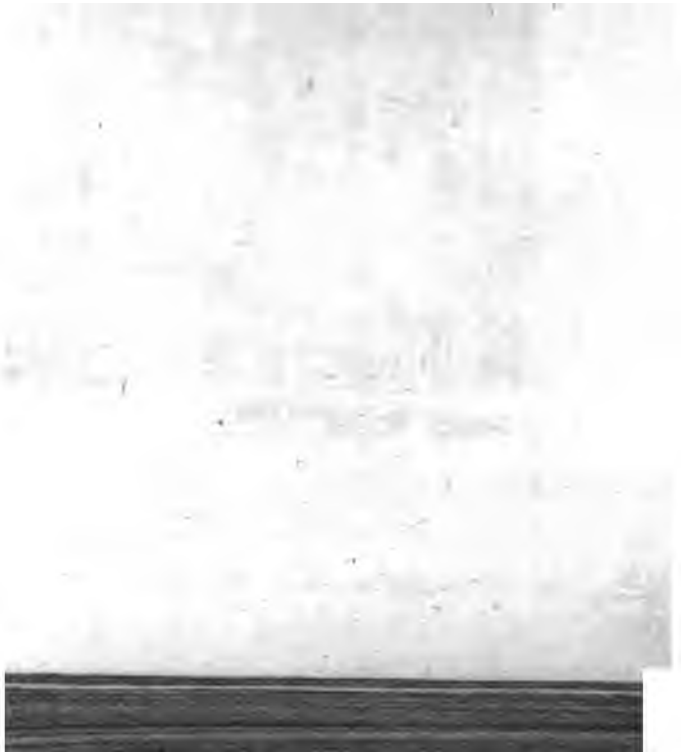
Et toi, malgré les injustices
Qu'à ce cœur tu fis essuyer,
Perfide, de mes sacrifices,
Le plus dur, c'est de t'oublier !

LETTRE XLIV.

JE vous ai crayonné légèrement, Emilie, le tableau des fêtes de Vénus : voici, pour servir de pendant à cette esquisse, celle des fêtes de Bacchus.

Bacchus étoit représenté sur un char traîné par des tigres ou par des panthères, emblêmes de la fureur que l'ivresse inspire, quelquefois aussi par des lynx, et j'avoue que j'en ignore la raison; car le lynx n'a rien de particulier, que sa vue perçante. Or un homme ivre peut y voir double, mais non pas de loin. Le dieu étoit couronné de pampre, et

Dessiné, Gravé à l'eau forte par Queverdo, Terminé par Gaucher



et sa couronne étoit surmontée d'une paire de cornes ;

Mais il doit être dépouillé
De cette éminente parure,
Depuis qu'hymen s'est affublé
De la moitié de sa coiffure.

L'on donnoit des cornes à Bacchus, parce qu'il avoit le premier accouplé les bœufs pour labourer la terre. On mettoit auprès de lui un tronc de chêne, en mémoire de ce qu'il avoit fait quitter aux hommes la nourriture du gland, pour celle des fruits et du blé. On y plaçoit aussi un ceps de vigne ou un figuier, dont il avoit enseigné la culture. De la main droite il tenoit un thyrse ; c'étoit une lance entourée de feuille de vigne. On lui donnoit pour

compagne les Muses, qu'il inspire quelquefois aussi bien qu'Apollon.

Le Dieu des Buveurs étoit encore représenté assis sur un tonneau, le front couronné de lierre, dont le feuillage abaisse, dit-on, les fumées du vin. Sa large face étoit enluminée d'un rouge vermillon, et son nez couvert de rubis. D'une main il tenoit une coupe; de l'autre un thyrse environné de lierre. On mettoit alors auprès de lui une pie: cet oiseau lui étoit consacré, parce qu'il étoit fort babillard;

Aussi j'ai lu, je crois, dans de vieux commentaires
(Car ce procès n'est pas nouveau)
Que les femmes avoient réclamé cet oiseau,
En accusant Bacchus de chasser sur leurs terres.

s comme il fut prouvé que Bacchus

faisoit babiller les hommes aussi bien que les femmes, celles-ci perdirent leur procès. C'est peut-être à cette occasion que quelques Savans ont prétendu que Bacchus étoit hermaphrodite.

Les premiers Prêtres de Bacchus furent les Satyres ; ses premières Prêtresses furent les Naïades. Il faut avouer, Emilie, que vous leur conservez scrupuleusement leur ministère ;

Car souvent je vous verse à peine
Quelques gouttes de ce doux jus
Dont s'enivroit le bon Silène,
Qu'aussitôt, par vos mains, la Nymphe de la Seine
Change en roses pour vous les rubis de Bacchus.

Cependant il est des circonstances où vous vous relâchez un peu de votre dévotion pour les Naïades.

Lorsque Bacchus, en nectar argenté,
De son cristal étroit part, pétille et s'élance,
Votre bouche sourit à sa vivacité ;
Et votre main, avec prudence,
De la Naïade alors sauve l'alliance,
Pour conserver la fleur de sa virginité.

Dans la suite, les Naïdes furent remplacées par les Bacchantes, les Thyades et les Ménades. Ces différens noms tirent leur étymologie de plusieurs mots qui expriment la rage, la folie, et l'emportement. Ces Prêtresses parcouroient les villes et les campagnes, armées d'un thyrse, couronnées de pampre, et vêtues d'une peau de tigre. Leurs cheveux étoient épars, leur bouche écumante, leurs yeux rouges et étincelans. Quelques Auteurs ont vanté leurs charmes, peut-être avec raison; mais je n'aurois pas été leur rival.

Sans la vertu, je ne vois rien d'aimable ;
La décence, à mes yeux, embellit la laideur.
Il n'est pour moi de beauté véritable
Que sur le front où règne la pudeur.

Dès que la fête de Bacchus étoit arrivée, on ornoit son Temple de pampres et de lierres. Les Prêtres promenoient sa statue au milieu des vignes, et chantoient des hymnes en son honneur. Les Bacchantes les suivoient en dansant et en poussant des cris de joie qui ressembloient aux cris de la fureur.

La marche s'arrêtoit ordinairement à l'ombre d'un chêne ou d'un figuier. Là, on reposoit le Dieu sur un autel, au pied duquel on immoloit un bouc. Ce sacrifice plaisoit à Bacchus, parce qu'en broutant les jeunes ceps et les

boutons de la vigne, cet animal détruit l'espoir de la vendange.

Les prêtres rapportoient en pompe la victime et le Dieu. Sur son passage, les habitans de la campagne immoloient un porc * devant la porte de leurs maisons. De retour au Temple, les Sacrificateurs brûloient les entrailles de la victime; et du reste, ils préparoient un festin pour l'assemblée.

Chez les Athéniens, les vierges nubiles, couvertes de longs voiles, présentoient alors à Bacchus des corbeilles remplies des premiers fruits de la saison. Ainsi,

Sous le voile des sacrifices,
La pudeur pouvoit, sans rougir,

* Cette coutume étoit fort usitée chez les Athéniens.

Exprimer son premier désir
Par le langage des prémices.

Après le festin, les Prêtres se rassembloient au son du fifre et du tambourin, et sautoient en cadence sur des outres ou des vessies gonflées et enduites de graisse ou d'huile. Vous présumez bien, Emilie, que les danseurs manquoient souvent la mesure, et que les faux pas étoient fréquens. La chûte de chaque figurant excitoit les huées et les battemens de main des spectateurs, et l'on décernoit un prix au sauteur qui avoit le moins perdu l'équilibre.

Ces jeux passèrent d'Athènes à Rome, où l'on célébroit les principales fêtes de Bacchus à trois époques de l'année.

La première fête se célébroit au

mois d'Août ; on suspendoit alors aux arbres voisins des vignes, de petites figures de Bacchus, pour veiller sur le raisin.

La seconde fête avoit lieu au mois de Janvier, lorsque l'on apportoit à Rome les vins d'Italie.

Enfin la troisième et la plus solemnelle, arrivoit au mois de Février : c'étoient les Bacchanales, que nous fêtons encore dans le même temps, avec les mêmes extravagances, et que nous appelons le Carnaval.

Quelques savans ont prétendu que Bacchus étoit le même que ce Nemrod, que l'écriture appelle le grand Chasseur. Ils se fondent sur ce que les noms et surnoms de Bacchus et

de Nemrod se ressemblent, disent-ils, en grec et en hébreu. Je crois qu'on doit se défier de cette opinion scientifique, et ne point inférer de l'identité des noms, celle des personnages.

Je connois beaucoup d'Emilies,
Comme vous jeunes et jolies :
Ce sont presque vos traits, et c'est bien votre nom ;
Mais sont-ce vos vertus ? est-ce vous enfin ? Non.

Quelques autres, appuyés sur des faits, ont établi entre Bacchus et Moïse une comparaison soutenue, qui rend leur identité plus vraisemblable. Bacchus et Moïse furent élevés dans l'Arabie ; ils furent l'un et l'autre Conquérans, Législateurs et Bienfaiteurs des peuples qu'ils avoient conquis. Bacchus est représenté avec deux cornes ;

Moïse, avec deux rayons sur la tête. Le thyrse de Bacchus fit couler des fontaines de vin ; la verge de Moïse fit jaillir une source d'eau pure; et la comparaison ne pêche ici que par la qualité de la boisson. Enfin Bacchus ayant touché de son thyrse les eaux de l'Oronte et de l'Hydaspe, traversa ces fleuves à pied sec. Moïse en fit autant sur la mer Rouge. Ces rapprochemens prouvent que si Moïse et Bacchus ne sont pas le même homme, au moins furent-ils deux hommes du même caractère *. Les noms des grands hommes peuvent appartenir à des lâches, mais

* Orphée appelle Bacchus *Moses*, *Mosem*, Moïse, et lui donne pour attribut deux tables de lois.

leurs caractères et leurs actions ne peuvent appartenir qu'à eux ; et c'est à ces traits seuls qu'on reconnoit sûrement la vertu. Par exemple, si quelqu'un me disoit :

Je connois fille de vingt ans,
Admirable par ses talens,
Plus encor par sa modestie,
Négligeant ses jeunes attraits,
Ne cultivant que son génie ;
A ces traits-là je me dirois :
Voyons s'il parle d'Emilie.

S'il ajoutoit : De mille amans ;
Même en rejetant la tendresse,
Elle sait de leurs sentimens
Ménager la délicatesse ;
Cela se fait si poliment,
Qu'on prendroit pour un compliment
Le congé qu'elle leur adresse.

Qui l'aime, la suit forcément ;
Qui la fuit, jamais ne l'oublie ;
Je me dirois : Assurément
C'est, ou ce doit être Emilie.

S'il ajoutoit : Sur son chemin
Aperçoit-elle l'indigence ?
Avec un air de négligence
Elle se détourne. Sa main
Joint la main vers elle tendue
Furtivement ; et puis soudain,
Craignant qu'on ne l'ait aperçue,
Elle rougit de son bienfait,
Tremble qu'on ne le publie,
Et se sauve ! . . . . A ce dernier trait,
Je m'écrierois : C'est Emilie.

A propos de ressemblance, vous me rappelez, Emilie, que je vous ai prédit la naissance des Grâces le jour même du jugement de Pâris, qui fut prononcé au printemps. Or, nous ve-

nons de passer le carnaval. Aussi Vénus, suivant vos calculs, devroit leur avoir donné le jour, et vous commencez à craindre que je ne me sois trompé sur les époques.

Votre cœur gémit en secret
De ce que vos trois sœurs n'arrivent point encore,
Consolez-vous, et tournez le feuillet,
Sous vos yeux elles vont éclore.

LETTRE XLIV.

QUOIQUE les Auteurs aient varié sur l'origine des Grâces, l'opinion la plus commune est qu'elles sont filles de Vénus et de Bacchus. Les uns les représentent nues, parce que, disent-ils, les Grâces ne doivent pas être déguisées; les autres les couvrent d'un voile léger. Je préfère ce costume au premier. Point de grâces sans décence, et point de décence sans voile.

En général, la Mythologie nous donne très-peu de détails sur ce qui concerne les Grâces. Pour y suppléer,

je vous envoie, Emilie, la relation du pélerinage que j'ai fait, sous vos auspices, au Temple de ces trois Immortelles.

LE TEMPLE DES GRACES.

Le Temple des Grâces n'est point situé dans un lieu consacré particulièrement à leur culte,

Ce Temple est le Palais des Fées.
Que la Beauté paroisse ; aussitôt vers les Cieux
L'édifice s'élève et présente à nos yeux
Un sanctuaire orné de fleurs et de trophées.
Eloignez-vous ; le charme fuit,
Et le Temple s'évanouit.

Depuis long-temps je cherchois ce Temple fugitif qu'il est si rare et si difficile d'atteindre, lorsque j'appris qu'il étoit, depuis huit jours, à ***.

J'entreprîs à l'instant ce pélerinage. A chaque pas, je rencontrois sur la route une multitude de Pélerins qui tournoient le dos au Temple auquel ils prétendoient arriver.

Au fond d'un carrosse doré,
C'étoit une simpiternelle,
Le visage verni, plâtré,
Roulant sa mourante prunelle,
Et de ses charmes déperis.
Pour gonfler la forme jumelle,
Enfermant, avec leurs débris,
Le Zéphyre sous sa dentelle.

Plus loin suivoit Monsieur l'Abbé,
Lisant dans Sapho son bréviaire,
Le dos voûté, le teint plombé,
Lorgnant par devant, par derrière;
Complaisant, doux, mignard, poli,
Pertifflant, grassayant, rempli
D'amour, d'alibie et de tisanne;
En un mot, ayant en tout point,

Du

Du jugement, de la science,
Et du goût comme on n'en a point.

Dans une diligence anglaise
Rouloit Milord Aliboron,
Le dos, le ventre, l'esprit rond;
Quittant son gros habit marron,
Pour s'affubler à la française;
Se plaignant du poumon, *des nerfs*,
Avec la carrure d'Hercule,
Pesant trois cents; mais par ses airs,
Encor moins lourd que ridicule.

Enfin c'étoit une foule d'originaux de toute espèce, des petits-maîtres, des femmes savantes, des musiciens, des coquettes, des peintres, des dévotes, des orateurs, des poëtes, des danseurs, et des philosophes. La plupart de ces derniers faisoient gaiement le voyage à pied; car ce n'étoit pour

eux qu'une promenade. Mais les étrangers, et les femmes sur-tout, arrivoient au Temple avec une toilette de cour qui les faisoit consigner à la porte.

Là étoit la foule. Les Esprits et les Beautés honoraires se nommoient, pour en imposer au peuple, et, d'un ton d'autorité, crioient à la sentinelle :

Sergent, dites au Caporal
De nous ouvrir un peu la presse ;
Je suis Marquise, moi Comtesse ;
Moi, je suis Fermier-Général.

Cependant les piétons arrivoient les premiers ; je marchai derrière eux, et j'entrai d'abord en nommant Emilie.

Arrivé sous le vestibule, j'aperçus autour de moi plusieurs autels particuliers, où l'on consultoit les demi-

Dieux favoris et ministres des Grâces. Chacun d'eux avoit sa statue au-dessus de son autel. C'étoient Racine, Lafontaine, Sévigné, Deshoulières, etc. Un Conseiller parfumé brûloit de l'ambre sur l'autel de Montesquieu, et lui disoit :

J'ai du Jargon, de la finesse,
Les Calembours brillent dans mes écrits ;
J'ai su donner à la grave Thémis
Un petit air de gentillesse.
je mets les lois en madrigaux ;
Je suis l'oracle des toilettes ;
De tous les ouvrages nouveaux
J'extrais l'esprit sur mes tablettes :
Je viens de composer enfin
Un livre avec mon secrétaire ;
Je l'ai fait, sur papier vélin,
Imprimer en beau caractère
Et relier en marroquin.

Aux trois Déesses, ce matin,
J'en vieus offrir un exemplaire ;
Et je reste, comme un faquin,
A la porte du sanctuaire !

L'Oracle des Lois lui répondit :

Il faut que Thémis en impose,
Et sourie avec dignité.
Sa grâce est dans sa majesté,
Et les trois sœurs n'ont jamais adopté
Les Magistrats couleur de rose.

Au même instant une femme ensevelie sous la gaze arriva au pied d'un groupe qui représentoit Sévigné, Deshoulières et Ninon, et s'écria d'une voix tremblante :

J'ai su me faire de l'esprit
Et me composer un visage.
Depuis trente ans et d'avantage,
J'en ai toujours quinze, en dépit

Du Temps et de la Médisance ;
Je rajeunis chaque matin,
Car j'ai découvert le chemin
Qui ramène à l'adolescence.
— Tremble, dit l'Oracle, qu'enfin
Il ne te ramène à l'enfance.

L'adolescente sexagénaire sourit avec dédain, et fit place à une blonde languissante, qui laissa tomber ces paroles :

Vingt fois par jour la force m'abandonne ;
Je puis me vanter que personne
Ne s'évanouit mieux que moi ;
Je range, en expirant, l'Univers sous ma loi.
Dans mes convulsions j'étale un cou d'albâtre,
Un teint de lis, des yeux mourans, baignés de pleurs,
Un pied digne des connoisseurs.
Un bras d'ivoire... Enfin, à mes adorateurs,
Je représente, en beau, la mort de Cléopâtre....

L'Oracle l'interrompit en lui disant :

Quoique les pamoisons, les spasmes, les vapeurs,
Produisent à Paris des effets admirables,

Nous ne les logeons point. Le Temple de nos sœurs
N'est point l'hôtel des Incurables.

La blonde aux yeux bleus alla se trouver mal sur les degrés du Temple, et fut remplacée par une femme jeune et modeste, qui dit en soupirant :

Sur mes traits effacés, d'un mal contagieux
La douleur a gravé les traces.
Depuis que j'ai perdu ce qui charmoit les yeux,
Puis-je me présenter dans le Temple des Grâces ?

L'Oracle lui répondit :

Si tu n'as plus ta fraîcheur naturelle,
Tu conserves encore ton esprit et ton cœur.
Ton empire sera plus sûr et plus flatteur,
Quand tu plairas sans être belle.
A l'aimable Laideur le Dieu d'amour sourit,
Pour la venger de la Nature.
Ta figure faisoit oublier ton esprit,
Et ton esprit va faire oublier ta figure.

A ces mots, la belle disgraciée se présenta à la porte du Temple, qui lui fut ouverte à l'instant.

Au devant de cette porte étoit le célèbre Marcel, contrôleur des costumes et du maintien, et sur le seuil paroissoit l'illustre la Bruyère, dont l'œil perçant découvroit les moindres défauts du caractère et de l'esprit. Marcel, dans son style familier, s'écrioit à tout moment :

Monsieur l'Abbé, l'on n'entre pas !
Vous avez l'air d'une poupée ;
Vous, Colonel, du grand Pompée ;
Et vous, Mondor, du Roi Mydas.
Comte, pour courir en chenille,
Vous avez pris, dès le matin,
La bigarrure d'Arlequin.
Vous, Duc, l'habit de Mascarille,
Avec le gilet de Scapin.

Duchesse, de votre carmin,
Avant d'entrer ici, de grâce,
Otez trois couches seulement,
Et pour respirer un moment,
Permettez que l'on vous délace.
Et vous, qui semblez trébucher
Dans ces étuis, dont la structure
A vos pieds donne la torture,
Rose, apprenez que la Nature
Nous a fait des pieds pour marcher.

Plusieurs Pélerins échappoient aux traits de ce rigoureux censeur, et obtenoient leur passeport. Mais arrivés à l'entrée du sanctuaire, ils subissoient un examen encore plus rigoureux, puisque l'on y scrutoit les défauts cachés sous les agrémens superficiels. Le censeur pénétrant leur répétoit d'une voix sévère :

« Damis, vous avez le cœur sec ;
» Vous ne connoissez point cet aimable délire
» Qu'éprouve le génie, et que l'Amour inspire,
» Sortez d'ici. Baldus, vous croyez que le grec
» Tient lieu d'esprit et de science ;
» Allez à Sparte. Argan, je le vois bien
» A votre aimable suffisance,
» Vous savez tout, sinon que vous ne savez rien ;
» Allez l'apprendre. Et vous, Gernance,
» Vous qui dédaignez la science,
» Dans un chapitre, ou bien dans un boudoir,
» Allez professer l'ignorance.
» Cléon, vous raisonnez l'amour très-savamment ;
» Et près de celle qui vous aime,
» Vous calculez un sentiment,
» Comme l'on résout un problême.
» Ne vous offensez pas d'un refus ; récemment
» Nous avons refusé Barême.
» Philinthe, on vous trouve amusant
» Dans tous vos récits ; mais vous êtes
» Comme trois femmes médisant,
» Et menteur comme six gazettes.
» C'est trop. Pour vous, Lise, Hortense, Myrthe ;

» Vous, dont on vante la beauté,
» Frivole et stérile avantage ;
» Vous qui possédez en partage
» Du babil sans raisonnement ;
» De la raison sans agrément,
» Un esprit de pédant sous un masque de femme,
» Un cœur de glace, un corps sans ame ;
» Quelques épigrammes sans sel,
» Un feu follet sans étincelles ;
» Fuyez ces lieux. Nos Immortelles
» Ne reçoivent sur leur autel
» Que l'offrande d'un cœur pur et tendre comme elles,
» Et d'un esprit solide et naturel. »

J'échappai à la proscription du censeur; En vous voyant dans mon cœur, il fit grâce à mon esprit, et le Temple me fut ouvert. Là, je rendis hommage aux Grâces.

Des attraits de ces sœurs jumelles
Je fus plus charmé que surpris ;
Mon cœur se trouvoit là comme chez ses amis.

Avant de voyager chez elles,
J'avois appris chez vous la carte du pays.

Les trois sœurs, dans une attitude élégante et modeste, entrelaçoient leurs bras en se donnant la main. Un voile négligé couvroit heureusement la moitié de leurs charmes. Les formes cachées se faisoient sentir sous les plis du voile. L'œil admiroit les beautés visibles; le désir embellissoit les autres. Leurs regards, souvent baissés, ne se levoient jamais impunément. Elles sourioient, mais en rougissant; et qui les avoit vu sourire n'en parloit plus qu'en rougissant comme elles. Leur voix étoit douce et persuasive. Elles parloient peu, mais elles parloient au cœur. On les regardoit, en espérant de

les entendre ; on les écoutoit, en craignant de les voir finir. Ainsi leur silence et leurs discours se prêtoient un charme mutuel ; et, quoique femmes, elles exerçoient, peut-être avec moins d'empire, l'art de parler que l'art de se taire.

Malgré leur apparente simplicité, les Grâces me parurent très-difficiles sur le choix de leurs favoris. Ils sont en très-petit nombre, mais la moindre faveur suffit pour les rendre immortels ; car ce que les Grâces ont touché, ne meurt point : aussi retrouvai-je dans leur Temple plusieurs de nos contemporains dont nous pleurons encore la perte.

J'y rencontrai ce pasteur vénérable
Qui nous peignit avec candeur

Les traits de l'âge d'or, conservés dans son cœur ;
Innocent comme Abel, comme Daphnis aimable,
Frais comme le printemps, même dans son hiver.
Vous vivez ! m'écriai-je, ô mortel adorable !
Et je pleurai de joie, en embrassant Gesner.

J'y reconnus cet orateur que Rome
Eût envié Jadis au Sénat de Paris.
Il me parut baigné des pleurs de ses amis ;
Car il étoit aimé, quoiqu'il fût un grand homme.

A cette vue, je ne pus retenir mes larmes ; mais la première des Grâces me dit en souriant :

Pourquoi cette douleur amère ?
Gerbier chez vous n'est plus ; mais il respire ici.
Dans nos bras il s'est endormi.
Qu'eût-il fait encor sur la terre ?
Il étoit immortel ; son sort étoit rempli.

En achevant ces mots, la Déesse tendit la main à un vieillard qui s'avançoit

majestueusement vers le sanctuaire. Ses yeux, sous des sourcils blancs, brilloient du feu de la jeunesse, et son front conservoit l'empreinte des couronnes qu'il avoit portées. O ! Déesse, m'écriai-je, quel est ce vénérable Monarque ? Quel étoit son Empire ?

--- L'Univers. Tu vois Buffon.
Il suffit que je le nomme ;
Tout l'éloge d'un grand homme
Est renfermé dans son nom.

Elle dit, fit asseoir le vieillard sur un trône de verdure, et lui ceignit la couronne de l'immortalité.

Suivi des doux plaisirs qui naissent sur ses traces,
A ce couronnement le printemps assista,
Et la Nature y présida ;
Car la Nature est toujours chez les Grâces,

Durant cette fête, je vis entrer dans le Temple une foule de jeunes nymphes qui arrivoient de la campagne. J'en remarquai très-peu de la ville ; mais j'avouerai que celles-ci l'emportoient sur les premières ; car elles étoient encore belles, malgré leur parure. Tandis que je les admirois, Aglaé me dit : « Tu » seras sans doute étonné d'apprendre » que ces beautés naïves, qui nous vi- » sitent tous les jours, ne savent pas » même qu'elles nous connoissent.

» La beauté qui vient de naître,
» Tant qu'elle échappe au miroir,
» Vient chez nous sans le savoir ;
» Mais il lui suffit d'avoir
« Le malheur de se connoître,
» Pour fuir sans le vouloir. »

Sur les pas de ces Nymphes, je vis

arriver les Vierges couronnées par l'Amour pour l'autel de l'Hyménée.
» Celles-ci, me dit la Déesse, sont
» bien moins nombreuses que les pre-
» mières; car plus les femmes aujour-
» d'hui arrivent à l'âge des Grâces,
» plus elles s'éloignent de leur culte;
» d'ailleurs nous n'admettons ici que
» celles qui, à la modestie et aux
» agrémens extérieurs, joignent une
» ame encore neuve, un cœur fait
» pour préférer l'estime et la tendresse
» conjugales, à l'encens des adora-
« teurs, et un caractère capable de
» sacrifier à l'amour maternel, les
» modes, les Romans, les Abbés et
» l'Opéra. »

« Aussi

» Aussi le Dieu d'Hymen verse en secret des pleurs
» Dans son Temple désert ; mais bientôt il oublie
» Sa solitude et ses malheurs ,
» Quand il possède une Emilie. »

Aglaé parloit encore, lorsque les mères arrivèrent au pied de l'autel. Je ne remarquai parmi elles, ni celles qui veulent être les sœurs cadettes de leurs filles, ni celles qui ne souffrent point que leurs filles soient jolies ; ni celles qui ne permettent pas que leurs filles aient quinze ans, *et cætera*, *et cætera ;* leurs regards étoient nobles et tendres, leur démarche posée, leur sourire affectueux; tout en elles intéressoit. Ces yeux versoient souvent des larmes, cette bouche prononçoit sans cesse les noms de fils et d'époux, ces lèvres

étoient couvertes de chastes baisers, ce sein avoit porté de doux fardeaux, que ces bras soutenoient encore. Ceux de leurs enfans qui pouvoient marcher, les accompagnoient, en leur donnant la main, ou en tenant un coin de leur robe flottante. Les tendres Caresses, les douces Inquiétudes voltigeoient autour d'elles. En les considérant au milieu de leur famille naissante, on se sentoit attiré vers elles par un charme attendrissant. Elles sembloient réunir les grâces des différens âges qui les environnoient. On les retrouvoit dans chacun de leurs enfans. Ces diverses ressemblances multiplioient les sentimens qu'inspiroient les mères, et l'on éprouvoit, en les aimant, que

le respect est inséparable du véritable amour. « De toutes nos favo-
» rites, me dit Aglaé, celles-ci
» sont les plus tendrement chéries ;
» car nous trouvons chez elles ce que
» nous cherchons par-tout, l'utile joint
» à l'agréable. »

» Leurs glorieux travaux n'empêchent point
» d'éclore
» Sur leurs traits maternels les fleurs de la beauté.
» Auprès des lis la rose croît encore
» Sur les débris de la maternité. »

Les mères alors s'approchèrent de l'autel, et j'eus le plaisir de les admirer, tandis que chacune faisoit son offrande. J'en reconnus même quelques-unes.

Penthièvre présentoit ses enfans dans ses bras ;
Et, d'après ce touchant modèle,
Genlis, suivant à quelques pas,
Crayonnoit les vertus et les charmes d'*Adèle*.

Quand les mères eurent rendu leur hommage, je vis arriver dans le sanctuaire les veuves et les aïeules, en cheveux blancs. La sérénité, la candeur régnoient sur leurs fronts sillonnés par les longues années. On voyoit qu'elles avoient été belles ; on jugeoit qu'elles étoient aimables. Le regret de ce qu'elles avoient perdu, ajoutoit au prix de ce qu'elles conservoient encore; et ce cœur, pénétré de respect, se plaisoit à rappeler le passé, pour y retrouver un sentiment plus tendre. Cependant, comme les Vierges paroissoient surprises de les voir à cet âge, dans le Temple des Grâces, Euphrosine leur dit :

» Femme qui plaît à soixante ans
» Par son aimable caractère,

» possède bien mieux l'art de plaire,
» Qu'une belle dans son printemps.

» Les prestiges de la jeunesse
» Cachent mille défauts au jour ;
» Mais le charme fuit ; la vieillesse
» Lève le bandeau de l'Amour.

» Alors la Raison qui s'éveille,
» Cherche l'esprit. Si c'est en vain,
» La Beauté, dès le lendemain,
» Pleure ses amans de la veille.

» Mais si l'on trouve en vous les talens, les vertus,
» L'Amitié, tous les jours, ajoute à vos conquêtes,
» Et l'on vous aime encor, malgré l'âge où vous êtes,
» Comme l'on vous aimoit à l'âge qui n'est plus.

» On regrette le temps passé sans vous connoître.
» Combien l'on eût joui d'un commerce si doux !
» Il semble que plutôt on auroit voulu naître,
» Pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.

» Lorsque, vers son déclin, le soleil nous éclaire,
» L'éclat de ses rayons n'en est point affoibli ;

« On est vieux à vingt ans, si l'on cesse de plaire ;
» Et qui plaît à cent ans, meurt sans avoir vieilli. »

A ces mots, les Vierges saluèrent avec respect les aïeules, qui les embrassèrent sans jalousie. Alors la Déesse se tournant vers moi : Tu le vois, me dit-elle,

Les Grâces sont de tous les temps.
Adieu ; dis à ton Emilie
Que dans un demi-siecle en ces lieux je l'attends.
Pour conserver tous deux l'amitié qui vous lie,
De l'esprit et du cœur évitez les détours ;
L'art est voisin de l'imposture.
Vous vous plairez encore au déclin de vos jours,
Mes bons amis, si vous savez toujours
Vous en tenir à la Nature.

Fin de la troisième Partie.

De l'Imprimerie de DESENNE, rue Royale, butte Saint-Roch, n°. 25.